
2 0 0 0 2 0 0 3

Territoire & Identité

Déclaration l'Artchipel n°2

Scène Nationale de la Guadeloupe

Guadeloupe - French West Indies - Caraïbes



Sommaire

La Déclaration l'Artchipel N°2 a été conçue et dirigée par Yan Ciret, et coordonnée par Rachel Godefroy

Directrice de la publication et de l'Artchipel, Claire-Nita Lafleur ; avec Moïse Touré, metteur en scène associé.

Editorial 3

Continent créole (dans le vent d'ouest du cyclone) Raphaël Confiant 4

Eloge de Sonny Rupaire Frantz Succab 10

Soulèvements (comme une pierre de lave jetée dans le jardin du maître) Raymond Gama 12

Lettre ouverte au Premier Ministre Ernest Pépin 16

L'esprit d'indépendance Danik Zandwonis et Luc Reinette 19

Trois pages d'un roman à venir Gisèle Pineau 22

Montebello Maryse Condé 24

Espérances pour le pays natal Claire-Nita Lafleur 26

Programme Artchipel 2001 -2002 27

Territoire et identité Lak-Lartchipel 2002 33

Gadèzafè (Scoparia Dulcis) Hélène Migérel 34

Aux frontières du Magico-Religieux : la toxicomanie Hélène Migérel 37

Deux poèmes Max Rippon 38

Mondo poèm' Moïse Touré 42

La souffrière de Caliban Daniel Maximin 44

Pitt à coqs Yan Ciret 46

L'atelier sous le vent (Capesterre) Michel Rovelas 49

Frantz Fanon Bertène Juminer 50

Je songe à ... Cyril Serva 51

Pandit (loin de Calcutta) Jocelyn Nagapin 52

Continent créole (suite) Raphaël Confiant 54



Raphaël Confiant

Continent créole (dans le vent d'ouest du cyclone)

En quoi l'enseignement du créole est-il une question cruciale de ce que vous avez appelé, reprenant l'expression de la sociologue guadeloupéenne Dany Bebel-Gisler, " l'archive symbolique de notre culture " ?

La question de l'introduction du créole à l'école est centrale en ce début du XXI^e siècle. En fait, l'école apparaît paradoxalement comme la seule planche de salut d'une langue qui cesse graduellement d'être transmise de manière maternelle ou familiale. Le paradoxe c'est que longtemps l'école a combattu à la fois le créole et le créolisme (ou pénétration sauvage du créole dans le français) mais aujourd'hui nous pouvons un instrument de recréolisation. Car il ne s'agit pas simplement d'enseigner seulement la langue créole mais toute la culture créole (musique, cuisine, architecture etc...). En plus, le fait d'introduire le créole à l'école nous oblige à la transformer en langue écrite, à faire l'effort de produire des grammaires, des dictionnaires, des ouvrages techniques etc... Le fait d'introduire la culture créole nous oblige à y réfléchir, à la disséquer et à l'approfondir.

Voyez-vous des rapports entre les émeutes de Pointe-à-Pitre, du 27 mai 2001, et les récents événements anti-mondialisation de Gènes, à l'occasion du G8 ⁽¹⁾?

Je ne sais pas ce qui s'est passé à Pointe-à-Pitre le 27 mai 2001. Par contre, j'en profite pour dénoncer la xénophobie rampante qui affecte certains secteurs de la société guadeloupéenne, xénophobie qui se manifeste à travers la scandaleuse émission quotidienne d'Ibo Simon sur Canal 10, les attaques scélébrates contre des travailleurs dominiquais et haïtiens, l'hostilité permanente contre les Martiniquais, les quelques réfugiés Chinois qui se sont ins-

tallés dernièrement en Guadeloupe et les Métros. Je dis bien « certains secteurs de la société guadeloupéenne » car j'ai vécu à diverses reprises, pendant plusieurs semaines, dans la campagne de Capesterre-Belle-Eau et j'y ai toujours rencontré le meilleur accueil. Je crois que cela est en partie dû à un certain discours nationaliste borné, qui existe aussi en Martinique mais de manière très minoritaire, qui consiste à regarder son île comme le nombril du monde. J'ai été aussi choqué par le fait que 14 avocats guadeloupéens aient pu défendre gratuitement Ibo Simon lors de son procès le 5 septembre dernier et par les 3.000 personnes qui étaient venus le soutenir ce jour-là.

Vous évoquez une parenté génétique et typologique entre les créoles de diverses origines, sur quoi repose cette filiation, quelle en est la nature ?

Les créoles à base lexicale française présentent pour chacune des principales zones où ils existent - l'américaine et l'océanindienne - une parenté typologique c'est-à-dire qu'ils ont des principes de fonctionnement très semblables au niveau syntaxique sans compter un lexique très proche. Cela est dû à la similarité du cadre socio-historique dans lequel ces langues se sont forgées : l'« habitation » ou plantation de canne à sucre au sein de laquelle on trouve d'un côté des maîtres blancs d'origine française et des esclaves africains, milieu assez fermé jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ensuite, à l'intérieur de chaque zone, il existe une parenté génétique entre les créoles. Ainsi le créole martiniquais est frère du créole Saint-Lucien et cousin du créole guadeloupéen et, si on va plus loin, cousin éloigné du créole haïtien. Il en va de même dans la zone océanindienne entre le réunionnais, le mauricien et le seychellois.

Si l'intercompréhension est relativement aisée à l'intérieur de chacune de ces zones, elle l'est moins d'une zone à l'autre, davantage à l'oral qu'à l'écrit d'ailleurs. Hector Pouillet me disait le plaisir que prenaient ses élèves de 4^e à lire des extraits de Zistwa Kristian, un roman écrit entièrement en créole réunionnais en 1977.

Vous vous êtes élevé contre la « culture mulâtre », avec une rare violence, disant lui préférer, à tout prendre, « la culture béké », que vouliez-vous dire par cette position, apparemment paradoxale ?

Je suis issu de cette « culture mulâtre » et ici, je dois éclaircir un point : à aucun moment, je ne prends « mulâtre » au sens génétique du terme mais bien au sens socio-historique tel qu'il s'est forgé durant la période post-esclavagiste. C'est pourquoi ni Alfred Marie-Jeanne, président du Conseil Régional de la Martinique, ni Claude Lise, président du Conseil Général de la Martinique, ne sont des « mulâtres » au sens social du terme même s'ils le sont bien génétiquement ou biologiquement. Je veux dire que leur ascendance « blanche » est pour le premier « métro » et pour le second « syro-libanaise », ce qui fait qu'ils ne s'insèrent pas du tout dans le schéma colonial insulaire qui veut qu'un mulâtre soit ou bien le fils d'un Béké et d'une Nègresse ou bien le rejeton d'un couple de Mulâtres. Il y a historiquement une « mulâtraille » qui s'est créée chez nous à partir notamment des hommes de couleurs libres pendant l'esclavage et je vous rappelle d'ailleurs qu'au XVIII^e siècle, près de la moitié des hommes de couleur libres étaient des Nègres et au XIX^e, près du tiers ! Donc quelle est l'idéologie de l'homme de couleur libre ? Elle est anti-africaine, anti-nègre, anti-créole et farouchement assimilationniste.

Raphaël Confiant est écrivain, dernières publications :

Cahier de romances, récit, Gallimard,

Dictionnaire des néologismes créoles

(1) Le syndicat UGTG avait réclamé que le 27 mai, date anniversaire de l'abolition de l'esclavage, soit jour férié et célébré en tant que tel. Ceci n'a pas été respecté, il eu recours à des actions d'éclats pour obtenir cette commémoration. Des émeutes et des arrestations eurent lieu.



La phobie du « chivé grenné », du « lapo sové » et du « kréyol lang a vié-neg » n'est pas une construction seulement békée, elle a été relayée, amplifiée, théorisée parfois par la mulâtraille.

Ne croyez-vous pas que ce que vous appelez un « affranchissement » de l'oralité du créole, pour la fondation d'une culture écrite, ne risque pas de faire muter cette langue du côté de l'ordre des « anciens maîtres », sinon quels seraient les contre-feux ?

Pour moi, l'écriture n'est pas liée seulement à l'Occident. L'Occident n'a pas inventé l'écriture. Les Nègres égyptiens écrivaient au moment où les Celtes ou les Gaulois, ancêtres des Français actuels, vivaient dans des cités lacustres, sans la moindre notion d'écriture. Donc écrire le créole ne revient pas du tout à le ramener dans « l'ordre des anciens maîtres » comme vous le dites mais à le relier à une très ancienne pratique née en Afrique. Au moment où au XV^e siècle, les Européens débarquent sur le continent noir, il existait là-bas des tas de systèmes d'écritures, le seul problème était qu'elles



étaient d'usage restreint (rois, nobles) ou ésotériques (prêtres), ce qui fait qu'elles ont disparu facilement à partir de la colonisation et de la Traite. Mais aujourd'hui encore, certaines subsistent au Cameroun et au Zimbabwe par exemple. Ecrire le créole n'est donc pas une attitude assimilationniste ou européen-centrée mais un retour à une situation - celle des Nègres cultivés - qui n'aurait jamais été étouffée si les Arabes et les Européens n'avaient pas mis l'Afrique en coupe réglée.

Vous récusez l'intégration « black » par le rap, les sports rois aux Etats-Unis comme le basket, ou le cinéma, pourtant ces formes populaires qui règnent dans les marges de la société caribéenne, ont créé un sentiment de fierté par lequel passe nombre de revendications, le cas historique de Mohamed Ali, en serait un exemple, ne pensez-vous pas qu'une contre-culture créole peut voir le jour de cette manière ?

Il y a trente ans, Stanislas Adotevi définissait la Négritude comme étant « la manière noire d'être blanc ». Aujourd'hui,

on peut en dire autant du « blackisme », version moderne édulcorée de la Négritude. L'objectif est toujours le même : s'intégrer au monde blanc, à l'Occident chrétien capitaliste tout en feignant de le critiquer. L'exemple des Noirs américains est le plus triste, le plus lamentable. C'est d'ailleurs au moment même où ils sont devenus plus Yannkees que les Yankees, où ils sont devenus de véritables Yankees noirs qu'ils ont le culot de s'appeler des « African-Americans ». Qu'est-ce qu'ils ont d'africain ces bouffeurs de hamburgers et buveurs de coca-cola ? Quelles valeurs africaines, quelle philosophie africaine défendent-ils ? AUCUNE ! Au contraire, les Noirs américains, par le biais du sport et de la musique justement, sont devenus les pires vecteurs de l'impérialisme commercialo-culturel nord-américain. Il y a trente ou quarante ans, les symboles de cet impérialisme étaient des « Blancs » c'est-à-dire John Wayne, Elvis Presley, Marilyn Monroe etc..., aujourd'hui, hélas, ce sont des « Noirs » comme Whoopy Goldberg, Mickael Jordan ou Denzel Whashington. Quant à Colin Powell et Condoleeza Rice,



ces Uncle Tom du gouvernement étasunien, il n'y a rien à en dire : ce sont des salauds au sens où Jean-Paul Sartre l'entendait. Ce n'est pas par le sport et la musique que les Nègres sortiront de leur état d'infériorité mais par la culture, la science, l'informatique, la médecine etc. A l'heure actuelle, ils servent d'amuseurs publics internationaux et rien d'autre. N'est ce pas triste de voir qu'avec 3 millions d'habitants seulement la Jamaïque a obtenu 7 médailles aux Jeux Olympiques d'Edmonton alors que l'Inde avec 1 milliard d'habitants a obtenu 0 médaille ? Par contre, l'Inde est capable d'exporter sur le champ 20.000 informaticiens de haut niveau en Allemagne ou ailleurs. Le Pouvoir est à Silicon Valley pas sur le terrain de basket de Madison Square Garden. Et ça, malheureusement, les Nègres ne l'ont pas encore compris. Les Arabes oui, les Hindous oui, les Asiatiques oui, les Sud-Américains oui. Mais pas les Africains et les Afro-américains.

Plusieurs de vos ouvrages, tels Le Nègre et l'amiral ou Commandeur du sucre, ont eu

pour base des recherches, enquêtes, témoignages, en est-il de même pour la création de ce nouveau créole à la fois divers et unifié ?

Le nouveau créole dont vous parlez est simplement le résultat du travail des « travailleurs de la langue ». Qui sont les travailleurs de la langue ? Les écrivains, les linguistes, les pédagogues, les juristes et tous les intellectuels en général. Pour la langue orale, le peuple est le maître ; pour la langue écrite, ce sont les intellectuels qui le sont. ET ça, ce n'est pas valable uniquement pour le créole. C'est ce qui s'est passé partout dans le monde depuis des millénaires : du scribe égyptien à l'informaticien de Silicon Valley. Le devoir des intellectuels créolophones est de construire un créole écrit qui soit capable d'assumer toutes les tâches communicatives dévolues à une langue normale et c'est ce que le GEREC-F, ce que des poètes comme Monchoachi, Joby Bernabé, Sonny Rupaïre, Hector Pouillet ou Max Rippon, des dramaturges comme Georges Mauvois ou Frankétienne, des linguistes comme Jean



Bernabé et d'autres s'efforcent de faire depuis 30 ans. Ce créole écrit est forcément « pan-créole » c'est-à-dire qu'il puise aux ressources lexicales et rhétoriques dans tous les créoles, qu'ils soient des Amériques ou de l'Océan Indien. On dira que tout cela est artificiel ? Mais c'est ne rien comprendre au processus du passage d'une langue de l'oralité à l'écriture. Ce passage est toujours, pensé, pesé, réfléchi, construit et donc toujours un peu artificiel. Toute langue écrite est forcément artificielle, ne serait-ce que parce qu'elle possède une norme beaucoup plus contraignante que la langue orale laquelle est très diverse, très disparate.

Il vous tient à cœur de rétablir « le héros de l'ombre », celui qui n'a laissé aucune trace de son martyr, de sa résistance, qu'est-ce qui vous fait vous démarquer des héros « canoniques », célébrés et commémorés, tels Toussaint-Louverture ou Delgrès qui sera au premier plan en cette année 2002 ?

Il faut commémorer les grands héros comme Toussaint-Louverture ou Delgrès.

La preuve : j'ai tenté d'écrire dans *L'archet du colonel* l'épopée de Delgrès. Mais c'est vrai que tous les autres héros de mes livres sont des gens du commun, des gens du petit peuple, ceux que l'on pourrait appeler les « héros du quotidien ». Ces deux formes d'héroïsme sont complémentaires, pas contradictoires. Pendant l'esclavage, il y a certes, le héros spectaculaire, le Nègre-marron, ou le chef rebelle comme Dessalines ou Delgrès mais il y a aussi la résistance patiente, secrète, têtue de dizaines de milliers d'esclaves, puis après l'abolition, de travailleurs agricoles et d'ouvriers des villes. C'est cette résistance-là que je privilégie dans mes romans. Elle est d'apparence moins brillante que celle des héros traditionnels mais tout aussi puissante et efficace. Elle est au fondement même de notre culture créole.

Vous avez démontré magistralement que l'on pouvait réaliser des oeuvres en créoles, je pense à certains de vos premiers romans, mais aussi à votre traduction du Pawana de Le Clézio dans cette langue, sans compter



d'autre part les romans de Frankétyèn ou les poèmes de Sonny Rupaïre, pensez-vous revenir à l'écriture de textes en créole(s) ?

Je n'ai jamais abandonné l'écriture en langue créole. J'ai énormément de manuscrits dans mes tiroirs mais pendant longtemps, j'ai publié à compte d'auteur (5 livres en créole) et ce fut ruineux financièrement pour moi. J'ai attendu que la situation s'améliore pour l'édition en créole, ce qui commence à être le cas aujourd'hui, et donc à partir de maintenant, je vais commencer à republier en créole. Ce n'est pas parce qu'on ne publie pas qu'on n'écrit pas !

En quoi le créole peut-il faire échec, être un filtre assez puissant, contre la globalisation standardisée ?

Le créole à lui tout seul ne peut être un filtre à la globalisation standardisée. La Créolité, oui ! L'idée que la globalisation est irréversible et même souhaitable mais qu'elle doit s'opérer dans le respect des diversités culturelles. L'idée aussi d'iden-

tité multiple qui signifie que de nos jours plus personne n'est enfermé dans une seule identité, dans une identité unique. Plus rien ne nous appartient en propre. Le jazz, noir à l'origine, appartient désormais à tous les Américains et il y a des orchestres de jazz entièrement blancs. A l'inverse, les Noirs ont intégré, par la force certes, le christianisme ou les langues européennes. La cuisine chinoise existe partout dans le monde et elle n'a plus rien d'exotique. Il est plus facile de trouver de la bouffe chinoise le midi à Fort-de-France que de l'authentique bouffe créole ! Donc oui à la globalisation mais sous le contrôle de l'identité multiple et non à la mondialisation sous le contrôle de Coca-Cola-Nike-Hollywood-CNN !

Quel rapport inédit avec le français engage le nouveau CAPES créole, et la très stimulante et riche préparation à celui-ci, que vous avez mis en place ?

Il faut déconflicter les rapports entre le français et le créole. La création d'un CAPES de créole et l'introduction



progressive de notre langue maternelle dans le système scolaire peut y contribuer grandement. Nous devons devenir des ambidextres linguistiques, de vrais bilingues qui savent écrire dans nos deux langues, la maternelle à savoir le créole et l'adoptive à savoir le français. J'ai été amené à faire une préparation à distance au CAPES de créole, une sorte de CNED mais entièrement gratuit, parce qu'il ne fallait pas que nos étudiants soient livrés à eux-mêmes devant un concours aussi difficile. J'ai créé également une collection de « Guides de préparation au CAPES de créole » chez Ibis Rouge dans le même ordre d'idées. On ne doit pas attendre sur les Français pour faire ce boulot-là à notre place. C'est un combat patriotique et... ingrat puisque d'une part non rémunéré et sujet à de violentes critiques de la part de... compatriotes créolophones. La création du CAPES de créole et l'extension de l'enseignement de la langue et de la culture créole permettront de déconflicter les rapports entre celles-ci et la langue et la culture françaises avec lesquelles elles cohabitent depuis 3 siècles.

Cette cohabitation n'a jamais été sereine jusqu'à ce jour puisque le créole et sa culture ont toujours été victimes de l'ostracisme, ouvert ou larvé, des tenants de la langue et de la culture françaises. Parlons net et clair ! Les fils des Frères de Ploërmel, vous savez, ces moines bretons que la France avait envoyé aux Antilles pour alphabétiser les esclaves fraîchement libérés après l'abolition de 1848, eh bien ces fils c'est-à-dire d'abord les instituteurs mulâtres de la fin du XIX^e siècle, puis les professeurs de collèges et de lycées, mulâtres et nègres, de la première moitié du XX^e siècle ont tenté d'éradiquer la langue et la culture créole. Le colonisateur n'a même pas eu à faire le sale boulot lui-même. Ce sont les petits directeurs d'école primaire de campagne qui apposaient des affiches dans leurs établissements, affiches sur lesquelles on pouvait lire : « Il est interdit de cracher par terre et de parler créole ». Donc une guerre de 70 ans a été menée contre le créole et sa culture - disons de 1880 à 1950 environ - et elle a laissé des traces profondes. Le créole a reculé quantitativement et surtout qualita-



tivement, ça c'est indéniable. Il a fallu attendre les années 60 et l'apparition du Tiers-Mondisme, les écrits de Fanon, puis la génération des auteurs créolisants de la fin des années 70 (Rupaïre, Pouillet, Confiand, Monchoachi, Joby Bernabé) pour que le créole reprenne du poil de la bête. A l'Université, grâce au travail impressionnant de Jean Bernabé et de son groupe de recherches, le GEREC-F (groupe d'études et de recherches en espace créole et francophone), des avancées significatives ont été obtenues : création d'une Licence et d'une Maîtrise de créole, puis aujourd'hui d'un CAPES de créole. Car ce CAPES est le fruit de la seule revendication du GEREC-F, ça il faut le savoir ! Des tas de gens opportunistes vont sans doute commencer à tirer la couverture à eux mais nous avons tous les documents prouvant que c'est le GEREC-F qui a été le maître d'œuvre de cette affaire. Donc maintenant que le créole et sa culture ont une meilleure place à la fois dans l'enseignement et dans les médias sans doute assistera-t-on à une décrispation de ses rapports avec le français. ■

(Suite page 54)

42.49	23.00	WmsEgy n ...	39.80	37.95	39.80	+0.60
39.70	15.50	WmsSon 31				
25.31	15.50	WillisGp n...				
67.00	47.75	WilmTr 16				
33.38	17.26	WilsonGr cc				
33.12	10.55	WinDix 25				
30.75	10.75	Winnbg 12				
10.77	6.76	WinstonH14				
24.62	17.88	WiscEn 13				
17.65	9.84	WolvTub 9				
19.56	9.00	WolWW 15				
14.75	6.00	WidFuel 13				
22.00	10.31	WWF Ent 69				
2.13	.87	WwdeRest 21				
14.88	6.38	Worthgtn 30				
52.00	36.50	Wrigley s 32				
3.00	.50	Wyndhamdd				
95.00	61.50	XL Cap dd				
21.73	11.17	XTO Egy s 10				
3.15	1.44	Xanser 1				
31.85	24.19	XcelEngy 16				
11.35	3.75	Xerox dd				

Y-Z

19.98	10.00	YankCdl 26				
40.00	22.88	YorkIn 19				
38.00	23.38	ZaleCp 12				
20.75	6.03	Zarlink g ...				
5.15	3.06	Zenix q				
30.95	24.70	Zimmer n ...				
10.75	6.20	Zweig q				
7.68	5.78	ZweigTI q				

High	
Anglo Am Platn	311.00
AngloGold	307.00
Dimensn Data	10.70
FirstRand	7.93
Impala Platn	319.00
Liberty Group	56.70
M-Cell	15.30
Naspers N	17.00
Nedcor	139.00
Old Mutual	15.00
Remgro	63.00
Sanlam	9.24
SA Breweries	59.70
Sasol	83.50
SBIC	30.70

Kuala Lumpur	
www.klse.com.my	
AMMB Hdgs	2.91
Commerce Asst	6.95
Genting	9.15
Mal Banking	7.60
Mal Intl Ship F	6.95
Petronas Gas	5.95
Public Bk F	2.63
Resorts World	5.45
RHB Capital	1.92
Sime Darby	4.46
Telekom Mal	9.00
Tenaga	9.70
YTL	4.20
YTL Power	2.42

London	
www.stockex.co.uk	
Abbey Natl	10.85
Alliance Leic	7.45
Allied Domecq	3.68
Amersham	6.05
Amvescap	9.43
ARM Holdings	3.69
Assoc Br Foods	4.77
AstraZeneca	32.50
BAA	5.86

65.00	22.25	CDW Cpt 25	48.06			
32.94	22.82	CH Robn s 28	27.10			
24.81	.60	CMGI dd	1.75			
34.00	2.94	CNET dd	4.95			
64.70	35.02	CSG Sys 21	39.96			
93.13	21.08	CV Thera dd	44.24			
100.13	35.50	CabotMic 39	66.93			
147.00	.84	CacheFl dd	2.10			
61.50	19.13	CACI 30	63.64			
63.00	3.20	CpstnTrb dd	3.98			
33.61	13.00	CareerEd s45	27.00			
40.56	3.70	Carreker dd	3.95			
74.88	14.40	Celgene dd	32.97			
77.25	12.50	CellThera dd	33.34			
67.50	4.58	Centilm dd	4.68			
17.14	2.75	CntraSft dd	5.14			
73.92	36.38	Cephln dd	64.20			
11.48	1.48	Cepheid dd	6.60			
64.88	28.00	Cerner dd	59.56			
39.64	10.50	CharRss 15	15.90			
7.13	4.48	ChrmSh 13	4.97			
24.45	10.49	ChartCm dd	13.72			
60.06	16.06	ChrtSm n dd	20.50			
118.58	19.56	ChkPoint s25	31.85			
62.50	12.18	ChkFree dd	14.17			
32.96	19.92	Cheeseck s 37	28.20			
33.25	14.94	ChildPlc 16	25.13			
13.50	1.80	Chndtcm ...	2.15			
12.38	1.80	ChipPac dd	4.19			
56.45	35.38	Chiron dd	50.64			

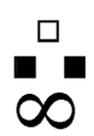
High	Low	Close	Pre
Smith Nephew	3.83	3.73	3.82
Spirent	1.28	1.19	1.20
Stand Charter	7.10	6.65	7.05
Telewest Comm	0.57	0.48	0.50
Tesco	2.43	2.38	2.40
3I Group	8.60	7.88	8.07
Unilever	4.97	4.78	4.88
Utd Bus Media	4.65	4.17	4.41
Utd Utilities	6.36	6.05	6.09
Vodafone Gp	1.67	1.59	1.61
Whitbread	5.18	5.08	5.13
Wolseley	4.75	4.58	4.60
WPP Group	6.00	5.63	5.91

Madrid	
www.bolsamadrid.es	
Bolsa index: 772	
Previous: 794	
Acciona	38.89 37.30 37.49
Acerinox	33.32 32.51 32.92
ACESA	10.66 10.49 10.59
ACS	26.38 25.10 25.10
Aguas Barcelon	14.50 14.37 14.45
Alba	23.00 22.20 22.20
Altadis	18.43 17.91 18.00
Amadeus Glb A	6.19 5.91 6.00
BBV Argentaria	13.70 13.02 13.12
Bankinter	33.98 32.50 32.50
Bco Popular	38.28 36.50 36.90
BSCH	9.65 9.15 9.24
CC Carrefour	13.83 13.33 13.35
Dragados	12.15 11.67 11.75
Endesa	17.65 17.09 17.17
Fom Construc	22.00 21.30 21.45
Gas Natural	19.80 19.02 19.10
Grupo Ferrovial	19.20 18.35 18.35
HidroCantabrico	26.39 25.23 26.00
Iberdrola	15.10 14.60 14.79
Indra Sistemas	9.06 8.76 8.81
Prisa	9.42 9.00 9.05
Repsol YPF	16.10 15.40 15.68
Sogecable	26.50 24.30 24.66
Sol Melia	7.79 7.55 7.68
Telefonica	14.42 13.37 13.60
TPI	4.17 3.90 3.90
Terra Lycos	7.33 6.80 6.80
Union Fenosa	17.04 16.27 16.27
Zelfia	9.59 9.05 9.27

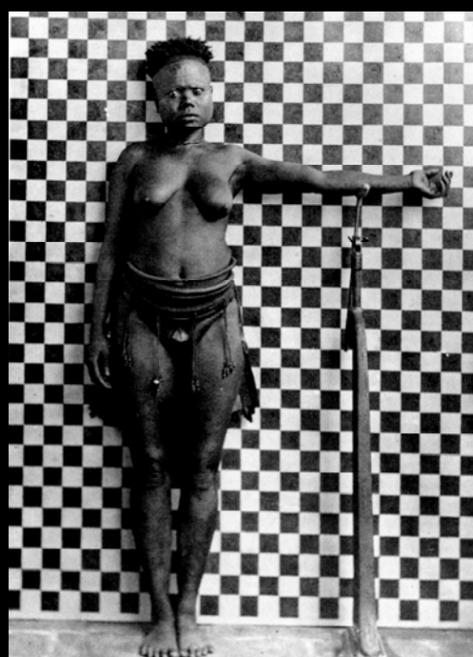
44.40	47.89	1.00	tar dd	22.27	21.01	22.05
26.60	26.70		ic dd	.56	.50	.52
			cr cc	u46.68	42.65	46.40
			ica dd	3.25	2.70	3.00
			x dd	13.06	12.45	12.98
			ty 28	24.95	24.40	24.67
			me s dd	1.55	1.45	1.53
			m dd	53.50	50.85	53.21
			s dd	16.70	13.04	16.45 +
			s dd	68.36	66.50	68.15
			lm n ...	8.50	d7.76	8.00
			yre dd	1.02	.99	1.02
			nd dd	6.71	6.32	6.66
			pn dd	15.74	14.70	15.39
			ty 12	22.75	22.02	22.68
			ial ...	6.60	6.40	6.55
			ree dd	9.15	8.66	9.08
			oft dd	19.39	18.27	19.17
			ch n ...	12.70	10.55	12.61
			rg dd	2.09	1.95	2.04
			onic dd	8.12	7.01	7.30
			nyG ...	6.09	5.68	5.69
			Rc 11	4.10	4.00	4.07
			Tr 13	11.00	10.13	10.46
			Jk s 40	25.69	24.50	25.63
			IE dd	u15.58	14.33	15.39
			store dd	6.40	5.62	6.25
			pic s21	25.72	24.00	24.60
			bs dd	6.86	6.25	6.80

High	Low	Close	Pre
35.39	33.60	33.79	34.
54.35	53.20	53.20	54.
13.48	13.11	13.11	13.
64.80	159.10	161.00	162.
17.96	16.25	16.63	17.
17.60	16.82	16.90	17.
56.00	52.90	53.10	53.
84.80	81.60	81.85	84.
26.23	24.74	24.82	25.
93.65	91.30	92.60	93.
37.90	35.61	35.95	37.
32.70	30.50	30.70	32.
70.40	65.35	65.40	67.
59.25	56.50	57.30	58.
85.30	84.00	84.30	85.
32.87	31.01	31.01	32.
34.00	31.61	31.70	33.
39.40	38.03	38.35	38.
135.90	130.10	130.10	134.
46.82	43.03	43.93	45.
13.49	12.81	13.17	13.
12.79	11.60	11.90	11.
46.50	41.43	41.72	44.
8.93	8.36	8.79	8.
01.00	97.30	97.30	97.
41.10	37.80	38.06	40.
80.00	77.10	77.30	79.
45.30	41.95	42.79	44.
25.08	22.53	22.80	24.
35.24	33.50	34.10	34.
9.85	9.00	9.10	9.
49.30	46.30	48.90	46.
47.20	44.80	45.44	46.
39.20	134.20	134.80	135.
25.68	24.00	24.61	24.
38.50	34.68	35.82	38.
78.00	75.70	76.05	78.
45.89	43.50	44.00	45.
33.90	31.55	31.77	32.
58.65	56.40	56.75	57.
53.45	51.65	52.90	53.
68.90	162.60	163.60	167.
35.30	33.80	34.00	35.
28.60	25.45	26.80	28.
43.49	41.20	43.49	41.

CAC-40: 4378.
Previous: 4486.



L'énigme de Durban



ISBN 2-259-19516-4



Frantz Succab

Eloge de Sonny Rupaïre

Dire Sonny...à ma façon

« A l'horizon qui baille à décrocher ses plages » ... Il y a des chansons qui se perdent dans l'onde, des mots qui se gaspillent à force de ne rien dire, des notes qui s'entrechoquent, toutes bêtes d'être tombées de leurs portées et des rythmes qui jouent à s'évanouir, de syncope en syncope.

Ecoutez, compagnons ! Mourir est un départ, une sortie, la fin du spectacle, peut-être même le clou, que le public attend comme une divine coda. On s'en va. Sous les ovations, les huées ou, très souvent, entourés d'indifférence.

L'indifférence est l'air quotidien de la foule. On ne la voit pas, on la respire. Elle s'insinue partout sans oser dire son nom. Elle cavale par temps de grève, carnaval par temps de masques. Tout devient miroir parce que tout devient masque. Masques figés dans la béatitude souriante des gobeurs de scoops et de nouveautés... Tout notre monde il est beau ! Masques grimaçants de colère convenue, avec quelques gouttes de haine ruisselant sur nos figures de grands enfants sans innocence, qui brûlons nos jouets tous les quatre chemins, pour voir comment ça fait, le feu, quand le soleil ne suffit plus... Tout le monde il est méchant !

Mourir est une certitude. Sans cette certitude où trouverions nous la force d'aimer la vie quand même, jusqu'à jouer de ses incertitudes.

En écoutant chaque jour divaguer mon pays, je comprends que Sonny est bien mort. Je me dis parfois que si les cannes se saoulent encore de sucre jusqu'à se balancer sous le moindre alizé, si, entre deux cyclones, les bananiers s'entêtent à porter à bout de branche leur lourde progéniture, si les rares usines vivent à-qui-mieux-mieux de crise annoncée en crise certaine, si nos révoltes se font aveuglément radicales pour une couche de beurre avec l'argent du beurre... C'est certainement pour célébrer un deuil dont on ne se consolera jamais.

La mort est notre complice et veille sur nos songes. A chaque commémoration, je sens sur ma nuque l'œil narquois de Sonny qui à l'air de nous dire : « Mais qu'est-ce vous avez tous à me prendre pour Sonny Rupaïre ? ». J'ai envie qu'il se taise. Il gâcherait la fête.

La poésie jaillissait de Sonny tant qu'il n'était qu'un homme qui s'interroge, tant que le désespoir colorait le réel de ces couleurs étranges, tellement étranges qu'il faut fermer les yeux pour se les fixer dans le cœur. Etranges couleurs, étranges paroles qui font d'une flaque un lac, d'une merde un bouquet de fleurs.

Une autre part de lui - sa part d'ombre ? - s'interdisait l'accès au doute, calfeutrée dans l'identité obligatoire. Elle s'enlisait dans le réel, se noyait dans l'ordinaire des jours où plus rien ne se passe mais où il faut quand même refuser l'inacceptable, conspuer la lâcheté, « être la bouche de ceux qui n'ont point de bouche », crier à la place du chien qui se tait quand l'homme est muselé.

Nous étions une horde de princes inconsolés bourrant d'optimisme notre désespérance. Proclamer la vérité quand, au détour d'une page, notre plume inclinait à transfigurer le réel, à couvrir d'arc-en-ciel la grisaille des colonnes. Nous étions préposés à la menuiserie de la langue de bois quand notre désir était de subvertir les mots et de pousser la langue jusqu'aux confins de la langue. On nous voulait glaneurs de proverbes sur terreau populaire jusqu'à rendre l'invention suspecte et la poétique populaire désuète.

Sonny est bien mort et déjà nous attend. Et la langue créole arpente les trottoirs. Cette langue a bien trop d'amants de passage. Ils lui prennent tout et ne lui donnent rien.

Alors, la langue de René Chicaté et de Thernisien Nomertin, la langue de Chaben et de Robert Loyson ne sait plus comment puiser en elle-même des beautés inédites. Elle a de petites vertus que le moindre chaland disperse dans l'air du temps.

Des maquereaux intraitables veillent au grain, grammaire à la main et micro à la cravate. Pourra-t-elle laisser librement battre son cœur au rythme qui est le sien ? Pourra-t-elle avoir le droit de changer d'air, de drivailler à sa guise dans ces lieux que la foule ignore comme de quelconques chemins de traverse ? Ne finira-t-elle pas par s'évaporer sous les caprices du moindre pétomane promu et adulé ?

La voilà qui s'enjoue pour faire in, qui dé-rape pour faire jeune, qui se vaudeville pour faire sympa, qui s'entiche, pour faire roots, du dernier apprenti maître ka plus soucieux de borner son lopin que d'ouvrir l'enclos qui nous étouffe tous.

Elle se sent mal barrée et la Guadeloupe avec. On leur fabrique dans les palais un destin sur mesure, un statut dernier cri. Leur rêve intime, personne n'en sait rien. D'ailleurs, ce n'est pas l'objet du débat.

Et Sonny nous attend qui ne l'entendons plus. ■

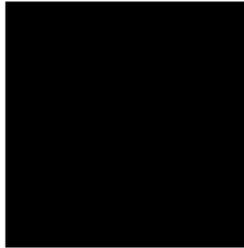
Frantz Succab est compositeur poète et auteur, sa dernière pièce : D'isidans ou l'arbre de l'oubli.

Sonny Rupaïre était écrivain et poète Guadeloupéen. Refusant d'effectuer son service militaire en Algérie, il est condamné en 1963 par le Tribunal militaire de Bordeaux qui lui interdit de vivre sur son île. Clandestinement de retour en Guadeloupe, il est l'un des premiers à introduire la notion d'engagement dans la poésie créole. Il a écrit entre autres : Les dameurs, en 1957 où il décrit les cruautés de l'esclavage, Cette igname brisée qu'est ma terre natale, Chyen vare mwen, 1er roman en créole (1967) et une pièce de théâtre : lan nuit a on. En Martinique a été créé un prix de littérature Sonny Rupaïre.

Mven pé ké fé san sòti adan woch



Soulèvements (comme une pierre de lave jetée dans le jardin du maître)



Plutôt que de voir la Guadeloupe sous l'angle unique de l'esclavage, essayons de l'envisager comme une suite de révoltes, apparentes ou effacées. Ces soulèvements viendraient, comme des séismes, rejouer le manque d'origine de la Guadeloupe, les indiens ayant été exterminés, la rébellion devient alors nécessaire pour se faire reconnaître, l'esclavage étant une surdétermination de ce phénomène, on pourrait très bien comprendre les événements de mai 2001, les grèves de l'UGTG, de cette manière ?

Pour tout historien guadeloupéen, il y a effectivement une problématique de l'origine. Il apparaît très clairement, à la lumière de travaux d'anthropologues, que l'histoire de la Guadeloupe ne démarre pas en 1635. Ce n'est pas l'arrivée des 350 français à la Pointe Alegre qui fait débiter l'histoire de la Guadeloupe. Il est entendu que la présence amérindienne, avant 1635, est la marque évidente d'une présence de populations autochtones, elles-mêmes bouleversant un certain nombre de populations les ayant précédées. Pour ce qui concerne les guadeloupéens, c'est une question qui a été posée, notamment dans les années 70, et qui a été résolue, du point de vue intellectuel : l'histoire commence bien avant 1635. Si on considère les choses par rapport à votre question, je ne connais pas de héros avant 1635. On peut tout de même souligner une période

d'opposition des amérindiens aux espagnols. Au début du XVI^e siècle, dans les années 1520, des expéditions espagnoles montées contre les indiens caribéens, contre ceux de Porto Rico, se soldent par des échecs. C'est un moment intéressant, d'un point de vue historique, car il signale dès le XVI^e siècle, un siècle avant l'implantation coloniale européenne, une volonté de cette population autochtone d'opposition. Au cours du XVII^e siècle, après l'implantation effective de la colonisation principalement française, à partir de 1635 en Guadeloupe, il existe très peu de faits notables dans ce sens là. Parce qu'au début, la majorité de la population est d'origine européenne, l'intention est d'implanter une colonisation d'exploitation de peuplement basée sur la culture du tabac. Mais très rapidement, à peine une décennie après, il y a une remise en cause de cette stratégie d'implantation et de colonisation du fait même du déploiement de la culture du tabac au Sud de ce qui deviendra les Etats-Unis, un siècle et demi plus tard. En somme, il y a bien sûr des révoltes d'esclaves signalées par des chroniqueurs au XVII^e siècle, mais rien de bien significatif d'une volonté collective de remise en cause du système qui enferme les noirs. Pourtant des règles tendent à limiter fortement leur rassemblement. Par le biais de ces écrits, fixant l'organisation de la vie civile,

puisque nous n'avons pas d'archives venant de la population noire, on peut s'apercevoir qu'il y a une forte crainte de la minorité blanche à l'égard de la population noire. On n'en est pas encore au *Code Noir*, on en est à cette société coloniale qui s'auto-organise, à partir d'un certain nombre de repères pris dans la politique et dans la coutume de Paris. Elle se traduit par l'interdiction faite aux noirs de se réunir pour chanter, pour les mariages, etc. Par la suite, la société esclavagiste commence, véritablement, à s'organiser. En relation avec les mesures prises, par la venue au pouvoir de Louis XIV, et de son Ministre de la Marine et des Finances Colbert, il s'organise une nouvelle relation administrative et commerciale entre les colonies et la métropole. Cela crée un espace pour l'organisation de la société coloniale, avec notamment en 1635, l'édit du *Code Noir*, qui décide de régenter les rapports entre les individus.

La rédaction du Code Noir, c'est aussi une vision anthropologique de l'autre, du noir, dans l'article 44, il est déclaré « meuble », est-ce qu'il n'y a pas là un basculement anthropologique, dans la vision que l'européen avait de celui qu'il asservissait, on est dans un déni de l'humanisme tel qu'on le trouve dans les Essais de Montaigne, par exemple ?

A mon avis, il y a une double

influence. D'abord la volonté du pouvoir français, exercé par Louis XIV, qui cherche à organiser une France nouvelle, un nouvel état, à centraliser le pouvoir. Il y a la stratégie des capétiens pour maîtriser les grands seigneurs, et ils y parviennent parfaitement. Par rapport aux compagnies, à la liberté du commerce, il y a de même une volonté de les régenter. Troisième élément : il y a cette vision de type anthropologique qui est, non pas alimentée par le pouvoir central, mais qui provient d'une série d'interrogations déjà présentes chez les espagnols, chez les portugais, chez ceux qui font des voyages et qui commencent à découvrir cet autre territoire du Nouveau Monde. C'est là qu'il faut chercher cette vision de nature anthropologique, ethnologique. Elle annonce ce qui va se passer par la suite, au XVIII^e et XIX^e siècle. C'est une combinaison de ces éléments qui va influencer sur ceux qui rédigent le *Code Noir*. Le XVIII^e siècle s'ouvre sur une Guadeloupe et une vie coloniale réorganisées, avec des intérêts mieux repérés en France. Un certain nombre de ports obtiennent des patentes, pour le commerce : c'est Nantes, c'est Bordeaux. Le XVIII^e siècle s'ouvre avec le déploiement sur le plan pratique de tout ce qui avait été mis en place au niveau théorique, au niveau du système, à la fin du XVII^e siècle. De ce fait, l'expansion de la colonisation s'affirme autour

Raymond Gama est historien, professeur.

des années 1715-1720 dans l'archipel guadeloupéen, par notamment le déploiement de la mise en valeur de la Grande Terre Nord. Parce que, jusqu'au début du XVIII^e siècle, la colonisation s'était étendue dans la Côte sous le Vent, la Côte au Vent, et puis le Sud Grande-Terre. Voilà quels étaient les espaces touchés par cette expansion coloniale en Guadeloupe, après environ près de cent ans ; et ce n'est que dans le premier quart du XVIII^e siècle que cette expansion s'étend vers le reste du pays, un peu plus loin vers le Nord. C'est un élément extrêmement important, pour mieux comprendre les imbrications entre l'expansion coloniale de l'archipel et la politique coloniale générale, à partir de la métropole. Toujours est-il que les années 1730-1740 voient la distribution généralisée du territoire en parcelles dites habitations, sucreries, cafières etc.

Quels types de révoltes naissent de cette situation, qu'est-ce que ce contexte apporte comme information sur la résistance possible ?

Cette explication permet de comprendre les conflits qui vont éclater. Ce qui se passe dans le dernier tiers du XVII^e siècle, où la population noire est déjà majoritaire, se traduit pas des révoltes très violentes, notamment au début du XVIII^e siècle. Elles sont liées, selon certains historiens, à des phénomènes comme les cyclones. Vers 1736, on note des révoltes d'esclaves avec des organisations assez élaborées, que ce soit en Guadeloupe proprement dite, ou en Grande-Terre. En Guadeloupe ? elles ont eu plus d'impact ? parce que la zone montagneuse se prêtait beaucoup plus à l'organisation de guérillas. Il y a eu une période de révoltes

très fortes où les organisations comptaient sur un soulèvement généralisé, mais cela n'a pas abouti.

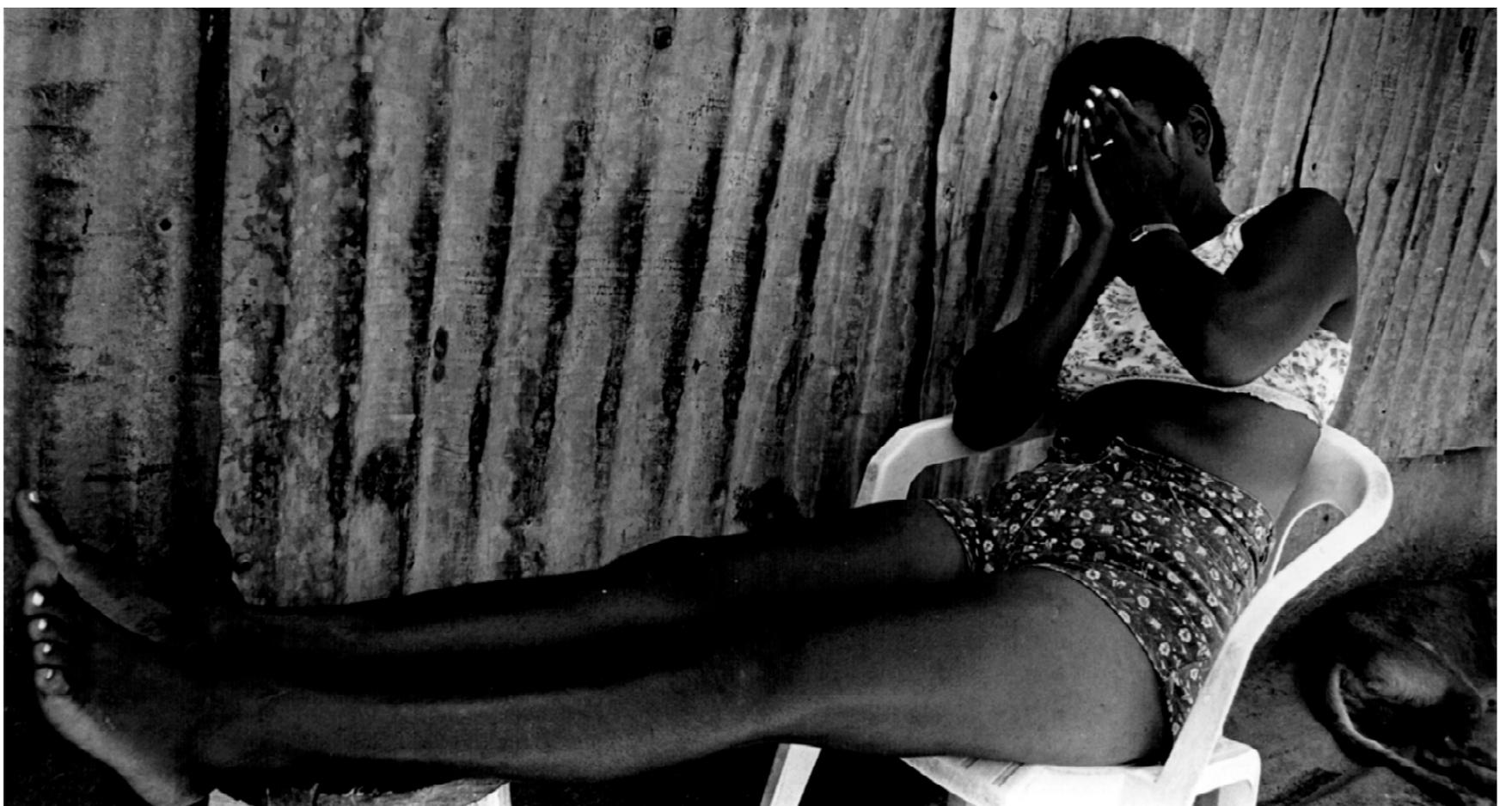
Est-ce que l'on sait comment ces révoltes étaient structurées ? Étaient-elles liées à l'héritage africain ou à des révoltes calquées sur le modèle européen, celui des jacqueries paysannes par exemple ?

On a peu d'élément à ce propos, tout simplement parce que les archives noires n'existent pas en tant que telles. On connaît la manière dont ces révoltes se constituaient par les procès intentés aux esclaves, les tribunaux, les scènes reconstituées, les réseaux. On a très peu d'éléments, sur ce qu'on apprend, très souvent c'est quelqu'un qui témoigne, qu'un tel a vu un tel qui s'est rendu à une habitation, que des noirs se sont réunis. Le plus souvent, il y a l'un des éléments qui dénonce le complot au maître. On sait également que les déplacements de ces esclaves, quelle que soit l'origine de ces révoltes, permettent de comprendre qu'ils cherchent à constituer de véritables réseaux. En l'occurrence, autour des années qui sont concernées, on s'aperçoit que la région de la Pointe Noire est une zone de refuge des esclaves qui ont marronné et qui ont l'intention de faire la jonction sur l'ensemble du territoire. Deuxième période, où l'on dispose d'élément sur ces révoltes, c'est la fin du XVIII^e siècle, plus précisément dans ce qui est communément appelé la période des révolutionnaires, à partir des années 1790-1791. Là aussi on trouve des révoltes à Sainte Anne, à Marie Galante etc, mais très rapidement le réseau d'espions des maîtres, au sein même de la population d'esclaves, ne permet pas l'expression véritable de ces

révoltes ; elles sont tuées dans l'œuf, du fait de ces dénonciations. La révolte de Trois Rivières qui a l'occasion de se déployer réellement et de provoquer des assassinats sur certaines habitations, va être mâtée par les autorités locales et sévèrement punie.

Même les révolutionnaires vont être partagés, beaucoup de Girondins ont des intérêts dans la Traite négrière, une partie des Lumières s'est faite dans un partage entre des idées de libertés et un réel plus trouble, que la révolution et son côté sanguinaire va révéler, Voltaire touchait des dividendes de l'esclavage, Rousseau ou Montesquieu ont eu aussi une forme d'ambivalence ?

C'est très clair, l'esclavage est aboli en 1794, mais quand Victor Hughes arrive en Guadeloupe, il promet l'abolition de l'esclavage, mais presque sous condition que les nègres se mettent du côté de l'alliance française pour faire sortir de la Guadeloupe les anglais, qui occupent le territoire à ce moment-là. Et c'est ce qui se passe en effet, les esclaves se rangent du côté de Victor Hughes, forment des bataillons, et une véritable armée voit le jour ici, et les anglais sont mis hors de la Guadeloupe. Une période très particulière s'ouvre pour cette archipel, assez caractéristique de ce qui se passe dans la Caraïbe à ce moment-là. En Haïti, on commence à prendre la mesure des révoltes qui se développent ; on a au Sud de la Guadeloupe, un mouvement qui est prêt à exploser en 1795. Nous ne sommes pas seuls, la Guadeloupe est au centre d'un certain bouillonnement caribéen, autant sur les grandes que sur les petites Antilles. A partir de 1794 jusqu'en 1802, la Guadeloupe est quasiment dans une situation



autonome, qu'elle ne connaîtra plus qu'entre juillet 1940 et juillet 1943 ; autrement dit, une certaine autonomie par rapport à la métropole et le devoir et la nécessité de subvenir à ses besoins. C'est au cours de cette période, dès le mois de septembre 1801, qu'une nouvelle Guadeloupe émerge au plan social et économique. Il faut faire un pays sans esclavage, alors que vous aviez près de 10 000 esclaves, où des milliers de têtes d'aristocrates ou de royalistes sont tombées, le restant s'étant expatrié en Louisiane, à Trinidad etc. Il ne reste que des petits blancs plus ou moins patriotes. C'est à partir de septembre, que Lacrosse revient comme représentant le pouvoir napoléonien, pour essayer d'imposer un retour du système d'avant 1789. Il est sévèrement repoussé en tant que représentant même du pouvoir central, et il est obligé de se réfugier à la Dominique. C'est de là qu'il va reprendre les rennes, profitant de la situation autour de la Guadeloupe pour réorganiser la réimplantation du pouvoir central en Guadeloupe. En France, l'information parvient rapidement, et Napoléon envoie en Guadeloupe, et à Saint Domingue, deux fortes armées dirigées par des généraux, qui sont Richepance pour la Guadeloupe, Leclerc à Saint Domingue. Entre temps, ce qu'il faut souligner, c'est que cette résistance à la réimplantation du système d'avant 1789, prend forme à partir du 21 octobre 1801. Un gouvernement interne se constitue autour de Pelage, qui est le plus gradé des militaires de couleurs, et de tous les militaires qui sont en place en Guadeloupe, il va prendre Pointe-à-Pitre et réorganiser une nouvelle municipalité à partir du 21 octobre, d'une certaine façon cette armée prend le pouvoir.

Comment se fait-il que cette révolte ne bascule pas dans une volonté d'indépendance ?

C'est « La grande question », pour tout historien qui étudie cette période. Pourquoi cela n'est pas arrivé ici, avant Haïti en 1804 ? La Guadeloupe aurait pu être la première colonie indépendante de la Caraïbe. Est-ce qu'elle en avait les moyens, c'est là la question ? Avoir les moyens d'une politique, c'est avoir les hommes et les conditions objectives réunies qui peuvent permettre d'assumer cette indépendance. A la tête de cette révolte, il y a des militaires de couleurs, mais qui ne sont pas sur la même longueur d'onde. Cela signifie qu'un Pelage, qui est le plus haut gradé, n'est pas sur la même longueur d'onde que la base des officiers, capitaines ou commandants, de Palerme jusqu'à Ignace, et ni eux avec des commandants comme Delgrès ; et puis il y a des civils, commerçants, des négociants, qui viennent défendre leurs intérêts ; alors quel est l'intérêt de tout ces gens-là, quelle stratégie ? Il y a une stratégie civile, qui est celle de la perpétuation des biens coloniaux. Si les commerçants et les négociants veulent un assouplissement réel de l'exclusif avec la

France, cela ne les entraîne pas, comme ce fût le cas pour certains colons au début du XVIII^e siècle, en Caroline et en Martinique, dans une volonté d'autonomie par rapport à la métropole. Là ce n'est pas le cas, ce n'est pas une révolte anti-coloniale, c'est une révolte anti-esclavagiste. Pour ce qui concerne la base des officiers, capitaines, commandants, eux ont une autre vision du pouvoir. Ils perçoivent qu'ils ont le pouvoir réel, et eux vont jusqu'à l'indépendance. D'autant plus que depuis 94, ils ont vécu dans une relative autonomie. Ils ont compris comment les choses se passent, les corsaires guadeloupéens écument la mer des Caraïbes, au point de provoquer une ouverture avec les toutes nouvelles Etats-Unis. C'est dire la puissance des forces armées en Guadeloupe, corsaires et militaires compris, et là les nègres sont en grand nombre. Je pense que les tergiversations relevées de la part des commerçants et de Pelage, et qui rassurent le gouvernement, notent bien leur volonté de ne pas accepter tel type de représentant de la France, mais de ne pas refuser la France. Alors que chemine dans les troupes, au sein des officiers et de la couche basse des officiers, une volonté de refuser le retour à l'esclavage et jusqu'à la présence de la France. Ces idées là ont largement été répandues, dans les troupes armées noires. C'est dans un tel contexte que débarque Richepance, le 6 mai à Pointe-à-Pitre. On se rend compte que la visée objective, militaire, prise par Richepance consiste à désarmer les troupes noires et à les enfermer. C'est là, que s'enclenche un processus de résistance armée.

Dans la fameuse déclaration de Delgrès, il n'est jamais fait mention de l'Indépendance, au contraire, il réaffirme son adhésion à la République Française, alors qu'il n'avait plus rien à perdre, et que la logique du contrat social aurait dû l'amener à l'Indépendance, d'une manière différente, mais comme Haïti ou les Etats-Unis l'ont fait, il y a là un mystère ?

Oui, mais cela signifie que Delgrès se trouve, vers le 8 mai, obligé de prendre une décision. Il choisit le camps de la liberté, mais il n'empêche que sa culture est celle des Lumières. C'est un officier, un militaire, il est nourri par un certain nombre d'idéaux, qui restent dans l'optique de la grande France, d'universalité de la liberté, des valeurs de la liberté. Delgrès a laissé le choix aux autres, ce n'était pas seulement une sorte de stratégie militaire qui passe par la chefferie guadeloupéenne, c'était aussi un problème de choix personnel. Ceux qui veulent, peuvent partir, utiliser d'autres formes de résistance, c'est le cas de Palerme. Quand à partir du 22 mai, Ignace s'en va vers Pointe-à-Pitre, on peut penser à un autre agencement des stratégies. Il a choisi sa voie, il se trompe militairement, certainement, puisqu'il perd. Ce qui donne raison à Delgrès, Palerme de son côté fait un autre choix. Organisées, toutes ces formes, entre

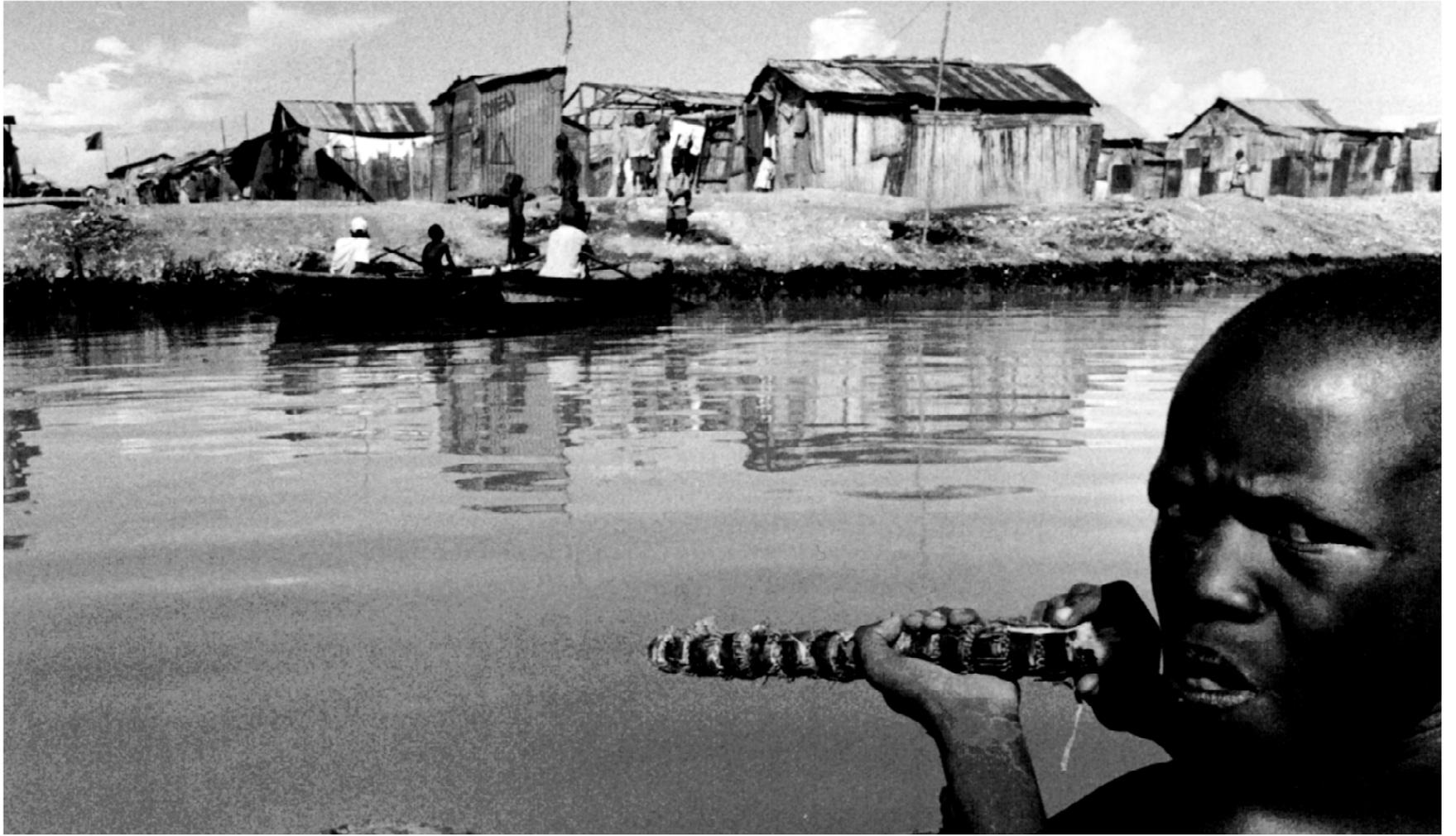
les différents capitaines de troupes et commandants, auraient pu donner une véritable guerre ou une guérilla avec les nègres marrons. Cette période de résistance me semble beaucoup plus importante sur le plan des stratégies sociales que sur le plan des stratégies militaires. C'est ce que j'essaie d'interroger, de façon à mieux nourrir les problématiques actuelles.

Qu'est-ce qui se passe dans ce nouveau laboratoire républicain, dans ces années de « liberté », à l'intérieur du champs social ?

Il me semble que l'abolition de 1794, introduit une stratégie de construction sociale ; pour la première fois la Guadeloupe vit hors du champs servile, voilà le premier élément qui me paraît fondamental. Autrement dit, les gens des villes et des habitations en campagnes, soit 90 000 noirs, sont confrontés à l'idée de construire un avenir non servile, de liberté. Autrement dit la liberté prend du sens, elle dure près de huit ans. On s'aperçoit, en regardant les mesures proposées pour la réorganisation du travail, que ce n'est pas une chose facile, pour les hommes au pouvoir, en particulier. Il y a des mesures qui sont prises pour nationaliser les habitations, on appelle ça le séquestre. De nombreuses habitations se trouvent alors séquestrées, nationalisées, de façon à permettre une remise au travail des noirs. Les autorités rencontrent de grandes difficultés à remettre les gens au travail, on a tout une législation dans ce sens.

Est-ce qu'il ne s'installe pas là une culture de l'Etat, que l'on va retrouver aujourd'hui, par une culture de l'institution, un pays Guadeloupe totalement institutionnalisé et qui se confond avec l'état, autrement dit une culture où l'esclave se confond avec le maître ?

Absolument, et c'est de cela dont nous devons sortir, « l'esclavocratie » actuelle, la copie du maître, par l'esclave. D'abord, essayons de comprendre ce que sont ces hommes noirs de 1794, ce qu'ils sont devenus en tant qu'humains, car là ils accèdent en terme de statut social à une humanité, et quelles sont leurs espérances. C'est cela qu'il est important de questionner, pour savoir ce qui s'est arrêté, ce qui a été stoppé en mai et juin 1802. Il faut essayer d'imaginer que la violence, sous le système servile-esclavagiste classique, ne pouvait pas être plus forte qu'un tel retour, non seulement à l'esclavage, mais de retour à la bête, le retour à la chosification. Accéder à un statut social peut être, objectivement, considéré comme quelque chose d'ordinaire et sans grande valeur, mais sur le plan de l'espérance dans ce corps là, dans cet esprit là qui produit l'être humain, qu'est-ce que veut dire ce retour ? On se trouve-là devant une question qui fait appel à la dimension anthropologique. Je pense à la floraison de petits métiers à partir de la fin des années 1820-1830, et je m'interroge sur le lien qui



pourrait exister entre cette nouvelle expression de stratégie sociale, avec le retour à l'esclavage, autrement dit, c'est comme une sorte de résolution, d'adaptation, au terme du retour à l'esclavage. C'est un peu comme si la population noire s'était adaptée à trouver les réponses du retour au système extrêmement coercitif. Elle invente une nouvelle façon d'être socialement dans la société. On assiste à une sorte de triomphe d'un certain fatalisme dans la construction sociale, c'est à dire qu'on s'adapte. Dans la masse des esclaves s'affirme une autre stratégie, celle des nègres marrons. On voit se déployer une nouvelle espèce de construction sociale qui est celle du *marronnage d'organisation*, qui est moins un marronnage conflictuel, qu'une sortie du système, vers une zone où les gens s'installent, cultivent, où l'on organise une nouvelle cité. Cette volonté est l'expression d'une nouvelle stratégie d'ancrage au sol, de spatialisation de la construction humaine. Je perçois au lendemain de 1848, l'expression affirmée de cette stratégie, avec l'achat en nombre par d'anciens esclaves de petites

propriétés d'un ou trois hectares. Voilà à mon sens les clefs de la mise en place de la société contemporaine guadeloupéenne. Il resterait un quatrième élément, constitutif de ce vingtième siècle, c'est tout simplement l'introduction de l'école publique ; c'est le dernier élément qui nourrit la vision des stratégies actuelles. La Guadeloupe et les colonies participent à ce déploiement de l'instruction faite à la majorité de la population. Les fils de ces diverses catégories de noirs vont être poussés vers les cours de l'école publique, de façon à ce qu'ils sortent réellement de la condition servile.

L'école de la troisième République a une idée égalitaire, émancipatrice, en même temps qu'extrêmement paternaliste pour le colonisé. Et la Guadeloupe est encore une colonie, la départementalisation va venir après la seconde guerre mondiale. Mais cette école va avoir son revers, puisqu'elle va former des élites, ces élites vont se retourner pour faire la révolution, s'affranchir. Comment se fait-il que la Guadeloupe n'ait pas suivi ce chemin, qui a été le propre de l'Afrique, de l'Indochine ?

Nous sommes en plein dans la problématique actuelle, qui nécessite des analyses nouvelles, il faut renverser un certain nombre de choses en terme de valeur. Il faut signaler le caractère profondément paternaliste et messianique du colonialisme français, c'est l'un des éléments qui me semble expliquer la situation. A la fin du XIX^e siècle, on assiste à la mort lente et relativement large de la couche des blancs créoles propriétaires du foncier guadeloupéen, celui-ci tombe aux mains du capital métropolitain (Paris et villes négrières), de même pour l'ensemble des bassins cannières. Cela explique qu'il n'est pas possible que se cimente une volonté nationale. Autre élément, l'école envahit l'espace intime, l'espace de stratégie sociale, l'école devient un sanctuaire, plus important que l'église. Le diplôme devient sacré, le seul vecteur d'accession à la promotion sociale. Disparaissent alors tous les métiers d'artisans, créés à l'époque esclavagiste. Le savoir, l'école, le diplôme sont les seuls moyens pour réussir. Aujourd'hui, cela ne fonctionne plus. Les dégâts accumulés, au cours de cette longue

période d'acculturation, me permettent de dégager des éléments, pour la compréhension de l'état d'esprit des gens qui refusent, actuellement, de voir les choses autrement que dans une capitulation. Lorsque la majorité de noirs de type « négro-marron » ont tenté d'acheter des parcelles, cela signifiait qu'ils construisaient quelque chose, on assistait à une construction sur le modèle jamaïcain, l'émergence d'une nouvelle catégorie de proto-paysannerie. Par l'introduction de l'école, les pères se sont dit : il y a un moyen, pour mon fils, de ne pas revenir à la terre. Ils se sont condamnés à reproduire, non pas leur origine stratégique, c'est à dire la terre, mais une illusion. Celle-ci va former les élites noires, elles infuseront dans la masse, l'idée que la terre ne peut pas produire un homme. La source universelle de l'idée, c'est la France, il ne faut surtout pas revenir à la glaise. On voit ainsi une impasse s'instaurer, sans autre alternative qu'un affrontement entre une création de fils d'esclaves, dans un modèle français, et une sorte de réplique du nègre-marron, au sens brut du terme. ■

Ernest Pépin

Lettre ouverte au Premier Ministre

A l'heure où vous vous apprêtez à rendre visite à la Guadeloupe, je ne puis m'empêcher de vous faire part de quelques réflexions susceptibles d'éclairer votre lanterne.

Vous arriverez dans un archipel qui porte comme un fardeau la croix de son passé. Esclavage, exploitation, racisme, colonialisme, assistanat ont pénétré la moelle des mentalités au point d'avoir engendré ce monument suicidaire qu'est l'auto-dénigrement et la mésestime de soi.

A en croire maints discours, nous n'avons jamais été bons à rien ; nous ne sommes bons à rien et nous ne serons jamais bons à rien ! A preuve, les multiples championnats que nous gagnons haut la main dans des disciplines telles que la course à l'alcoolisme, la course aux accidents de voitures, la course à la violence, la course à la consommation de champagne, de voitures, de bijoux, la course à l'interdiction bancaire, la course à la faillite individuelle et collective.

Vous arriverez dans un pays qui a mal à son présent comme des femmes ont leurs règles et qui, chimérique en diable, vomit sa bile couleur de grèves, de graffitis, de sabotage quotidien de son avenir. Il paraît que dans le vocabulaire créole des dernières colonies ce mot-là n'existe pas.

Notre présent ressemble à une démission généralisée de tous les corps constituants crispés dans des corporatismes d'autant plus sectaires qu'ils n'ont que la crispation pour raison d'être. Les transporteurs, les agriculteurs, les artisans, les parents d'élèves, les rmistes, les enseignants, les élus ont les bras tellement bas qu'on risque de les confondre avec leurs pieds. Ce n'est pas qu'ils manquent de courage, c'est qu'ils manquent de perspectives dans le brouillard d'une décentralisation qui laisse tous les moyens à l'Etat et tous les problèmes à la charge des collectivités locales. C'est qu'ils manquent de visibilité dans les trois chemins d'où partent l'intérêt local, l'intérêt national, l'intérêt européen.

Notre présent ressemble à une grande marche arrière des valeurs républicaines et morales. Poussé par le moteur du chômage, de la drogue, de la désocialisation, il recule à grand balan sur la route où, viol et violence quotidienne font de l'auto-stop. Et peu à peu, nous nous adossons au mur sans issue de la barbarie douceâtre. Et peu à peu, le soleil prend des allures de cerise amusée sur le gâteau aux explosifs.

Notre présent ressemble à une course perdue d'avance pour rattraper 2000 ans d'histoire qui sont partis sans nous vers on ne sait quel progrès de l'humanité. Il en résulte une frustration permanente et un déchirement douloureux entre l'ici-dans et le là bas.

Notre présent ressemble à une camisole de force où se débat notre langue créole, notre culture minoritaire et notre identité contrariée.

Notre présent ressemble à un radeau surchargé où viennent s'agripper de nombreux naufragés de l'hexagone en quête de soleil de sauvetage.

Notre présent ressemble à un bateau ivre dont l'équipage exogène nous contraint à rentrer dans la soute des passagers clandestins. Notre présent ressemble à ces usines rouillées qui ont progressivement fermé les paupières d'un passé actif et combatif. Notre présent ressemble à la braderie des intelligences, à l'asthénie des énergies, à la faillite des volontés, à l'asphyxie des valeurs.

Et pourtant, le peuple guadeloupéen a lutté sans arrêt, autrefois pour sortir de l'abaissement, de l'ignorance, de la citoyenneté au rabais, de la misère et pour se doter des armes d'une résistance culturelle contre le venin de l'aliénation.

De cette lutte sont sortis tous les grands noms qui ont honoré la Guadeloupe et parfois la nation de Robert Geoffroy à Christine Aron, de Rémi Nainsouta à Maryse Condé, d'Ignace à Rosan Girard. Il faudrait ajouter la liste des hommes et des femmes du peuple qui ont transformé le quotidien en miracle de survie et en acte de foi.

Bien sûr le décor est « faussement souriant » avec ses quatre-quatre, ses villas avec piscine, ses hypermarchés, ses navettes de Boeing, ses lotos opulents, ses boîtes de nuit en liesse. Mais il prend des allures de studio où se tourne le mauvais feuilleton d'une France d'outre-mer factice et non crédible.

L'effondrement que nous vivons aujourd'hui vient en grande partie du fait que l'on veut transposer dans nos îles des manières de penser, d'agir, de faire qui ne sont compatibles ni avec le rythme interne de nos avancées ni avec nos héritages ni avec nos postulations. Nous sommes contrôlés par des préfets qui ignorent tout de la Guadeloupe avant d'y être nommés. Nous sommes jugés par des juges qui ne connaissent rien de nos mœurs. Nous sommes éduqués par des enseignants qui ignorent le droit à la différence, nous sommes divertis par des télévisions qui ne connaissent de la proximité que la caricature, nous sommes souvent représentés par des Guadeloupéens d'adoption qui sont des adeptes d'un colonialisme sournois, aveugle et nocif.

Aussi se pose, angoissante, la question de l'avenir. Lorsque l'économie s'étirole dans la non production, lorsque les équilibres sociaux sont rompus au point d'exploser en secousses incontrôlées, lorsque la culture s'affadit et se folklorise ; Lorsque la politique s'avère impuissante à proposer un idéal l'avenir n'a pas d'avenir.

D'où l'urgence de trouver des remèdes énergiques, efficaces et durablement salutaires.

Tant que la Guadeloupe et les Guadeloupéens n'auront pas des objectifs clairs, l'espérance ne sera pas au rendez-vous.

L'objectif ne peut être le maintien de la situation actuelle car elle est condamnée par ses effets pervers et mortifères.

L'objectif ne peut-être que de redonner une raison d'être à une communauté, à un pays. C'est le sens qui nous fait le plus défaut ! Si nous ne voulons pas être une colonie, nous ne pouvons pas être « un morceau de France palpitant sous d'autres cieux ». Toute subordination est honteuse et toute assimilation est dangereuse. Il ne reste que la voie du partenariat. Cela peut faire sourire lorsque l'on mesure la grandeur de la France à notre petitesse. Précisément toute la question est de sortir de cette vision étroite pour entrer dans la logique de l'intérêt réciproque. Un pouvoir guadeloupéen, (une autorité guadeloupéenne) libérerait les énergies bridées, faciliterait l'intégration dans la Caraïbe, renforcerait l'identité, obligerait à la responsabilité, casserait la dynamique de l'assistanat, ressouderait la communauté et débarrasserait la relation avec la France de tous les complexes actuels. Une culture d'Etat pourrait voir le jour et de vrais citoyens se verraient contraints de veiller au grain de la démocratie, de la production, de la sécurité, de la solidarité. La France aurait tout à gagner sans

Ernest Pépin est écrivain, dernières publications Le Tango de la haine. Gallimard, il a reçu le prix Casa de las Américas, pour L'écran rouge. Il occupe également des fonctions culturelles au sein du Conseil Général de la Guadeloupe.

**Cette lettre inédite a été écrite pour la venue de Lionel Jospin en Guadeloupe*

rien perdre, hormis un rêve impossible. La Guadeloupe serait guadeloupéenne et parce que guadeloupéenne plus utile à la France.

Evidemment, il ne s'agit pas de se retirer en laissant derrière soi le chaos. Je plaide au contraire pour une évolution négociée, progressive et consensuelle du statut. Je plaide pour un contrat de décolonisation convenant aux deux parties et garantissant les intérêts fondamentaux des deux parties. Je plaide pour la mise en place d'un calendrier dont la durée reste à déterminer.

Agir ainsi ce serait donner une perspective, relancer une espérance, mobiliser un peuple vers un idéal noble, ouvrir les portes de l'avenir. Enfin la Guadeloupe saurait où elle va au lieu d'aller sans savoir vers la décrépitude annoncée.

La France a suffisamment d'histoire, d'intelligence, de science politique pour engager ce pari là et le gagner. La Guadeloupe a suffisamment d'orgueil, de volonté, de fraternité pour engager ce pari-là et le gagner. C'est alors que nous irons la main dans la main planter ensemble les bonnes récoltes du futur.

Oui mais, direz-vous, les Guadeloupéens ne veulent pas d'un largage. Revendicatifs en diable, ils demandent toujours plus d'intégration, d'aide, de solidarité sans vouloir rien donner en échange.

La vérité c'est qu'ils ont été spoliés pendant des siècles et qu'ils réclament le paiement de leurs arriérés. La vérité c'est que trop souvent sous couvert de donner, l'Etat a rusé avec les objectifs et les moyens. Beaucoup d'argent public a été versé, une trop grande partie s'est évaporée dans la chaudière de la consommation au lieu d'être réinvestie sur place pour jeter les bases d'un développement durable. La vérité c'est qu'il n'y a jamais eu de véritable projet pour la Guadeloupe hormis l'extension des lois, y compris celles de la décentralisation, à nos territoires insulaires. La vérité c'est que tout a été fait au coup par coup en minimisant nos intérêts locaux.

Il est temps de penser à une économie guadeloupéenne fonctionnelle et viable. Non pas une économie autarcique, non pas une économie assistée, mais une économie performante capable d'enclencher le mécanisme du développement.

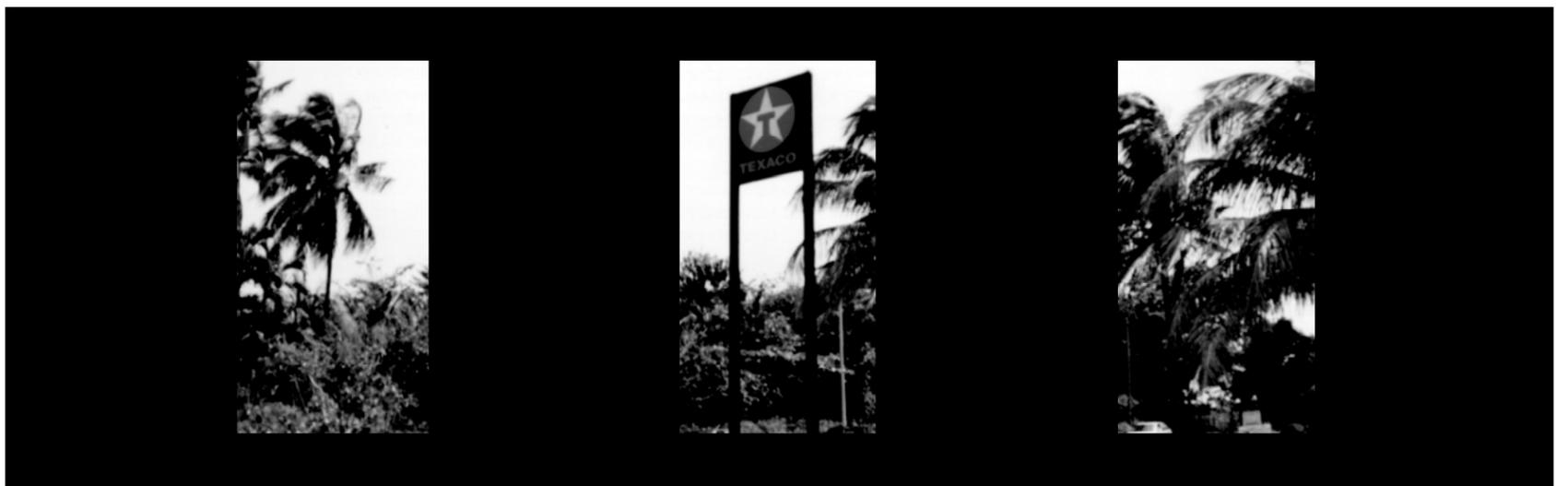
Pour cela, il faut innover, sortir des sentiers battus, anticiper et rechercher les voies et moyens d'un marché solidaire. Dans le cadre d'un partenariat, le marché français devrait être notre marché privilégié. Ni la canne, ni la banane, ni la pêche ne peuvent être les piliers de cette économie. Par contre, une commercialisation mondiale du rhum, un tourisme de qualité dans lequel s'investiraient réellement les guadeloupéens, une recherche scientifique hardie, une exploitation innovante du soleil (énergies nouvelles, produits destinés à la mode, studio de cinéma etc...) et de la mer, une commercialisation des produits culturels en matière de musique, de danse, d'artisanat d'art, d'arts plastiques etc... une agriculture biologique, une industrialisation moyenne, pourraient donner des pistes utiles. Tant que la Guadeloupe restera sans vocation, sans arrimage économique au reste du monde, sans apport pour quiconque, elle se noiera dans un destin futile de pays entretenu.

Enfin, une culture, une identité ne peuvent s'épanouir sans

vitalité des racines, sans hardiesse du tronc, sans rayonnement des fruits. Notre culture est créole, métisse, or elle n'est pas enseignée à l'école, elle n'est pas prise en compte par les autorités, elle n'est pas utilisée à des fins d'échange avec la France et le monde. Elle survit comme un appendice décoratif juste bon à étancher des soifs d'exotisme à bon marché. Il est nécessaire de libérer toutes les potentialités de cette culture singulière en lui donnant la chance d'irriguer les imaginaires. Le reggae a fait le tour du monde, la peinture haïtienne est reconnue partout, les ballets cubains s'exportent, le carnaval de Trinidad attire les foules ; Ces quelques exemples prouvent, si besoin est, que la culture créole peut et doit apporter une contribution positive au dialogue des cultures. Pourquoi notre cuisine, notre littérature, notre carnaval, notre ébénisterie, nos danses, notre musique, ne participent en rien, hormis quelques cas isolés, à la créolisation du monde ? Tout simplement parce qu'ils apparaissent comme une excroissance bizarre sur le corps institutionnel de la Guadeloupe. Parce qu'ils ne sont pas pris en charge nulle part avec sérieux, rigueur et ambition. Le plus grand malheur qui résulte d'une colonisation semi-réussie, ne réside pas seulement le mal-développement mais surtout dans l'infériorisation de la culture « locale ». Or, toute culture est locale avant de disposer des moyens modernes de son essaimage et de son affirmation. Où sont nos écoles d'art, nos musées, nos industries culturelles, nos réseaux, nos fondations etc... La culture créole ici est livrée à des initiatives sans moyens et à une gestion administrative de fonctionnaires sans imagination et sans vouloir. Autant dire qu'elle est une jachère où pousse, de temps à autre, une fleur plus têtue que les autres.

Je ne voudrais pas terminer sans dire un mot de la politique. Elle est la plaie de la Guadeloupe alors qu'elle devrait être sa planche de salut. En l'absence de tout projet collectif, de tout projet d'envergure, de tout projet mobilisateur, les partis tournent à vide, les élus demeurent prisonniers de l'électoratisme à courte vue et le peuple s'émiette en petits intérêts contradictoires et vains. Dès lors la machine civique se grippe et n'utilise plus que l'huile de la débrouillardise, la graisse du copinage, l'émollient d'une sorte de chantage réciproque permanent. Tout devient glauque, vicié, délétère. Petits passe-droit (quémandés, accordés, refusés), petites faveurs, grand laxisme (constructions sans permis, squaterrisation du domaine public, vol impuni d'urnes électorales, non-respect des droits de grève etc...), gestion à la petite semaine, gabegie etc... sont le lot quotidien de la vie publique. Que les partis soient des forces de proposition au service de l'intérêt général ; que les élus soient des bâtisseurs de l'avenir ! Que le peuple se convertisse au civisme !

Bien sûr, il n'existe pas de société idéale. Il n'existe pas non plus d'acteurs irresponsables de leur destin. Toutefois, tout doit être mis en œuvre pour arracher la Guadeloupe de l'orbite d'une implosion prévisible. Et pour cela, nous avons tous et toutes à retrousser nos manches, creuser nos méninges afin de concevoir un partenariat inédit, solidaire et généreux. La jeunesse, de plus en plus déboussolée, saura que l'heure de la mobilisation générale et du salut public a enfin sonné. ■



Danik Zandwonis - Luc Reinette

L'esprit d'indépendance

« Avoir des esclaves n'est rien, mais ce qui est intolérable c'est d'avoir des esclaves en les appelant citoyens ».

Diderot

Le nouveau statut de la Guadeloupe ⁽¹⁾, qui se profile, ne se heurte-t-il pas au cadre dans lequel il est discuté ? Non seulement au niveau de la Constitution française qui fait obstacle, mais aussi du fait de la loi de départementalisation de 1946, qui fut le parachèvement de la colonisation par une assimilation pure et simple ?

D.Z.: On ne peut effectivement rien attendre du cadre départemental dans lequel on nous a enfermés jusqu'à présent, on a jamais voulu en débattre, alors qu'il est un carcan. Toutes les protestations de certains députés de l'époque furent systématiquement écartées. Les nationalistes et les indépendantistes ont toujours été tenus à l'écart, malgré que nous ayons proposé des plateformes de développement, notamment économiques. Jamais, le pouvoir n'a voulu prendre en compte nos revendications, même si l'influence de nos idées, depuis vingt ans, ne cesse de nourrir le débat politique. Tout ce qui touche au créole, à la souveraineté de l'île, à la fiscalité, à la réorganisation administrative, à l'environnement, apparaît aujourd'hui dans les programmes politiques, alors que nous défendons ces avancées depuis longtemps. A notre décharge, nous avons commis un certain nombre d'erreurs, nous étions dans la suite des décolonisations marxistes et maoïstes, à la manière du Vietnam et de l'Algérie. Nous avons cru que cela pouvait se passer de la même manière, mais rapidement nous nous sommes aperçus que la situation guadeloupéenne était autre. Nous étions aussi divisés entre plusieurs courants, plus ou moins extrémistes, ou plus prêts à négocier avec le gouvernement.

Qu'est-ce que vous répondez aux politiques qui considèrent que l'indépendance de la Guadeloupe n'est pas possible ?

L.R. : Est-ce que c'est préconiser l'aventure que de préconiser l'instauration de la République de Guadeloupe ? Assurément, c'est la seule voie honorable qui conduit à la pleine responsabilité et donc à la dignité. Et c'est une absence de dignité que nous pouvons reprocher à cette classe d'hommes et de femmes qui n'ont pas confiance en eux et en leur peuple et qui depuis des décennies se cantonnent dans une attitude frileuse en annonçant : « Nous ne sommes pas prêts pour nous diriger nous-mêmes... ». Esclaves, ils seraient ceux qui refuseraient la liberté, au motif qu'ils sont assurés de manger, s'ils ont un maître, tandis que la liberté serait « l'aventure ». Ils sont comme ces membres de la « Société des Amis des noirs » qui à l'époque condamnant le système esclavagiste ne voulaient pas de la liberté totale des noirs, de crainte qu'au sortir du traumatisme de l'esclavage, ils fassent un mauvais usage de leur liberté retrouvée. Dans le microcosme politique guadeloupéen, les idéaux politiques, l'éthique et les convictions s'évaporent comme de l'éther devant les calculs et les ambitions qualifiées de « réalités du terrain » par les appareils

politiques.

Est-ce que le mouvement indépendantiste ne s'est pas trouvé pris en tenaille entre une droite réactionnaire qui défendait les restes de l'Empire et une gauche colonialiste, dont la culture depuis la troisième République a toujours été un universalisme, teinté de paternalisme des Droits de l'homme à la Jules Ferry ?

D.Z.: C'est encore dans cette tradition coloniale que la gauche se situe aujourd'hui. Il suffit de voir le parcours de Mitterrand, de la Guerre d'Algérie, jusqu'au discours de Cancun. Le Premier Ministre - Lionel Jospin - veut à présent opter pour un saut qualitatif pour la Guadeloupe, mais en oubliant les cinquante dernières années de colonialisme féroce. On ne peut gommer d'un coup l'aliénation culturelle, la manipulation des consciences, l'assistanat surdéveloppé comme mode de contrôle et de gouvernement de la population. Le guadeloupéen a été mentalement victime de toutes les propagandes, on lui a présenté des repoussoirs à la liberté, en l'effrayant sciemment avec le spectre de la pauvreté, du chaos, à travers la situation d'Haïti, ou même de la Barbade qui pourtant ne meurt pas de faim ; on lui a fait miroiter qu'il risquait de perdre nombre de ses droits, de ses acquis sociaux ou économiques. Le paternalisme que vous évoquez, on le retrouve dans l'attitude de l'état français, à ne pas vouloir prendre en compte les générations de cadres, de scientifiques, d'ingénieurs, d'intellectuels, qui pourraient administrer de manière indépendante la Guadeloupe. Ils en ont la capacité, ils ont d'ailleurs été formés dans les Hautes Ecoles, en Europe, aux Etats-Unis. A ce niveau, nous sommes dans la même situation de décolonisation que celle des pays africains, au début des années soixante. Il y a plusieurs générations guadeloupéennes qui ont été sacrifiées, auxquelles ont refusé l'intégrité de pensée, la capacité de décision. Le peuple guadeloupéen a fini par perdre confiance dans sa propre maîtrise à conduire sa destinée, à cause d'un formidable conditionnement. Quant à l'autosuffisance matérielle de l'archipel, là aussi, il existe un mensonge préalable. Par une ironie de l'histoire, pendant le régime de Vichy, alors que nous étions sous l'administration du gouverneur pétainiste Sorin, la Guadeloupe s'est organisée elle-même, à tous points de vue. Nous possédons suffisamment de ressources pour vivre par nos moyens propres.

Comment s'est organisé, au fil du temps, les transferts de compétences de l'Etat central, vers les Antilles ?

D.Z.: De manière aveugle, le plus souvent ; imaginez que pour statuer sur les eaux territoriales à quelques kilomètres d'ici, il faut en référer à Paris. La souveraineté de la Guadeloupe en matière de diplomatie, surtout avec le

Danik Zandwonis est journaliste
Luc Reinette est membre du KLANG (Konwya Pou Libérasyon Nasyonal Gwadeloup)

(1) Le 1er décembre 1999, les trois exécutifs régionaux, les anti-Guyanes, dont Madame Lucette Michaux - Chevry, signent la Déclaration de Basse-Terre. La Sénateur R.P.R. s'allie avec les indépendantistes pour demander un transfert de compétences, législatives, fiscales, et faire part de l'urgence des problèmes dans les Antilles Guyanes. Un nouveau statut est en discussion au Congrès qui réunit les politiques de gauche comme de droite.

continent caribéen, devrait être une évidence. Au lieu de cela, les Antilles ont servi de laboratoire, de champ d'expériences, à toutes sortes de projets, architecturaux, économiques, qui se sont tous avérés être des catastrophes. Regardez la situation de sécheresse dans laquelle nous sommes, alors que nous avons, par la Soufrière, d'immenses réserves d'eau. Comment peut-on comprendre ces décisions de la République, prises dans des Ministères à des milliers de kilomètres de l'île ? Ces échecs ont rendu encore plus fragile, instable, notre société. Elle a vu, année après année, des installations se monter, faire faillite, puis se déconstruire. Ajoutez à cela, l'héritage de l'esclavagisme, et vous avez un peuple complètement fissuré de l'intérieur, schizophrène entre son identité créole, son désir d'indépendance, et sa résolution claire à s'émanciper réellement. Nous sommes dans ce que décrivait Frantz Fanon, à propos des colonisés, cette double posture entre l'être et le paraître. Même en Algérie, l'infiltration française n'a pas été aussi loin, aussi profondément dans les rouages de la société, dans la structure mentale. Même indépendants, il nous faudra au moins une génération pour nous rebâtir une identité non aliénée.

N'y-a-t-il pas une impasse idéologique, de part et d'autre, c'est à dire que personne ne peut plus revenir sur un système colonial qui s'est substitué à toute raison politique ?

D.Z.: On peut appeler cela un paradoxe tragique, les socialistes, et Lionel Jospin, sont pour la libération des peuples, le progressisme politique, mais dans le même temps, ils sont pris dans une logique du non-abandon. Dans le contexte de la mondialisation, ils ne peuvent pas se permettre de se retirer brutalement. Ils mettent en place le CAPES créole, mais ce sont des professeurs antillais qui s'y opposent. Alors que nous, indépendantistes, nous réclamons depuis longtemps la reconnaissance du créole en tant que langue nationale, pour un Etat-nation qui serait la Guadeloupe. Encore un paradoxe, ce sont souvent des enseignants français qui nous soutiennent, parce qu'on a tellement ravalé le créole à une sous langue, un patois à bannir, vulgaire, qu'il est très difficile pour les guadeloupéens de l'admettre comme leur idiome linguistique principal, pourtant c'est notre langue première, natale. C'est notre inconscient que l'on a bouleversé, à qui l'on a refusé l'affranchissement. Nous nationalistes, nous nous sentons aucunement français, on a décidé à notre place de cette appartenance. Il faut réfléchir au colonialisme en tant qu'invariant d'un certain type de culture française. Regardez comment en Afrique le néocolonialisme demeure d'une manière très perverse, et si l'on reste dans le même ordre d'idée, cette volonté de ne pas faire de *mea culpa* sur la période coloniale, le peu de cas, l'indifférence et le temps qu'il a fallu à la France, pour reconnaître la Traite comme crime contre l'Humanité. Jamais le décompte précis, réel, de l'enrichissement de la France par l'esclavage n'a été fait, regardez les villes de Bordeaux, de Nantes, imaginez-les sans le Triangle d'or, la déportation et la vente des noirs d'Afrique de l'Ouest ? Haïti a dû payer une dette en or à la France, ce, pendant un siècle, après sa libération en 1804. Comment croire que cela ne laisse pas de traces dans le développement ultérieur de ces pays, quand on sait que les colons et les maîtres ont été indemnisés et pas les esclaves?

Comment expliquez-vous que la volonté d'indépendance n'est pas basculée dans la lutte armée, comme cela a été le cas en Irlande, en Corse ou au pays basque ?

D.Z.: Un mouvement militaire a été sur le point de se déclencher en 1967, c'était le fait d'une fraction d'étudiants indépendantistes issue des organisations légales, autonomistes. En réaction contre une répression de grande ampleur qui avait eu lieu en mai 67, avec plus de quatre-vingt morts, des vagues d'arrestations, en Guadeloupe, aux Antilles et en France. Cela a eu pour conséquences deux années de terreur, des procès de guadeloupéens, avec des intellectuels tels que Sartre ou Michel Leiris qui viennent témoigner en leur faveur. Ces événements de mai 67, naissent de grèves dans le bâtiment, puisqu'en Guadeloupe le patronat ne respecte pas les lois du travail, le pouvoir en place fait donner alors la force, et le premier à être tué, tiré à vue, à bout portant, est un militant nationaliste. Dès émeutes violentes s'en sont suivies, mais une véritable lutte armée de type corse ou IRA, ne débutera finalement qu'en 1980, avec poses de bombes et attentats. Les renseignements généraux, la police et l'armée vont démanteler tous les réseaux, grâce à l'infiltration, la manipulation, la propagande. Roland Dumas aura envoyé, entre-temps, des émissaires pour négocier avec l'ARC, le gouvernement voulait retrouver les militants indépendantistes qui étaient en marronage, notamment Luc Reinette qui se trouvait au Nicaragua. Les négociations ont avorté, le gouvernement n'a pas tenu sa parole, la veille, quatre bombes

explorent comme par hasard, les discussions sont donc rompues. L'avion de Luc Reinette est détourné, alors qu'il survolait le Surinam. Ce sera l'emprisonnement à l'arrivée. On peut dire que la lutte armée cesse définitivement, dans la dernière partie des années quatre-vingt. Mais devant le désespoir auquel une partie de la population est acculée, il est presque inévitable qu'elle reprenne... si d'ici là on a pas agit de manière significative.

Comment, après une telle radicalité d'engagement, se fait l'alliance de la Déclaration de Basse-Terre, avec Mme Lucette Michaux-Chevry qui représente la droite RPR ? Par quelles voies paradoxales les indépendantistes de Martinique et de Guyane se trouvent dans le même camps que la Sénateur RPR ?

D.Z.: D'abord, la Gauche a montré son inaptitude à résoudre les problèmes qui se posent en Guadeloupe. Ensuite Lucette Michaux-Chevry se retrouve dans l'opposition, après l'arrivée des socialistes au pouvoir. Stratégiquement, elle se dit qu'elle peut déborder la Gauche sur sa « gauche », et tenter par là de sortir le pays de la situation d'enlèvement, de désarroi, dans lequel il se trouve. C'est à partir de là, qu'elle passe une alliance avec les Présidents de Régions indépendantistes de Martinique et de Guyane. Cela va mener à la Déclaration de Basse-Terre qui demande un statut d'autonomie. Les indépendantistes, qui réclamaient plus de souveraineté, ne pouvaient pas la combattre. De plus, contrairement à la Gauche Guadeloupéenne qui est en retrait, et n'a pas de projet, Lucette Michaux-Chevry propose un certain nombre de perspectives, sur la fiscalité, le transfert des pouvoirs, sur les problèmes économiques. Le Congrès qui a réuni les Assemblées, a maintenu une unité et un accord de façade, mais nous avons là des germes de guerre civile, les divergences entre la Gauche et Lucette Michaux-Chevry sont considérables.

Si l'on organisait un référendum sur l'indépendance de la Guadeloupe, quel en serait la réponse, à votre avis ?

D.Z.: Cela dépend de la manière dont on pose la question. Si l'on demande : est-ce que vous désirez rester français ? 70% de la population répondra oui ; si on nous laisse le temps d'expliquer, il pourrait en être autrement. Cela risque de prendre encore des années, les thèses indépendantistes progressent chaque jour. Mais même les nationalistes les plus durs, tiennent compte du pays réel, il n'est pas question d'en arriver à une situation de *boat people*. La rupture doit se préparer, elle prendra probablement encore plusieurs générations. Si l'on prend le mouvement syndical de l'UGTG, on comprend cette jeune génération qui casse pendant les grèves. Ce que je leur reproche, c'est le manque de clarté quant à leur projet d'indépendance. Ils pensent que les indépendantistes historiques, se sont fait berner, et que l'on ne peut rien attendre de la classe politique. Cette force syndicale montante et radicale sera peut-être tentée de former son propre parti indépendantiste, mais à la manière syndico-politique de Solidarnosc. Leur détermination est telle, qu'il peuvent tout bloquer en Guadeloupe. Ils contrôlent, d'une certaine manière, l'eau, l'essence, le port et l'aéroport, tous les axes vitaux de l'île. Ils croient à la grève générale, au grand soir. L'UGTG n'est pas loin de nos positions d'indépendance, mais elle est très méfiante envers tout ce qui ressemble à des politiques. Elle est aussi prise dans la contradiction, qui consiste à être sur des positions nationalistes, et de créer des mouvements qui revendiquent ce que le système peut offrir, notamment syndicalement. La situation sociale est explosive, ils vont devoir soit se radicaliser, soit faire alliance avec les partis indépendantistes, pour l'instant, ils sont contre tout, y compris la Déclaration de Basse-Terre.

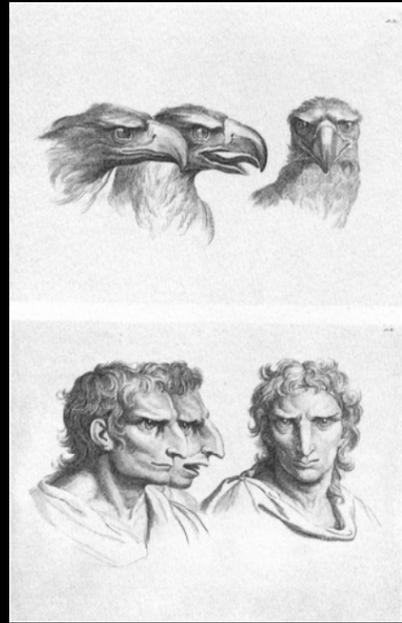
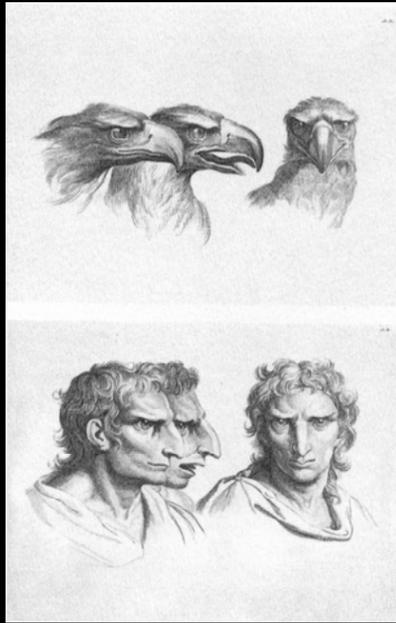
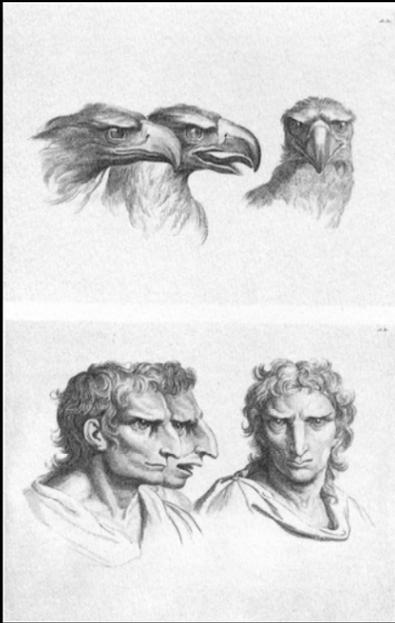
Est-ce que la mondialisation et le modèle américain ne change pas la donne, en ce qui concerne surtout les jeunes ?

D.Z.: Il faut rappeler que la jeunesse, c'est plus de 50% des guadeloupéens. Ils sont en grand danger, on connaît ici des problèmes alarmants de drogue, de délinquance ; il y a environ huit mille jeunes qui vivent dans une marginalité absolue. Effectivement, leurs influences sont maintenant très nettement nord-américaines, avec des apports caribéens, jamaïcains. Ceux qui reviennent de France, importent aussi cette culture. Dans certains endroits de la Guadeloupe, on vit comme dans les banlieues de Philadelphie ou Seattle, mais il y a une forte revendication identitaire créole, guadeloupéenne, qui s'oppose à cette américanisation. On ne doit pas mésestimer notre capacité d'assimiler et de détourner à notre façon, ce qu'on nous envoie. Ici, on rêve en créole, malgré les interdits, les lois, on a pas réussi à nous acculturer. On respecte la langue française, mais on ne l'aime pas. Nous avons un esprit de rébellion, très vivace, malgré le système colonial que l'on nous impose. ■

EXPÉDITION CITROËN - CENTRE AFRIQUE
Deuxième Mission Haardt-Audouin Dubreuil



LA CROISIÈRE NOIRE
Femme d'un chef Mangbetu (Congo belge)



I nwé kon yé swa i pa té bizwen pran dey

23 mai 2001 JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE 8175

LOIS

LOI n° 2001-434 du 21 mai 2001 tendant à la reconnaissance de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité (1)
 NOR: JUSX090436L

L'Assemblée nationale et le Sénat ont adopté, Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Article 1^{er}
 La République française reconnaît que la traite négrière transatlantique ainsi que la traite dans l'océan Indien d'une part, et l'esclavage d'autre part, perpétrés à partir du XV^e siècle, aux Amériques et aux Caraïbes, dans l'océan Indien et en Europe contre les populations africaines, amérindiennes, malgaches et indiennes constituent un crime contre l'humanité.

Article 2
 Les programmes scolaires et les programmes de recherche en histoire et en sciences humaines accorderont à la traite négrière et à l'esclavage la place conséquente qu'ils méritent. La coopération qui permettra de mettre en articulation les archives écrites disponibles en Europe avec les sources orales et les connaissances archéologiques accumulées en Afrique, dans les Amériques, aux Caraïbes et dans tous les autres territoires ayant connu l'esclavage sera encouragée et favorisée.

Article 3
 Une requête en reconnaissance de la traite négrière transatlantique ainsi que de la traite dans l'océan Indien et de l'esclavage comme crime contre l'humanité sera introduite auprès du Conseil de l'Europe, des organisations internationales et de l'Organisation des Nations unies. Cette requête visera également la recherche d'une date commune au plan international pour commémorer l'abolition de la traite négrière et de l'esclavage, sans préjudice des dates commémoratives propres à chacun des départements d'outre-mer.

Article 4
 Le dernier alinéa de l'article unique de la loi n° 83-550 du 30 juin 1983 relative à la commémoration de l'abolition de l'esclavage est remplacé par trois alinéas ainsi rédigés :
 « Un décret fixe la date de la commémoration pour chacune des collectivités territoriales visées ci-dessus ;
 « En France métropolitaine, la date de la commémoration annuelle de l'abolition de l'esclavage est fixée par le Gouvernement après la consultation la plus large ;
 « Il est instauré un comité de personnalités qualifiées, parmi lesquelles des représentants d'associations défendant la mémoire des esclaves, chargé de proposer, sur l'ensemble du territoire national, des lieux et des actions qui garantissent la pérennité de la mémoire de ce crime à travers les générations. La composition, les compétences et les missions de ce comité sont définies par un décret en Conseil d'Etat pris dans un délai de six mois après la publication de la loi n° 2001-434 du 21 mai 2001 tendant à la reconnaissance de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité. »

Article 5
 A l'article 48-1 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, après les mots : « par ses statuts, de », sont insérés les mots : « défendre la mémoire des esclaves et l'honneur de leurs descendants, ».

La présente loi sera exécutée comme loi de l'Etat.
 Fait à Paris, le 21 mai 2001.

JACQUES CHIRAC
 Par le Président de la République :

Le Premier ministre,
 LIONEL JOSPIN

La garde des sceaux, ministre de la justice,
 MARYLISE LEBRANCHU

Le ministre de l'intérieur,
 DANIEL VAILLANT

Le ministre de l'éducation nationale,
 JACK LANG

Le ministre des affaires étrangères,
 HUBERT VÉDRINE

La ministre de la culture et de la communication,
 CATHERINE TASCA

Le ministre de la recherche,
 ROGER-GÉRAUD SCHWARTZENBERG

Le ministre délégué chargé des affaires européennes,
 PIERRE MOSCOVICI

Le secrétaire d'Etat à l'outre-mer,
 CHRISTIAN PAUL

(1) *Travaux préparatoires* : loi n° 2001-434.

Assemblée nationale :
 Propositions de loi n° 792, 1050, 1297 et 1302 ;
 Rapport de Mme Christiane Taubira-Delannoy, au nom de la commission des lois, n° 1378 ;
 Discussion et adoption le 18 février 1999.

Sénat :
 Proposition de loi, adoptée par l'Assemblée nationale, n° 234 (1998-1999) ;
 Rapport de M. Jean-Pierre Schosteck, au nom de la commission des lois, n° 262 (1999-2000) ;
 Discussion et adoption le 23 mars 2000.

Assemblée nationale :
 Proposition de loi, modifiée par le Sénat, n° 2277 ;
 Rapport de Mme Christiane Taubira-Delannoy, au nom de la commission des lois, n° 2320 ;
 Discussion et adoption le 6 avril 2000.

Sénat :
 Proposition de loi, adoptée avec modifications par l'Assemblée nationale en deuxième lecture ;
 Rapport de M. Jean-Pierre Schosteck, au nom de la commission des lois, n° 165 (2000-2001) ;
 Discussion et adoption le 10 mai 2001.

Investor's America

The Dow

30-Year T-Bond Yield

Euro in Dollars

Dollar in Yen

Exchange	Index	Thursday @ 3.30PM	Prev. Close	% Change
U.S.	The Dow	9416.12	9345.62	+0.75
U.S.	S&P 500	1099.43	1085.20	+1.31
U.S.	S&P 100	565.45	558.69	+1.21
U.S.	NYSE Composite	562.59	557.08	+0.99
U.S.	Nasdaq Composite	1772.47	1731.54	+2.36
U.S.	AMEX Composite	829.25	823.57	+0.69
Toronto	TSE Index	6939.60	6896.93	+0.62
São Paulo	Bovespa	11748.29	11467.74	+2.45
Mexico City	Bolsa	5738.26	5708.28	+0.53
Buenos Aires	Merval	245.26	246.61	-0.55
Santiago	IPSA General	5173.26	5202.54	-0.56
Caracas	Capital Generai	6673.10	6728.25	-0.82

Source: Bloomberg, Reuters International Herald Tribune

Gisèle Pineau

Trois pages d'un roman à venir

Cœur de Chauffé avait une réputation imméritée. Cent fois, il promit à Suzon de la marier à Melchior. Cent fois, elle crut en ses prophéties. Il compta avec elle les dix-huit négrillons pendus à son ventre, il la vit, soi-disant, entrer Suzon Mignard à l'église de Piment pour ressortir Suzon Montéro. Cent fois, elle ouvrit son porte-monnaie pour lui.

Le dernier mois de l'année 1956, Melchior épousa Médée.

Lorsque Suzon le croisa au bras de la nouvelle, elle ne crut ni les tremas ni la pétrification. A tous ceux qui cherchaient à passer son âme de domestiques parées, elle répondait par des sourires et des « C'est de l'histoire ancienne, j'ai fini avec Melchior depuis longtemps ! Qu'est-ce qui vous amène ? Ma maman vient de mourir, vous croyez que j'ai du temps pour penser à Melchior... » Mais au lieu d'aller au cimetière, elle monta dans un car pour aller chez qui vous savez... Solbice III et Branquignol, sorcier rigolard.

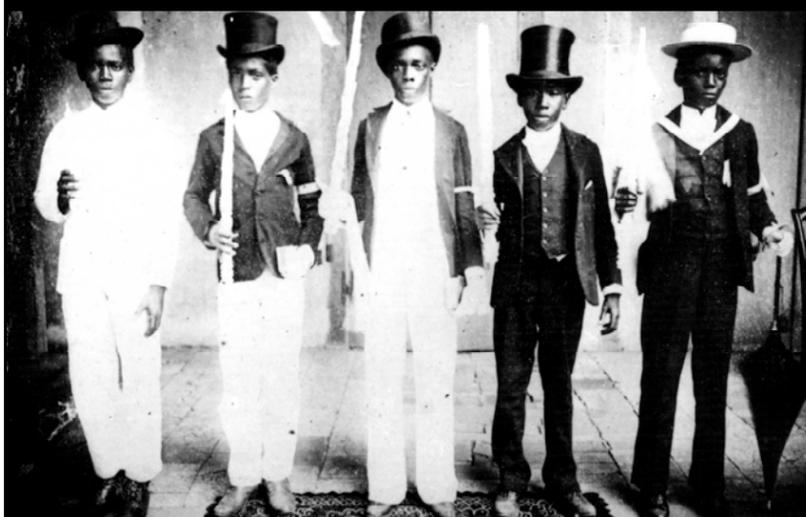
Elle marcha trois heures, la tête vide, le cœur à vif.

Devant ses yeux, mille Melchior défilèrent aux bras de femmes de toutes couleurs et de toutes tailles, de tous âges et toutes tailles. Chaque pied-boué rencontré était une femme. Parfois, elle essayait de reconnaître en l'une d'elle, retrouvait espoir, se disait qu'au bout du compte, l'homme finirait par l'être. Encore un peu de patience, Suzon ! se répétait-elle, bécotant à rebrousse chemin devant l'officine du Branquignol. Mais ses pieds ne lui obéissaient plus. Elle avançait comme un soldat, l'aspect assourdi, la veste croisée par la fumée, le goût du sang sur la langue. Elle avait vingt-neuf ans...

J'ai seulement vingt-neuf ans.
Et les branches larges.
Qu'est-ce qu'il peut contre le destin, Melchior ?
Je porterai ses dix-huit négrillons.
J'ai encore du temps devant moi.
Oui, Seigneur !
On a vu des femmes de cinquante ans
Mettre au monde leur dernier enfant.
Oui, j'ai encore du temps.
Et cette Médée va pas faire long feu.
Je le jure devant Dieu.
Quand Melchior aura fini de tourner
Il va me revenir.

J'ai seulement vingt-neuf ans...

Elle attendit cinq ans. Courut de sorcier en sorcier...



Déjà onze personnes attendaient leur tour, assises en rang d'oignons sur l'unique banc de la salle d'attente. Cinq nègres, deux chabines plissées qu'on aurait dit jumelles, une maîtresse magnifique manono et, dessous leurs chapeaux de paille, trois nègresses d'une cinquantaine d'années dont les visages semblaient sculptés dans le bronze de la méchanceté.

Sur les étagères poussiéreuses, des ex voto, des recueils de cantiques et des encensoirs étaient jetés pêle-mêle auprès de cartons crasseux et de papiers percés. La planche de la chambre contiguë était jonchée de pièces automobiles et de clés à molettes de différentes tailles.

Suzon fut introduite au bout de trois heures.

« J'ai quarante-huit ans, susanna-t-elle à Tridest. J'ai encore une chance d'épouser Melchior, vous comprenez... Mais faut que Médée disparaisse dans l'année... »

Le sorcier moderniste avait du cœur et les sanglots faciles. Les yeux fermés, il boucla le toit de Suzon, la main droite posée sur le Nouveau Testament, la gauche sur un précis de mécanique générale. Après un temps de méditation, il décida d'ouvrir en sa faveur.

« Ton cas n'est pas facile à démêler, commença-t-il, en essayant une liane. Tu as bien fait de venir à moi. Dans ce siècle, grâce à Dieu, l'homme a les moyens d'agir pour le Bien. Autrefois, les ancêtres usaient des plantes, moi je marche avec mon époque, avec la technique, avec la vitesse. On peut plus rester dans les vieilles pratiques. J'ai étudié longtemps avant d'en venir à cette conclusion. J'ai tous mes diplômes et des quantités de certificats. Mes méthodes sont scientifiques. Les hommes mentent sur la Lune, tu comprends... Je suis la nouvelle génération. Non, je ne renie pas mes pères, mais je sais de quoi je cause, crois moi. Tu as entendu qu'en Amérique on pense l'œil des cyclistes ? Tu regardes la tête ? Tu as vu qu'on descend à présent dans le ventre des volcans... Faut s'informer... Il y en a des choses qui se passent dans le monde ! Je peux te donner des milliers d'exemples... Aujourd'hui, les professeurs en médecine remplacent le cœur des gens par des cœurs de cochons, c'est rien du tout, c'est comme un mécanicien qui change un piston rotatif... Chaque jour les savants découvrent de nouveaux remèdes pour sauver l'humanité. A ton avis, ça sert à quoi les maïs et les sœurs de laboratoire, hein ! La fin du monde n'aura pas lieu, c'est moi qui te le dis... »

« Ça va coûter cher ? demanda Suzon au terme de l'exposé.

« Le prix d'une vie. A combien tu cotimes la vie de cette femme ? C'est toi qui fixeras le prix de sa vie. Moi, je n'ai pas de tarif standard...

La vie de Médée ne valait rien aux yeux de Suzon, mais elle savait qu'il fallait se montrer généreuse pour que le travail se fasse, net et propre.

« J'ai mille deux cents francs, là, dans mon sac, Monsieur Tridest... Est-ce que ce sera suffisant ? »

Cinq ans de joie trébuchée au cours desquels Médée paye trente fois de lui avoir vu le destin. La noirceur s'abattait sur elle aussi sûrement que la nuit succède au jour. Cinq fausses couches. Plus l'apothéose : la Rose ! que Suzon regarda tourner folle en remerciant chaque nuit le moualt Branquignol, Solbice III, Babilou le Côté, Vert-de-Gris, l'autrement de Maldoror et les et cetera de grand âge amassés entre temps.

1964. La venue de Mina lui cassa les deux bras.

Suzon entra dans ses trente-sept ans. Elle était lasse d'attendre. Elle avait le sentiment que ses efforts ne servaient à rien, que toutes ces années perdues de la menaient telle part. Mina était trop belle. Parfums de la tête aux ongles. Elle poussait mieux que ça, était la joie de son papa, la victoire de sa maman qui se pouvait maintenant pour la Marilyn Monroe de Piment. La Médée parait ! Fallait voir ça, la grande luisante et rouge... Se débarrasser dans ses jupes amples et blanches... Et Marlene allait au cinéma avec ses deux princesses... Et Suzon devait lui sourire et lui dire : « Bonjour, Madame Melchior ! Oh ! Elle a pas fini de grandir la petite dernière ! Ça lui fait quel âge à présent ? » Et faire comme si son cœur était un acier. Faut croire que du miel coulait dans ses veines. Alors qu'elle était aux abois, roula sur pied, trempant dans la haine.

1975. Le temps filait. Les astrologues ne débattaient pas, la noirceur ne venait pas, le malheur refusait de s'incarner sur le monde.

« Bientôt douze ans ! » répondit Médée.

Un coup de poignard dans le cœur de Suzon. Et moi, j'ai quarante huit ans ! J'ai quarante-huit ans, Seigneur !

« Bien-to-to-tôt dou dou-dou-se ans ! Suzon bâilla. Puis vit, se ressourça. Grâce à un compliment et plus même une pièce dans la main de Mina. « Tu parais avec La Rose, payeur ! »

Branquignol était mort avec son vin et ses infimes sorcres. L'autrement de Maldoror, transféré en chien, avait un cimetière. Vert de Gris, l'immaculé, était à l'opéra. Serpico était parti en France pour suivre un éléphantier qui l'empêchait de s'envoler. Et Solbice III assurait que la noirceur prenait son temps...

Suzon entendit causer d'Apolline Tridest sur le marché Saint-Antoine de Pointe à Pître où elle était descendue acheter des finillages pour un bain démaillé. La nouveauté de l'homme avait grandi au fur et à mesure que les automobiles se multipliaient sur les routes de Guadeloupe. Tridest lui disait une belle maléfame de la ville. Suzon fut accueillie par sa mère. Retraitée, la vieille femme regardait la clientèle qu'elle surveillait du coin de l'œil en tournant, avec nostalgie, les pages jaunies d'un grand registre noir qui contenait tous les noms faits de sa vie d'illustre sorcière.

Gisèle Pineau est écrivain, principaux ouvrages :

La Grande Drive des esprits. Paris: Le Serpent à Plumes,

L'Espérance-Macadam. Paris: Stock,

L'Exil selon Julia. Paris: Stock,

L'Âme prêtée aux oiseaux. Paris: Stock,

Haiti, Port aux Princes



Maryse Condé

Montebello

1) Votre oeuvre et votre vie sont ancrées dans un rapport à l'Afrique, dans un premier temps ; notamment lors de votre " Trilogie de Ségou ", ou lors de vos engagements dans ce continent, dans le sillage de la négritude prônée par Césaire. Comment voyez-vous cette période avec laquelle vous avez pris des distances, pour vous rapprocher du monde Caraïbe ?

Je n'ai pas pris mes distances avec cette période de ma vie. Il s'agit d'une évolution de ma personnalité. Noire, j'ai d'abord cherché mes racines dans ce qu'on appelle le continent noir, c'est à dire l'Afrique. Ce qui signifie que j'ai d'abord privilégié la Race. Puis, je me suis aperçue que la Race comptait moins que la Culture. Aussi, je suis revenue vers la Caraïbe enrichie par tout ce que j'avais appris au cours de ma quête pour me découvrir pleinement. Je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui si je n'avais pas fait ce détour par l'Afrique.

2) Vous parlez du traumatisme que constitua la disparition de votre mère, quel type de traumatisme constitua l'exil hors de la Guadeloupe ? Comment ce pays continua à innover, à irriguer votre oeuvre ?

Je n'ai pas souffert de l'absence de la Guadeloupe lorsque je vivais en Afrique. Car à cette époque je ne lui reconnaissais aucune spécificité culturelle. Maintenant que j'ai reconnu mon erreur, je ne pourrais pas écrire si je demeurais loin de la Guadeloupe. Il faut absolument que j'y revienne pour m'y pénétrer de sa voix. Mon rapport à la Guadeloupe est personnel, subjectif, et peut-être déplairait à certain. Il ne réside pas dans une recherche superficielle de ce qu'on appelle " traditions ". A ce propos, relisez Fanon. Je salue la modernité de mon île.

3) Il y a dans vos écrits une perpétuelle dialectique, une confrontation entre la modernité la plus présente et l'Histoire, la généalogie, la quête des origines. Comment ces deux extrêmes se conjuguent dans votre vie et dans votre oeuvre ?

Je crois que la modernité se nourrit de la connaissance lucide du passé. Je souligne le mot " lucide " car j'ai horreur des idéalizations faciles et hâtives, trop communes aux Antilles.

1

4) Une partie de vos textes, je pense à la trilogie en cours sur la révolution, réécrivent l'Histoire, mais du point de vue des vaincus. Dans l'Oratorio Créole, vous donnez une intériorité aux héros sacrifiés de la première tentative de révolution guadeloupéenne. Vous semble-t-il du devoir de l'écrivain de mettre à jour la mémoire collective et pourquoi ?

Je ne pense pas qu'il faille assigner UN devoir à l'écrivain. Sa créativité est fonction de sa liberté. Cependant, il peut prendre plaisir à se ressourcer dans la mémoire collective et je l'ai fait à plusieurs reprises. Non seulement dans " Ségou ", mais aussi dans " La migration des cœurs ".

5) vous enseignez aux Etats-Unis, qui vit sous le modèle communautariste, comment y êtes vous perçue ? Quelles différences voyez-vous avec la réalité guadeloupéenne ?

Aux USA, je suis perçue comme une Francophone. C'est à dire que les Américains élèvent aussitôt une barrière entre eux et moi. A cause de la langue ils ont tendance à m'assimiler aux Français et je dois constamment lutter contre cela. Il me paraît difficile de tenter une comparaison entre les USA et la Guadeloupe.

6) Les débats actuels sur le nouveau statut de l'île vous intéressent-ils, et dans quel sens ?

Je suis, et je ne l'ai jamais caché, en faveur de l'indépendance de la Guadeloupe. Cependant, je réalise bien que le concept doit être repensé en fonction des nouvelles données économiques. Les débats actuels sur un nouveau statut sont peut-être une possibilité qui m'intéresse.

7) Pour revenir à votre oeuvre, elle déploie des temps et des espaces immenses, mais tous reliés entre eux, de l'esclavage aux sorcières de Salem, jusqu'au monde contemporain, des pays comme la Colombie ou les Etats-Unis puis votre île natale. Quels liens vous paraissent jeter des ponts entre ces univers ?

Il ne faut peut-être pas chercher à jeter des ponts

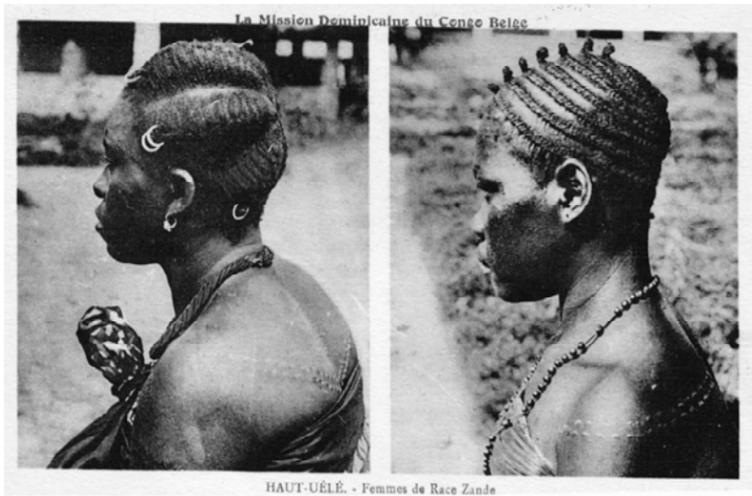
2

Maryse
Condé est
écrivain, et
enseigne aux
Etats-Unis.
Principaux
ouvrages
Ségou (2
volumes),
Desirada.
Célanire cou-
coupé,
et
dernièrement
La belle
Créole.



31. Jeune fille Mossi

21 MAI 2001



HAUT-UELÉ. - Femmes de Race Zande

entre ces univers. Je parle d'abord des pays où mon exploration du monde c'est à dire de moi-même me conduit. Au sortir de l'Afrique, j'ai redécouvert la Caraïbe, puis j'ai découvert les Etats-Unis. Mes livres reflètent cette trajectoire personnelle et n'ont pas la prétention de dessiner un atlas qui serait valable pour d'autres que pour moi-même. Si une chose me fait horreur, c'est la prétention. A mes yeux, il convient d'aborder l'œuvre d'un écrivain avec simplicité, sans emphase. Ce n'est jamais qu'un témoignage.

8) Quel sens donneriez-vous à la créolité dont la présence se fait de plus en plus sentir dans vos romans, comme le dernier " La belle Créole " ?

J'ai dit et redit que tous les écrivains antillais sont des écrivains créoles puisque natis-natal d'un certain environnement et formes dans un certain moule culturel. Si la langue créole vous paraît plus sensible dans " La belle créole " c'est peut-être parce qu'il s'agit d'un huis clos qui se passe à l'intérieur de l'île. On n'y voyage pas, on n'y émigre pas comme dans " Desirada " par exemple.

9) Pensez-vous que sous ces diversités considérables, il y a une communauté de la Caraïbe, c'est à dire une possibilité d'union de ce continent de manière sinon linguistique, du moins géopolitique ?

Oui, je le pense.

10) Vous sentez-vous des affinités particulières, et lesquelles, avec d'autres écrivains de cet espace, je pense à Garcia Marquez qui est de Carthagène, à V.S. Naipaul de Trinidad ou à Derek Walcott de Sainte Lucie ?

Comme habitants de la région caraïbe, nous sommes plutôt sensibles à ce qui nous sépare. Il appartient à un observateur étranger de parler plus valablement des liens qu'il perçoit entre nous.

11) La Guadeloupe est heurtée de plein fouet par des problèmes de violences, de drogues, elle risque de devenir une plaque tournante du krach, comment voyez-vous cette situation et surtout son continuum historique avec ce qui s'est passé depuis la traite ?

La Guadeloupe a beaucoup de mal à affronter la mondialisation. Ce petit pays qui vivait en vase clos se trouve confronté avec les phénomènes modernes. Pour moi, la violence, les problèmes de drogue sont à mettre au compte de cette adaptation. Nul ne sait le temps que cela prendra. Mais notre pays a connu bien d'autres épreuves et les a surmontées : fin du système esclavagiste, démantèlement de l'industrie sucrière, changement de statut politique à répétition, assimilation, départementalisation etc.

12) De quoi Delgrès, Ignace, mais aussi Pelage sont-ils précurseurs ? Dans votre " Oratorio Créole (Draft)", vous faites rentrer Ismaël, un personnage fantomatique, venu étrangement d'Afrique et de la modernité, il paraît connaître l'avenir et en être le messager. Quel est le sens de ses apparitions dans cette pièce ?

J'ai attaché beaucoup de prix au personnage d'Ismaël. Pour moi c'est un personnage ludique et prophétique à la fois. Il symbolisait la mort qui m'obsède, comme chacun d'entre nous. Mais aussi un regard critique et comique sur le passé. Malheureusement, " l'Oratorio Créole " que vous avez lu est à l'état de projet (draft). Dans la version définitive, il se peut que ce personnage disparaisse compte tenu des exigences du metteur en scène.

13) Vous voyagez beaucoup, notamment à travers la Caraïbe, certains de vos enfants vivent en Afrique, vous êtes une partie du temps aux Etats-Unis. Qu'est ce qui vous relie aujourd'hui à la Guadeloupe et vous fait passer une partie de l'année à Montebello ou à Marie Galante ?

Il m'est très difficile de répondre à cette question. Les séjours à la Guadeloupe et plus précisément dans mon fief de Montebello sont essentiels pour ma créativité. Je vous l'ai dit, je n'envisage pas pouvoir écrire si j'étais " privée " de Guadeloupe. Mes rapports avec Marie-Galante dont de la même nature subjective et passionnelle. Ma mère y est née, même si je n'ai plus aucun rapport avec sa famille d'origine.

Claire-Nita Lafleur

Espérances pour le pays natal

Si quelqu'un veut comprendre ce que signifie vivre et travailler à Basse-Terre, en Guadeloupe, s'il veut avoir une conscience aiguë de notre mission à l'Artchipel, il devra toujours replacer nos actions dans un contexte particulier, celui des Caraïbes. C'est le souffle atmosphérique de cette partie du monde, qui nous inspire ; c'est ce vent-là qui nous porte au-delà de nous-mêmes, et nous oblige à l'altérité qui est la marque de fabrique de l'archipel dans son entier. Nous ne réfléchissons pas, à l'Artchipel, en terme uniquement de « salle de spectacle » réservée à une partie de la population. Notre pensée n'est pas hiérarchique, elle s'étend aux communes du territoire guadeloupéen, elle inclue l'archipel caribéen, pour s'ouvrir aux autres continents. Notre projet *Territoire et identité* contient toutes ces dimensions, puisque au fil de l'histoire, la Guadeloupe s'est constituée du brassage de populations venues des quatre coins du monde.

Ce *Dialogue de Continents*, cet appel au métissage, est ancré dans notre culture, où les arts sont mélangés ; c'est en occident qu'on les sépare entre danse, théâtre, arts plastiques. Pour nous ils peuvent se rassembler dans un même spectacle. On retrouve ce mouvement dans le Lewoz, qui était un lieu de rassemblement pour les esclaves, un espace culturel. On pouvait y retrouver du conte, de la poésie, de la musique, de la danse. Nos artistes ne s'y trompent pas. Quelqu'un comme Léna Blou - dans son travail de recherche en danse contemporaine - s'appuie fortement sur le Lewoz et le GwoKa. Pendant très longtemps, on nous a dit : « ce que vous faites n'est pas du théâtre ! ». Parce que les comédiens et metteurs en scène s'inspiraient de cette tradition de conteur et de veillée ⁽³⁾.

Nous manquons cruellement, par contre, d'instruments de transmission, d'apprentissage. J'ai demandé à ce que dans les missions de l'Artchipel figure un volet de formation. Nous n'avons pas de Conservatoire de danse, de

musique, d'art dramatique, nous manquons de techniques qui permettent d'avancer, d'écoles. Il n'y a pas de lieu où les artistes pourraient poursuivre et transmettre leur recherche, leurs savoirs. Dès le départ, nous avons travaillé avec un centre de formation, orienté vers de jeunes adultes en difficulté, parfois même illettrés. Les artistes les rencontraient en amont, puis ces jeunes personnes venaient voir les spectacles. Des éducateurs prenaient le relais et faisaient un travail pédagogique. La formation terminée, ils sont venus voir des spectacles avec qui un parent, qui un ami. Je crois que l'on gagne quelque chose d'important, quand on agit de cette manière. Nous avons initié beaucoup d'exemples comme celui-ci en milieu scolaire, mais aussi avec nos aînés. Le jeune public est l'une de nos priorités à l'Artchipel. Lorsque des élèves à l'issue d'un spectacle me disent : « Madame, on ne savait pas que des Noirs pouvaient faire des choses aussi belles ! », je me dis que mon devoir n'est pas seulement de montrer ce qui se fait dans le monde occidental français, mais aussi de montrer que des Noirs ont contribué à faire des choses magnifiques, et qu'on doit le savoir de plus en plus. Nous devons cesser, parce que nous avons été colonisés, de continuer à nous dévaloriser. Nous devons nous affirmer fortement et fièrement.

Notre Ministère de la Culture, qui est à 7000 km de Basse-Terre, ne comprend pas réellement ce qu'est la Guadeloupe, il ne tient pas compte de nos spécificités. Même si nous appartenons à l'entité France, parce que nous avons été colonisés, nous ne ressortons pas uniquement de la culture française, cette culture nous l'avons seulement apprise ! Le Ministère nous compare souvent à une Scène Nationale de banlieue difficile, ce qui est une erreur de point de vue. Les gens s'intéressent énormément à la culture en Guadeloupe, il y a prolifération de spectacles. Nous voulons dire au Ministère de la Culture, que nous

savons ce que nous faisons ! Et nous savons ce que nous voulons !

Nous avons nommé une période de notre projet *Tissage de liens*, parce que nous voulions aller au plus près de la population ; organiser des créations sur une plage de Vieux-Habitants, et avoir comme spectateurs tous les soirs, des pêcheurs de retour de mer, qui après leur travail restent aux répétitions, donnent leur avis sur la façon dont on a traduit la pièce en créole, sur les mots employés, sur le jeu des comédiens, sur la mise en scène, et proposent même d'utiliser leurs lampes de pêcheurs, pour la lumière.

Nous avons passé commande d'une oeuvre de création, à un grand auteur contemporain, tel que Maryse Condé. Nous souhaitons un oratorio où le peuple serait présent. Nous voulons qu'il reste des traces de cette année Delgrès, nous avons demandé à des auteurs d'écrire sur le thème 1802-2002, être rebelle aujourd'hui. Des comédiens et des musiciens pourront s'emparer de ces textes, nous les publierons. Nous voulons refaire, le chemin des communes, où se sont déroulés des combats importants, en marquant ce passage par un acte artistique. Nous allons envoyer des « messagers de la mémoire » comme un lien entre le passé, le présent et l'avenir.

Cette année 2002, que nous avons appelé *Événements*, reprend une page très importante de notre histoire ; en 1802 des hommes et des femmes se sont battus, parce que Bonaparte avait décidé de rétablir l'esclavage. Il y a eu énormément de luttes en Guadeloupe - plus qu'on ne le dit - ce que la France n'a jamais admis dans son histoire officielle. Il en a fallu du temps, depuis 1802, pour le pays des Droits de l'homme, pour que l'esclavage soit reconnu en tant que crime contre l'humanité, ! Il faut avoir le courage et la dignité de reconnaître et demander pardon ! Et là, je suis désolée de ne pas être en accord avec Aimé Césaire, s'il y a un crime, il doit y avoir réparation. Les

pauvres colons qui ont perdu leur main d'œuvre servile ont été dédommagés, indemnisés, tout comme les paysans l'ont été pour la vache folle.

La réparation peut aider à ce que la culture se répande en Guadeloupe, comme l'est l'école. En France, le moindre traumatisme nécessite un accompagnement psychologique individuel ; alors imaginez, l'accompagnement d'un peuple entier, qui a été réduit en esclavage, à la colonisation, puis à la départementalisation, qui a été obligé de se blanchir (il faudrait relire Frantz Fanon *Peau noire et masques blancs*) pour être accepté ; imaginez ce que cela veut dire, encore aujourd'hui, comme traumatisme ! L'occident ne nous reconnaît pas, parce qu'au fond, il nous méprise, il n'envisage pas de faire son chemin vers nous. Je crois, que c'est du mépris de nous considérer comme des Français, alors qu'au fond on nous considère comme des français de seconde classe. Le fait de devoir vivre dans cette société a fait de nous des traumatisés, personne ne pourra le nier ! Cet argent des réparations, nous permettrait de faire connaître notre histoire à nos enfants, de sauvegarder ce que savent nos parents qui sont sur le point de disparaître.

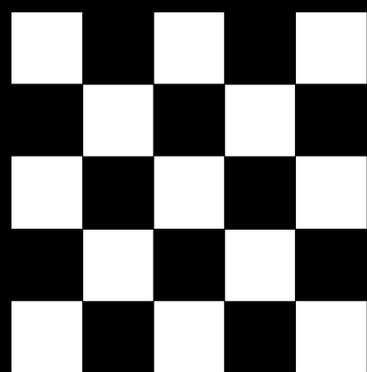
Dédommager tout un peuple d'un traumatisme peut, assurément, aider à avoir une conscience plus grande de ce qui s'est passé ; je ne me considère pas comme une victime ; mes ancêtres ont été humiliés et spoliés, il faut le dire ! la victimisation se fait parfois dans l'autre sens : la France est souvent paternaliste avec ses pays colonisés ; on n'ose pas parler, parce qu'on a peur d'être traité de raciste. On trahit sa pensée, par peur de ne pas recevoir de subventions. Il faut que nous cessions de craindre, et d'avoir peur comme un enfant. Or il y a une volonté, un désir commun, autour du pays Guadeloupe. Ce n'est pas un département Français comme un autre ; c'est un pays à part entière, avec une culture, une histoire et une géographie, simplement différentes. ■

Claire-Nita
Lafleur est
Directrice de
l'Artchipel,
Scène
Nationale de
Guadeloupe.

Programme

2 0 0 1 2 0 0 2

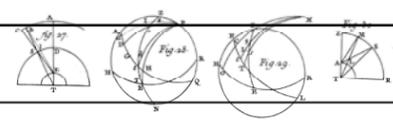
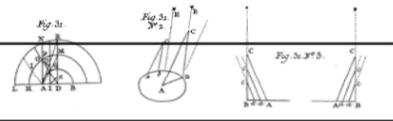
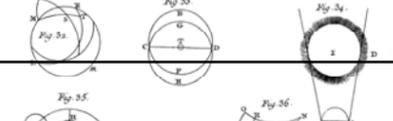
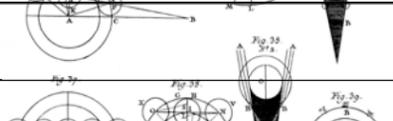
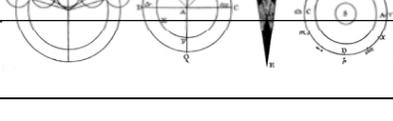
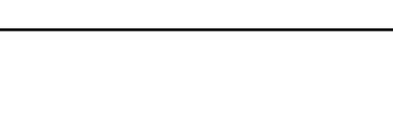
G w a d l o u p - F r e n c h W e s t I n d i e s - K a r i b



8

L'Artchipel, Scène Nationale de Guadeloupe

OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE	JANVIER
1 5 10 15 20 25 30	1 5 10 15 20 25 30	1 5 10 15 20 25 30	1 5 10 15 20 25 30

Jazz Latino-Caribéen <i>de Michel Camilo</i>	le 6			
La prochaine fois le feu, <i>de James Baldwin, mise en scène Bakary Sangaré</i>		du 16 au 20		
Récital Joby Bernabé			le 26	
Des pianistes guadeloupéens interprètent la Caraïbe			le 27	
La revanche de Jessie Lee Black Panthers <i>de Mario Van Peebles</i>		du 9 au 10		
La Fête de la Science		du 12 au 18		
Signes de la fondation et de la destruction du monde - <i>Hebert Edau</i>			du 24.11 au 8.12	
Téyat Bò Kaz - Wopso ! - an siyaj a lavi <i>M.Gottin, J Exélis, B Diop, K Gibran</i>			le 24	
Frantz Fanon, l'engagement de l'intellectuel <i>avec Hervé Bourges</i>			le 1 ^{er}	
Chofé Biguine-la, <i>Trio Alain Jean-Marie Caratini Jazz Ensemble</i>				le 8
Lancement de l'année des Célébrations du bicentenaire des évènement de 1802				le 15
Chemins Rebelles <i>de Pierre Chadru</i>				du 5 au 19
Identité Caraïbes à l'Odéon, <i>Théâtre de l'Europe</i>				du 8 au 13
Suites pour flutes et jazz piano trio				du 18 au 19
Folie - <i>Compagnie Claude Brumachon</i>				du 22 au 27
Soirée de gala du Festival International Femme et Cinéma de Guadeloupe				le 29
Voukoum / Akiyo				
L'illusion <i>de Pierre Corneille mise en scène Didier Carette</i>				
S'une rive à l'autre <i>avec Fred Bendongué et Ateski Hamitouche</i>				
Hit Man <i>de Georges Hermitage Coffy de Jack Hill</i>				
Festival « Enfances du Monde »				
Orgasme adulte échappé du Zoo <i>de Dario Fo et Franca Rame</i>				
D'Joloff				
Shaft <i>de Richard Roundtree</i> The very black show <i>de Spike Lee</i>				
Célébration du Bicentenaire des évènements de 1802				
Les pratiques amateurs				

FEVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

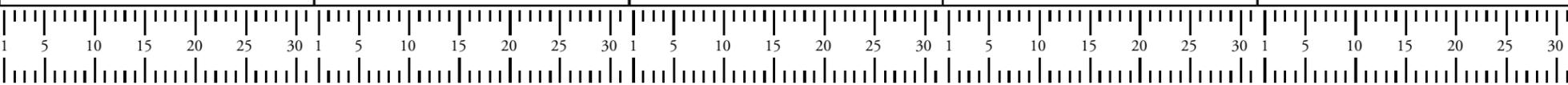
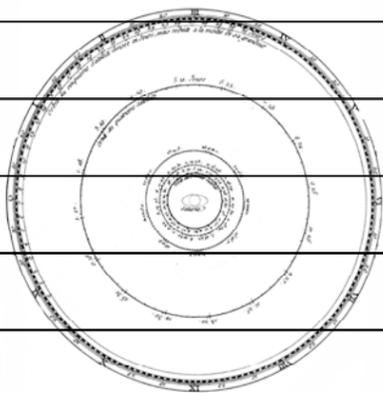


Fig. 65
Fig. 66
Fig. 67
Fig. 68
Fig. 69
Fig. 70
Fig. 71
Fig. 72
Fig. 73
Fig. 74
Fig. 75

Le Soleil
 Le Bœuf
 Le Taureau
 Le Gémeaux
 Le Cancer
 Le Lion
 La Vierge
 La Balance
 Le Scorpion
 Le Sagittaire
 Le Capricorne
 Le Verseau
 Le Poisson
 Le Dragon
 Le Serpent
 Le Mouton
 Le Chèvre
 Le Coq
 Le Cochon
 Le Chien
 Le Chat
 Le Rat
 Le Souris
 Le Cheval
 Le Mulet
 Le Âne
 Le Bœuf
 Le Taureau
 Le Gémeaux
 Le Cancer
 Le Lion
 La Vierge
 La Balance
 Le Scorpion
 Le Sagittaire
 Le Capricorne
 Le Verseau
 Le Poisson
 Le Dragon
 Le Serpent
 Le Mouton
 Le Chèvre
 Le Coq
 Le Cochon
 Le Chien
 Le Chat
 Le Rat
 Le Souris



du 1^{er} au 2
 du 7 au 9
 du 15 au 20
 du 22 au 23
 du 2 au 17
 du 22 au 23
 le 13
 le 20
 du 4 au 27
 du 1^{er} au 30



Avec le soutien de



L'Artchipel, scène nationale de la Guadeloupe
Directrice Claire-Nita Lafleur et Metteur en scène associé Moïse Touré

Bl du Gouverneur Général Félix Eboué BP 210 Basse-Terre Cédex 97105 Guadeloupe - French West Indies
Tel : 05 90 99 29 13 Fax 05 90 99 29 20 e-mail : LARTCHIPEL@wanadoo.fr
subventionné par le Conseil Général de la Guadeloupe, le Ministère de la Culture, la DRAC Guadeloupe





www.thelight-anguilla.com/www.antigua-barbuda.com/www.outr-mer.gouv.fr/actu/index.htm
www.st-barth.com/jsb/index.htmlwww.amigoe.com/
www.thenassauguardian.com/www.nationnnesw.com/
www.cweek.com/www.belizemall.com/amandala/
www.ambergriscaye.com/sanpedrosunwww.bermudasun.org/www.cubapress.com/Portada/portada.htmlwww.w.cubanet.org/www.prensa-latina.org
www.delphis.dm/indpub/www.delphis.dm/thechronicle/index.htmlwww.chronicle.guyana.net.gy/www.haitionline.com/www.haitiennemaiche.com/www.jamaicagleaner.com/www.jamaicaobserver.comwww.montserratreporter.orgwww.herald.comwww.diariolasamericas.com/www.endi.com/www.media-report.com/newspaper
www.delphis.dm/indpub/www.geocities.com/capitolHill/3024/democrat.htmwww.stluciamirror.comwww.stluciarstar.comwww.heraldsvg.comwww.ttol.co.tt/www.trinidadexpress.comwww.tradewinds.vi/www.islandsun.com



Lak-Lartchipèl

Konnèt Péyi-la ; sav kimoun nou ye

Prèmyè zobèl : Larèl an-nou.

Si nou ka woulé jan nou ka woulé jòdi-la, sé davwa nou asiré, an nanm é konsyans-annou, chakmoun Gwadeloup rèsponsab divini-ay. Sé davwa nou ka kwè osi pèp-annou ni on Istwa ki ta-y, é, pon Lalwa pé ké néta ni antravé, ni toufé Istwa-lasa. Sé osi padavwa nou ka kwè chak jès nouchak ka fè, ka gajé destiné a noutout. Ponnou pé ké ni fè nou pé, ni pé ké pran pon désizyon anplas an -nou. Nou asi menm larèl ki Dèlgrès é sé konpangn-la ki goumé èvè-y la : dé syèktan pasé, é afès-afès kilti annou, konba nou menné, rivé fè pèp-Gwadeloup vin on Pèp. Kifè nou pé di jòdi : Sa ki vayan pa ka janmé mò pou hak, dépiwvè nasyon a-y kontinyé woulé asi menm larèl-la.

Dézyèm zobèl : Mémwa an-nou.

Kanmenmsi mémwa-annou sé tan-nou, nou sav anmenmditan i ta tout Limanité. Mémwa an-noutout pa ta ponmoun. Kèlanswa Lamistrasyon, kèlanswa Léta, ponmoun pa andwa vlé konfiské-y. Si nou ka di sé tan-nou, sé asèlfen nou lésé-y ba jénérasyon ka vin dèyè-nou. Kifèwvè, Lartchipèl Senn nasyon Gwadeloup ké toujou chèché fè pou i la, prèmyè douvan, adan sélébrasyon a lanné à toulésèz nou pa konnèt ki goumé èvè Dèlgrès, lésèz lèsklavaj fè tout sòt atosité pou té fè kwè yo pa té moun , pou rivé fè-yo wont-yo yomenm. Toulésèz yo opozé palé, yo oblijé pé, yo vlopé-voltijé an gwo-nwèsè lannuit. Toulonalé mwa mé 2002, nou ké voyé kouri sikilè Sonjé. Chak kourè-la ké ni, kon nou té ja ka di adan prèmyè Déklarasyon Lartchipèl, pou pòtè on pawòl-libètè, on pawòl ké kléré dèmen-annou konsidiré on limyé-flach.

Twazyèm zobèl : Sosyété an-nou.

Pa ni sitèlman tan ki ja pasé dèyè-nou, pou nou, moun-Gwadeloup, pou nou é toulésèz ki vlé sonjé, pa ka viv adan konsyans a-yo tout tras-lizyé lèsklavaj lésé adan sosyété-la. Sé tras-lizyé lasa long menmjan ki tout lyannaj é migannaj a zansèt-fanmi an-nou. Jòdi, tout sosyété-la, ki sé politik, ékonomik, oswa kiltirèl, ka pòtè mak a chonjé tan-la otita nèg pa té moun, nèg té bèt pou travay, machandiz pou vann. Jòdi sa chanjé, nou pa vlé pasé pou lavèt a ponmoun, mé kanmensa, nou pa ka oubliyé, an 1848, magré Viktò Chèlchè té kont sa, sé sé mèt-blan-la Léta bay lajan, davwa yo té ka pèd èsklav a-yo, mé sé nèg-la, yo pa trapé abak. Tout sosyété-la, séparasyon a tè-la, lajan-labank, lékòl-la, déplwayaj-lizin, tousa ka touvé-y, jik jòdi, basé asi tras lizyé a tan-lasa, é mak-chonjé a tan-lasa toujou la ka maké sosyété-la.

Katriyèm zobèl : Istwa an-nou.

Moun ka travay asi istwa-lasa, ka chèché mété vérité dèwòl asi dépòtasyon épi kolonizasyon an-nou. Sa fè, nou Lartchipèl senn nasyon Gwadeloup ka travay èvè-yo. Travay-lasa pa vyé, mé nou pa andwa pa fè-y, si nou vlé sa ka vin dèyè, pa pèd lakat, pa égrè, pa tonbé adan tout kalité désèspwa ka fè ou ka fin pa hay toutmoun é konmansé pa hay voumenm a-w an prèmyé. Nou pa té ké vlé nou woukonmansé, adan on jan pli lanmòd, foul-suisid a Matouba. Pou chèché opozé sa jen wourivé, nou mandé dotwa mètamanyòk Gwadeloup, maké lidé a-yo si sa. Sé sé lidé-lasa nou ké fè moun li, tibwen toupato an péyi-la, pannan tout tan a lavyé-Dèlgrès. Ka sa ké ye ? Sé ké rèv, lèspwa, tout sòt sonjé, pou pèp an-nou é pou péyi-la pa oubliyé. Sé ké konsidiré, branch a pyébwa yo déchouké, branch nou ka chèché wouanchouké adan on bon tè, on tè nèg nou konmansé bityé.

Senkyèm zobèl : Konnèt péyi-la, sav kimoun nou ye.

Asiré, nou ké kontinyé bat asi larèl a vlé konnèt péyi-la, sav kimoun nou ye. Travay-lasa nou ké fè-y touléjou adan tout péyi-la, san chèché fè pon kalité diférens asi katégori-moun, kèlanswa klas a-yo, ni asi ola yo ka rété. Sa fè, afès nou vlé, é dépi on lanné, nou konmansé fè-y, nou ja ka vwè chimen plizyé kalité lyannaj ka wouvè douvan-nou. Chak jou ka pasé ka wouvè chimen ban-nou pou nou vwè nou bizwen pwoché yonn a lòt, ki sé popilasyon-la, ki sé ladministrasyon, sé moun-politik la, sé artis-la. Bon dotwa lékòl, krèy moun asosyasyon, kazaliv, sosyété kilti, fédérasyon granmoun, foyé la moun ka viv, komin, ja vin juenn èvè nou. Sa nou vlé, sé ni plis lyannaj ankò, sé chèché fè tout difikilté disparèt pou tout biten-la zwèl, miganné kilti an-nou èvè lésèz ki pa tan-nou, pou nou rivé san bat lèstonmak, fè Gwadeloup touvé chans a-y.

Sizyèm zobèl : Divini an-nou.

Té fo nou té pasé plizyé jénérasyon avan nou té nòz woupyété asi Istwa an-nou. Granlanmè wouvè pou té valé zansèt-èsklav an-nou. Voukoum-listwa mélanjé san a foulmoun pou té rivé fè nou, sa nou ye jòdi. Nou gangné konba, nou pèd konba. Kèlanswa sé tousa ka ban-nou fòs pou nou kontinyé jòdi la. Nou pé kontan toubòlman sa nou ye, nou kontan, pasé kontan, sa zansèt an-nou lésé ban-nou. Kifèwvè, fo nou sav, ké fo tan fè tan, pou nou rivé fè sa nou vlé fè. Alòkifè Lartchipèl senn nasyon

Gwadeloup ké bizwen menm kantité tan ki menné-y jis la i ye jòdi-la, ki tan pou i rivé la i vlé ay dèmen. Fo toulésèz ka ban-nou fòs-la konpwann, a pa yenki pou moun ki ja fèt nou ka woulé, mé pou moun ki pòkò fèt osi. Noutout konnèt an ki léta péyi-la ye, chakmoun plis ki sav a pa adan on batzyé nou ké mété ayen sèryé doubout. Si nou vlé on jou, noumenm rèsponsab a kilti an-nou, on kilti ki ké fèt pou noumenm, èvè noumenm., nou ni pou chèché ay pli lwen adan déplwaman a sa nou ye.

Sétyèm zobèl : Lang an-nou.

Lang kréyòl-la sé-y ki lang natif-natal an-nou. Sé andidan-y konsyans an-nou planté, sé an fenfon a-y rasin a enkonsyans an-nou ka plonjé. Davwa i gréfé èvè tout sòt branch rapòté, i ka montré limenm kijan nou sé on pèp métisé. Répertoire créole-la, nou pòtè-y alé adan lilèt an-nou, kon nou té di nou té ké fè-y. Mi lang an-nou, lang-la nou té ka sèvi lè nou té timoun la, kay sèvi adan lékòl-la (Capes créole), mé, nou ni pou nou sav, sé èvè lang-lasa nou ké dwètè di destiné an-noutout. Lang kréyòl-la pa kay sèvi yenki pou téyak ka fè moun ri, i ni pou di réflèksyon nou ka fè asi politik, filozofi, lékonomi. Jan pou maké-y, kay pozé-nou pwoblèm a sav ka nou vlé dèmen ye ban-nou douvan mondyalizasyon a tout Latè. San chèché pon kalité lidé démagoji-popilè, lwen a tout mantalité-piblisité, afès nou ké vlé apwann palé-y byen, nou ké rivé fè kréyòl-la vin on lang kon tout lang, on lang ké di sa i ni pou di, an mitan a tout lang a limanité. Lang yo ka palé, lang yo ké ka li é yo ké ka maké, i ké pé rivé di ka ki dwa é dèwva a chakmoun, i ké sèvi pou signé akò, mé i ké ni pou di osi lè nou ka dérifizé fè sa nou pa vlé ponmoun fòsè-nou fè. On jou ké vin pou lang kréyòl-la di ka ki lalwa, pou sèmanté sa ki maké asi on papyé, pou di lapé épi alyansman ki fèt ant moun, ant pèp, ant nasyon. Jòdi, nou ka pran douvan, èvè liv, tradiksyon é pyès téhat, mé nou ka èspéré, on jou sé ké kréyòl yo ké ni pou tradui an fwansé, pou toulédé lang-la touvé-yo bita-bit.

Uityèm zobèl : Timoun an-nou é gran an-nou

Si nou chèché kontré moun ka konmansé ni on bèl laj, a pa padavwa nou ka chèché vin popilè, nou pa chèché nonplis fè kilti é bèlté sèvi yenki pou distrè moun oben pou yo sèvi politik a ponmoun. Kèlanswa la yo ka viv, sé granmoun-la ki konmansé vi a-yo an tan péyi-la té on koloni, la pou sèvi-nou mémwa, pou di istwa-lasa. Toutmoun sav, lè on sosyété pa ka kouté sa sé gran a-y la ni pou di, sosyété-lasa pé di i pa ni divini pou-y nonpli. Yo té la avan nou, sé gras a-yo si nou la jòdi-jou, yo ni pou di-nou sa yo konpwann, sa yo sav asi péyi-la. Nou té ké vlé viv opli pré-yo, asèlfen yo transmèt nou tousa ka fè-nou sa nou ye. Pou nou, vyémoun sé konsidiré liv, konsidiré potré ka montré ola nou sòti. Yochak adan sé gran an-nou la, sé on pawòl, adan on liv gran wouvè, on pawòl pou nou tann, konpwann, apwann, épi ba sé pli jenn-la li pou yo ni on palkonduit pou dèmen. Vyémoun sé dèmen, mé vyémoun sé jòdi, sé lè douvanjou ka bwaré èvè labrindiswa. Pa kwèdi krèy-gran, oswa kaz-vyéémoun sé pigatwa ola nou ka atann yo mò : awa, pou nou sé sous a lavi, sé ravin-lèspwa an mitan granbwa ka ri. Menmjann nou kay kontré lajennès, pou sa ka vin kontré épi sa ka pati. Kontré-lasa, pou nou, sé sa ki pli fondal adan misyon an-nou. Kifè, nou ka di nou ké toujou suiv larèl-lasa, sòti pou ay jwenn èvè sé jenn-la, toupato la yo ké mandé-nou vin. Nou ké fè-y kon nou di adan puogram an-nou Konnèt péyi-la, sav kimoun nou ye. Nou ké fè-y san chèché fòsè kad a ponmoun mé okontrè adan on lèspri a tout kalité bèl bokantaj.

Névyèm zobèl : Péyi-Lakarayib an-nou

Péyi Lakarayib-la sé-y ki manman-kaz an-nou. Sé la, ansanm-ansanm, nou rivé miganné plizyé manman-kontinan. Kifè sé asi péyi-Lakarayib nou ka pòtè zyé an prèmyé. Abo tout diférens, politik, ékonomik, sosyal, ki pé rivé ni adan sé lilèt-la, bannzil ka mandé bannzil kontré. Dépi Kartajèn (Kolonbi) jis Kayèn (Giyàn), sòti Mayami (Florid), rivé Pòtoprens (Ayiti), chak lilèt ka ban-nou lanmen pou nou fè on gran chenn. On bèl projé pou noutout : jété ki sé pon, ké, bakadè, pou rédé-nou kontré. Pou nou pé rivé fè travay-lasa, pé ké fo yenki lajan, ké fo waka a toulésèz ka désidé sa nou ka fè adan sé péyi-lasa. Nou plis ki sav, an bannzil-Gwadeloup, kijan rété antòch danjéré, davwa sé plibon mannyé pou dévlopé hayisans a tout moun vini . Lè ou ka sonjé jan sé zendyen-karib la té ja ka an tan a-yo travèsé sé lilèt-la konsidiré sété onsèl péyi. E jòdi jou, nou, ka nou ka fè ? Es nou pa néta fè sa sé zendyen-karib la té ja ka fè ? Nou ja ka rivé Donnik, Trinidad, Kiba. Nou ka kontré toulonalé èvè diaspora karib-la, toulésèz ka viv lwen péyi-la. Nou ka fè-yo vin vwè-nou, nou ka wousouvè-yo é nou ka prété-yo zouti nou ni pou rédé-yo vansé, menmjan nou ka fè-y, chaklè nou pé, pou zanfàn-gwadeloup ka viv lòtò dlo. Travay dèyè poko mannyé, mé douvan boulvèsman kay vin, nou ni pou mété-nou annaks pou nou vwè si nou alahoté. Nou sav sa pa kay fasil. Mé sé omildéfi ! Alòs nou ké bat pou vwè si nou ka rivé limé-difé an sèvèl an-nou, dérifizé gadé vyé-mès vyé-labitud, bay lanmen yonnalòt pou nou vin frè é sé adan granfanmi-moun ki pòkò ka ègzisté. On granfanmi-moun pou dèmen, pou kotésit, onfwamenm. (Traduction Hector Poulet).■

Charte Archipel

Territoire et identité

art 1 . Nous agissons avec la conscience, qu'aujourd'hui, chacun en Guadeloupe, est désormais responsable de son destin. Que notre peuple recèle en lui une Histoire qu'aucune loi ne peut réprimer ni recouvrir. Chaque acte individuel ou collectif engage notre communauté toute entière. Personne ne nous ôtera plus la parole ni ne décidera à notre place. Nous sommes dans la même situation que Delgrès et ses compagnons ; deux siècles plus tard, notre culture et toutes nos luttes passées et présentes, sont parvenues à faire accéder la Guadeloupe au rang de peuple à part entière. Aucun héros ne meurt en vain, si sa nation poursuit son oeuvre.

art 2 . Notre mémoire nous revient de droit, mais elle nous appartient, comme elle appartient au monde. Personne n'est propriétaire de la mémoire collective, ni un individu ni une institution, ni un Etat. Nous n'en sommes les détenteurs qu'afin de la transmettre dans la suite des générations. Ainsi l'Artchipel, Scène Nationale de Guadeloupe, sera en avant et présente dans la célébration de l'année Delgrès et de tous les anonymes, ceux que la Traite, l'humiliation esclavagiste a voulu priver de toute humanité, défaire de leur dignité. Tous ceux qui n'ont pas eu de bouche pour parler, parce qu'un bâillon légal les contraignait au silence, les rejetait dans le monde de la nuit. Nous enverrons en ce mois de mai 2002, des Messagers de la Mémoire dans tout le Territoire. Chaque messenger, conformément à la première Déclaration l'Artchipel, portera une parole aussi libre qu'un flambeau lumineux, une torche que nous voulons éclairante pour notre avenir.

art 3 . Notre passé n'est pas chose ancienne, mais actualité brûlante, pour nous guadeloupéens, comme pour tous ceux qui ont pris conscience que plus de quatre siècles d'esclavage laissent des traces profondes, des cicatrices longues comme nos généalogies plurielles. Notre société est l'héritière politique, économique, culturelle, de la réduction de l'homme noir en marchandise et bête de somme. Nous ne sommes plus des victimes, mais nous nous souvenons qu'en 1848, contre l'avis de Victor Schoelcher, ce furent les maîtres qui furent indemnisés et non leurs anciens esclaves. Que le partage du territoire, la capitalisation des banques, l'éducation, le développement industriel encore en vigueur aujourd'hui, a été décidé depuis ce temps et que ce temps dure encore.

art 4 . En conséquence, nous nous associons, Artchipel, Scène Nationale de Guadeloupe, à notre niveau et dans la mesure de nos moyens, au travail des historiens qui tentent de rétablir la vérité sur notre déportation, puis notre colonisation. Ce travail est neuf et récent, mais vital pour que ceux qui viennent ne sombrent pas dans la destruction absolue, la révolte sans espoir, l'absence d'un horizon autre que la haine de soi qui mène à la haine de l'autre. Il ne faut, à aucun prix, que le suicide de Matouba se reproduise, sous des formes modernes. Ainsi, nous avons voulu demander à nombre de personnalités guadeloupéennes, des textes, des écrits qui seront lus partout dans l'île, et pendant la Veillée Delgrès. Ce seront des fragments de souvenirs, des rêves d'espoirs, pour notre pays et pour son peuple ; ce seront comme ces branches d'arbres déracinés, calcinés par les séismes de notre Histoire, maintenant replantées dans une terre neuve.

art 5 . Nous nous engageons à poursuivre notre programme Territoire et Identité, ce travail quotidien qui se fait en direction du pays, dans tous ses aspects, sans distinction de classes, de communauté ou de lieux. Attendu que cette volonté se poursuit depuis maintenant plus d'un an et commence à ouvrir la voie à des partenariats multiples. Les perspectives grandissent de jour en jour, les réactions démontrent que cette proximité est une nécessité pour nous tous, publics, institutionnels, artistes, politiques. De nombreuses écoles, associations, bibliothèques, structures culturelles, fédérations d'ainés, foyers de vie, communes, nous ont déjà rejoint. Nous voulons déployer plus encore notre mise en lien, vaincre les difficultés, mettre en relation avec humilité la culture - la notre et celles d'ailleurs - avec tous ceux qui voient dans ce projet une chance pour la Guadeloupe.

art 6 . Nous avons mis des générations entières pour renouer avec notre Histoire. Des océans se sont ouverts pour engloutir les corps en servage de nos ancêtres, des houles humaines, violentes, ont mêlé nos sangs, des victoires et des défaites, se sont succédées nous marquant pour nous donner encore plus de courage aujourd'hui. Nous ne pouvons qu'être fiers de notre traversée, nous ne pouvons que ressentir l'héritage qui nous incombe. C'est pourquoi, rien ne se fera sans le temps et la durée. En conséquence l'Artchipel, Scène Nationale de Guadeloupe a besoin de ce temps pour

mener à bien son action, le même temps que celui qui nous a menés jusqu'ici. Il faut que ceux qui nous soutiennent, comprennent que nous oeuvrons pour ceux qui sont nés et ceux qui ne le sont pas encore. Chacun connaît la situation de notre pays, personne ne peut penser qu'un réel investissement, patient, en profondeur, peut exister sur un court terme. Nous voulons aller encore plus loin dans le développement de notre identité particulière, c'est cela qui crée une culture propre à se diriger, un jour, par elle-même et pour elle-même.

art 7 . La langue créole est notre langue natale. Elle forme notre conscience, elle est le réservoir fabuleux de notre inconscient. Dans ses origines croisées se dévoilent les replis et détours de notre métissage. Nous avons porté le Répertoire Créole dans l'île, comme nous en avions fait le vœux. La langue de notre enfance créole, sera aussi celle de l'étude (le CAPES créole), mais elle deviendra surtout celle qui nomme notre communauté de destin. Le créole ne doit pas être uniquement dévolu aux pièces de pur divertissement, mais refléter les préoccupations politiques, philosophiques, économiques, de notre peuple. Son écriture va bientôt devenir un enjeu de notre futur face au monde globalisé, loin des démagogues, des slogans, son apprentissage la fera rentrer dans la multitude des langues qui ont leur mot à dire au milieu des nations. Ecrite, lue, parlée, elle pourra attester d'un droit ou d'un devoir, elle signera un accord ou déclarera son esprit de résistance. On la trouvera au bas d'un décret ou d'une loi, elle se fera serment, concorde ou alliance. Nous avons l'ambition d'être des pionniers (par l'édition, la traduction, les spectacles) dans cette tâche. Bientôt, ce sera le créole que l'on traduira en français, à égalité de différences et de possibles.

art 8 . Loin de toute idée démagogique, ou de servitude de l'art et de la culture à l'animation sociale, à la récupération politicienne, nous avons voulu rencontrer nos aînés. Là où ils vivent comme des foyers vivants de notre histoire, eux qui sont nés dans ce qui était encore une colonie et qui aujourd'hui sont notre mémoire. Une société coupée de ses anciens n'a pas de futur. Nous venons d'eux, ils nous enseignent la continuité de la transmission, du savoir de notre terre. Nous voulons être au plus proche de ce qu'ils nous disent, nous recueillons leurs paroles, dans ce qu'elles ont d'intime ou de reliées aux événements fondateurs de notre société. Nous considérons la vieillesse comme une écriture, un paysage qui nous ramène à l'infini de nos origines ; chaque aîné est un verbe, un livre ouvert, que nous nous devons de lire, d'apprendre, d'interpréter pour le donner aux plus jeunes. Vieillesse, notre demain, Vieillesse notre présent, là où le crépuscule touche l'aube. Une maison de retraite, une association d'ainés, ne sont pas des purgatoires, mais des lieux sources, des forêts traversées de ravines joyeuses. C'est la même passion, la même logique, qui nous dirige vers l'enfance de la Guadeloupe. Faire se croiser à travers l'Artchipel, ces deux temps, celui dont on hérite et celui qui vient, est de notre mission fondamentale. Nous nous engageons à perpétuer cette lignée, en nous délocalisant vers le jeune public, partout où on nous le demandera. Nous le ferons, conformément à notre programme Territoire et Identité, avec le respect de celui qui ne prétend rien imposer, mais proposer le Divers, le don et l'échange.

art 9 . La Caraïbe est notre première demeure, nous y avons inventé une unité et une pluralité de continents. C'est vers eux que nous voulons nous tourner en priorité. Les archipels nous appellent, comme nous les appelons, malgré ou à cause des différences, économiques, sociales, politiques. Chaque île, chaque rive côtière de Carthagène à la Guyane, de Miami à Port-au-Prince, nous sont jumelées. Un grand dessein devrait voir le jour, pour permettre aux parallèles caribéens de se rejoindre. Nous en jetons les premiers ponts. Il nous faut une aide importante et conséquente, non seulement financière, mais un encouragement à tous les niveaux de décision. Nous connaissons en Guadeloupe, les dangers du repli, du racisme, alors que la migration depuis les indiens d'avant la conquête naviguait déjà d'un territoire à un autre. Serions-nous moins capables ? Nous allons déjà à la Dominique, à Trinidad, à la Havane. Nous sommes en relation constante avec cette diaspora dont l'exil est devenu la patrie. Nous accueillons ceux qui peuvent venir jusqu'à nous, pour partager notre outil de travail, comme nous le faisons avec nos ressortissants guadeloupéens, à chaque fois que cela nous est possible. Nous voilà devant une ambition à la hauteur des changements, des fractures, des bouleversements, de notre pays. Serons-nous à même de relever tous ces défis ? Nous sommes conscients des forces à déplacer, de nos limites, mais nous voulons tout faire, pour allumer en Guadeloupe dès feux d'imaginaire, d'innovation, de révoltes, afin de créer des fraternités qui n'existent pas encore, pour plus tard, pour ici et maintenant. ■

Hélène Migérel

Gadèzafè (Scoparia Dulcis)

Votre démarche consiste à faire l'ethno-analyse d'un continent, qui serait à la fois un continent réel, le pays antillais, et en même temps un continent inconscient, et de voir comment les deux se juxtaposent ; vous intégrez les symptômes pour les analyser à l'intérieur de votre propre pratique psychanalytique. Comment les croyances interviennent-elles, notamment en psychiatrie ?

Les croyances existent, sans croyance, aucune société ne peut fonctionner. On pense que les minorités culturelles sont beaucoup plus superstitieuses, que les autres sociétés, ce qui est faux. Les croyances existent un peu partout, mais elles sont dissimulées par certaines stratégies, ce qui fait qu'on ne voit plus les rites dans les pays industrialisés. Il n'y a pas de hiérarchisation de supériorité ou d'infériorité, il y a des sociétés et des cultures différentes. Dans les sociétés industrialisées, on a un peu perdu cette notion du mythe. Je prends le cas de la dépression en Europe, on soigne la dépression mais on ne va jamais chercher les racines anthropologiques de cette dépression. On ne peut plus faire de psychanalyse classique, sans tenir compte de l'anthropologie, c'est à dire des valeurs culturelles, des représentations des sociétés. Je cherche à analyser ces structures mentales, elles ont été construites par une certaine forme de pensée, par ses croyances, par sa religion, sa langue, sa manière de sentir, son univers de sens. J'appelle univers de sens, toute sa psychologie. La société guadeloupéenne est neuve, elle est issue de la rencontre de différentes cultures : l'africaine, la métropolitaine et plus tard la culture hindoue. Il y a eu des interactions entre ces gens, une acculturation et une déculturation au moment de l'esclavage. On a gommé la pensée des esclaves, qu'on ne reconnaissait pas en tant qu'êtres vivants. On ne reconnaissait ni leur dieu, ni leur savoir. Après la déculturation, il y a eu une réappropriation de cette culture mélangée. Je ne parle pas de culture métisse. Le métissage culturel, pour moi, ne veut rien dire. Il y a eu simplement une réappropriation des dieux de la culture européenne et ceux de la magie antillaise.

Il y a une extériorité de la société antillaise, le mal vient toujours du dehors, comment expliquez-vous cela ?

Par les structures mentales, les formes de pensée qui existent ici, où l'expression même du mal-être va se faire par la verbalisation du mal. Ici, le mal n'est jamais commis, il est toujours un mal subi. Ce qui nous oblige à réfléchir sur l'expression de la maladie mentale en Guadeloupe. Parce qu'on ne peut plus parler de dépression, telle qu'on l'entend en Europe. La culpabilité est ici vécue de façon inconsciente, c'est une culpabilité obsessionnelle, alors que la culpabilité de la dépression européenne est une culpabilité mélancolique. Quelle que soit la dépression en Guadeloupe, la personne dépressive sera toujours en



position d'accusateur, alors qu'en France, les dépressifs, les délirants, s'auto-accusent. Ici le délirant accuse, le dépressif accuse, on retrouve toujours cette accusation, c'est à dire ce reproche du mal fait par autrui.

Comment la science et la psychiatrie ou la psychanalyse peuvent intervenir dans ce mode là ; est-ce que votre travail fait intervenir l'ethno-psychiatrie ?

Il s'agit d'un travail de compréhension de l'être, vous pouvez vous trouver devant un individu qui est tout à fait sain, et qui vous dit : « On m'a fait du mal, je suis en situation d'échec, je ne peux pas réussir, parce que mon voisin, ou la maîtresse de mon mari, me fait du mal ». Il faut faire la différence entre le normal et le pathologique. C'est à l'entretien que cela se fait. C'est bien sûr au spécialiste à faire ressortir le délire, et s'il n'y en a pas de chercher les signes de la pathologie. Il faut travailler sur les représentations. Là, je me démarque de l'ethno-psychiatrie. Parce qu'elle a tendance à faire une confusion entre celui qui parle, et l'autre qui est dans la sphère du sacré. Comment un psychologue, un psychiatre, peut affirmer à quelqu'un : « Vous êtes envoûté » ? Est-ce qu'il connaît les signes réels de l'envoûtement ? Il ne fait pas partie de cette sphère du sacré. Ici, il y a des praticiens de la magie, ce sont les Gadèzafès. Ils sont investis d'un don depuis l'enfance, usurpé ou non, ils en font un métier. Comment un psychologue, qui ne fait pas partie de cette sphère du sacré, peut affirmer que quelqu'un est envoûté ?

Mais est-ce que l'on peut faire la différence de manière aussi claire ? Parce que la pathologie s'inscrit dans le corps, elle a des symptômes, on est donc bien obligé de traiter le symptôme qui apparaît ?

Bien sûr, mais seulement à partir du moment où vous savez ce qui est de l'ordre de la représentation. Un individu va venir vous dire : « Ce matin, je me suis levé, mais j'ai mal partout, un esprit m'a battu ». Par esprit, il faut entendre : un mort. A partir de là, on va travailler sur la représentation qui donne sens à cet « esprit ». Le corps roué de coups, c'est déjà un signe de la dépression. C'est ce que j'appelle le symptôme du « corps cassé », c'est à dire le corps roué de coups et qui renvoie à l'époque esclavagiste, par l'inscription somatique. Ici tout passe à travers le corps. Le corps a un langage pratiquement individuel, et si on ne connaît pas le langage du corps, on ne peut pas comprendre l'individu. Il y a tout un travail d'élaboration somatique et psychique à faire, pour mieux comprendre l'autre. Une deuxième chose que je reproche à l'ethnopsychiatrie c'est que certains ethnopsychiatres disent aux gens : « Vous êtes envoûté, il faut aller consulter un Gadèzafè ». ils renvoient alors la personne à quelque chose de l'ordre de sa propre sauvagerie. Je trouve ça méprisant. Il y a alors deux soins, l'un pour les personnes nanties et qui ne vont pas parler de quelque chose, même si elles le ressentent. Et puis les Gadèzafès, pour les gens qui viennent du monde rural et qui disent : « On a mal parce que le voisin est jaloux, la voisine est jalouse, on en peut plus ».

Quelles sont les grandes pathologies que l'on trouve en Guadeloupe, comment se manifestent-elles ?

Les grandes pathologies que l'on retrouve partout, c'est à dire les névroses, les psychoses, avec un taux de schizophrénie. On taxe souvent d'hystériques les Antillais, de paranoïaques, à cause de cette verbalisation du mal subi, ou d'un langage corporel qui est très visible. Là il faut faire attention et faire la part des choses, il n'y a pas plus d'hystérie dans la population antillaise que dans la population métropolitaine. Par contre les bouffées délirantes existent en proportion très importante en Guadeloupe. Elles surviennent souvent après un traumatisme affectif, surtout chez les jeunes femmes. On trouve peu de bouffées délirantes chez les hommes et encore moins chez les personnes âgées. Chez les jeunes femmes entre 20 et 25 ans, elles apparaissent à l'occasion d'une mortalité, de la mère notamment, quand elles ont du mal à exprimer leur tristesse, du fait de l'interdit culturel. Les bouffées délirantes se manifestent souvent sous la forme de délires mystiques, vision de la Vierge, etc. Ce sont des agitations improductives, on ne peut garder les patientes à la maison, elles sont donc hospitalisées.



Est-ce que l'inconscient recoupe le panthéon mythologique magico-religieux ? Voyez-vous des connexions entre les arcanes de l'inconscient, tel que le freudisme les a mis à jour, et ce fonctionnement de croyances ?

Tout à fait, prenons l'exemple du zombie, c'est un être surnaturel qui revient et qui hante les individus au niveau de l'inconscient. Le zombie peut être une projection du désir : on le voit comme un élément perturbateur, mais il peut être aussi l'expression du désir, parce que le délire contient toujours un noyau du désir et le zombie est là pour énoncer ce désir. Cette croyance qui recoupe l'inconscient tel que je l'analyse, c'est la « bête à Man Ybé » ; c'est cette femme transformée en truie, par un sorcier jaloux, et qui traîne à sa suite ses petits cochons. On retrouve dans ce mythe, fondateur aux Antilles, tout l'interdit de l'inceste. Quand un homme délirant me parle de la « bête à Man Ybé », je sais que l'on va travailler tout le désir incestueux autour de la mère. Ce qui signifie que le conflit va se nouer vis à vis du père, du beau-père, ou du groupe masculin de la famille qui est proche de la mère.

Dans la structure familiale, il a un rôle de l'homme très particulier, hérité du temps de l'esclavage, par une mise à l'écart de l'homme, qui date de l'époque où les maîtres blancs avaient tout pouvoir sur les femmes noires. Comment aborder cette question dans ses conséquences contemporaines ?

Les femmes ont fini par me dire que je défendais beaucoup les hommes et que je prenais leur partie. Les hommes sont très fragiles, on les pense ici macho, coureurs. Mais l'homme n'a pas le choix. L'homme étalon n'explique pas l'homme fuyant à l'extérieur, parce qu'on retrouve l'homme étalon au Moyen-Âge. En Europe aussi, les gens ne se mariaient pas et les hommes ensemençaient les femmes pour faire des enfants, il y avait un libertinage accepté, donc cela ne vient pas forcément de l'esclavage, bien que l'esclavage a augmenté cette tendance. Ce qui vient de l'esclavage c'est le bannissement de l'homme, l'évacuation de l'homme et du père hors de la maison. L'homme était à l'extérieur, il ne pouvait pas s'occuper des femmes et des enfants. La femme, dans ces traces mnésiques, l'a englué dans le registre de la dette, il doit quelque chose à la famille. Il n'a pas su la défendre, donc on ne veut plus de lui. Même quand il a été libre et qu'il a pu construire cette famille. La femme s'est tournée vers ses enfants, et a été mère avant tout. Cet homme ne peut pas occuper l'espace de la maison, parce que tout appartient à la femme : le lit a été la dote de mariage, et fort de ça, on ne fait pas la sieste sur le lit. Les femmes antillaises sont très méticuleuses, donc on ne défait pas un lit de femme, pas dans la journée, seulement le soir pour dormir. De plus l'éducation des petites filles et l'éducation des petits garçons est différente, les garçons ne sont pas élevés pour s'occuper des tâches domestiques, il font ce qu'il y a à faire à l'extérieur. L'homme a été évacué de la maison, il a été miniaturisé. L'univers guadeloupéen était un univers entièrement féminin où il n'avait pas sa place. C'est pour ça que l'homme jouait au macho, pour se

faire entendre. Il devait aller à l'extérieur et devait trouver une femme pour exister. La fertilité étant signe de virilité, il fallait avoir des enfants, donc il faisait des enfants avec des femmes extérieures et il en était très fier. Les femmes l'avaient plus ou moins accepté, tout en souffrant de cette situation. La rivalité s'installant, la maîtresse jouait le rôle de l'épouse, l'homme retrouvait les mêmes caractéristiques que dans son foyer, alors pour se sentir exister, à nouveau, il était obligé de prendre une autre maîtresse. J'estime qu'il y a aussi une vengeance de l'homme, car quand la femme avait des filles et des garçons, l'homme reconnaissait les garçons et non les filles. C'était une manière de revanche aussi, qui était d'assurer sa lignée. Il y a un maître mot ici qui perdure : tu es sûr de ta mère, tu n'es pas sûr de ton père. La cause en est le bannissement des pères.

La question de l'identité guadeloupéenne se traduit-elle encore par un investissement de l'idée raciale, du différentialisme, avec ce concept « d'amélioration de la race » par le blanchiment, où en est-on de ce fantasme qui a eu une façade légale par le colonialisme ?

Les guadeloupéens sont, de plus en plus, conscients de leur identité. Mais il y a eu une telle destructuration de l'identité, qu'il est difficile de la revendiquer. Le père était un père symbolique, c'était le père blanc. Il y avait une volonté de blanchiment de la race, ce qu'on appelle la *peau sauvée*. Des modèles avaient été imposés, pour avancer dans la vie, dans la réussite sociale, il fallait assurer la réussite des enfants métis, on a donc assimilé l'intelligence à la peau claire. On a rejeté tout ce qui était africain. Même dans les consultations magiques à Paris, les antillais avaient du mal à aller consulter les marabouts africains, il allait plutôt vers des voyants antillais ou des voyants métropolitains. Aujourd'hui, les gens prennent conscience de leur appartenance ; depuis 1998, j'ai vu la mise en avant de nos héros, c'est à dire Ignace, Solitude et Delgrès. Cela a permis une sorte de réhabilitation de l'être, à savoir qu'il y a eu des héros qui ont résisté et que l'on peut s'identifier à eux. Il est difficile pour une société de s'identifier à des vaincus, parce qu'on ressent une espèce de culpabilité. On se sent coupable de ne pas se reconnaître en nos ancêtres, et en même temps, on ne peut pas s'identifier à des vaincus, sans ressentir une dévalorisation de soi-même.

Est-ce que l'inconscient n'est pas marqué par l'insularité du territoire et son instabilité géologique, la menace permanente, qu'on peut assimiler à celle des coups du maître, des phénomènes naturels, types cyclones ?

On veut repousser les limites, aller plus loin, parce qu'on ne peut pas aller plus loin que les limites de la mer. Les gens roulent à cent à l'heure pour se donner une dimension de l'espace. Au moment des cyclones, on le sent très bien, (on vient de constituer une prise en charge du stress post-traumatique des gens qui ont subi des dommages). Les gens, dans ces périodes, ont l'impression qu'ils sont isolés du reste du monde et que personne ne pourra leur venir en aide. Ils vivent une espèce d'anéantissement. Je me demande pourquoi

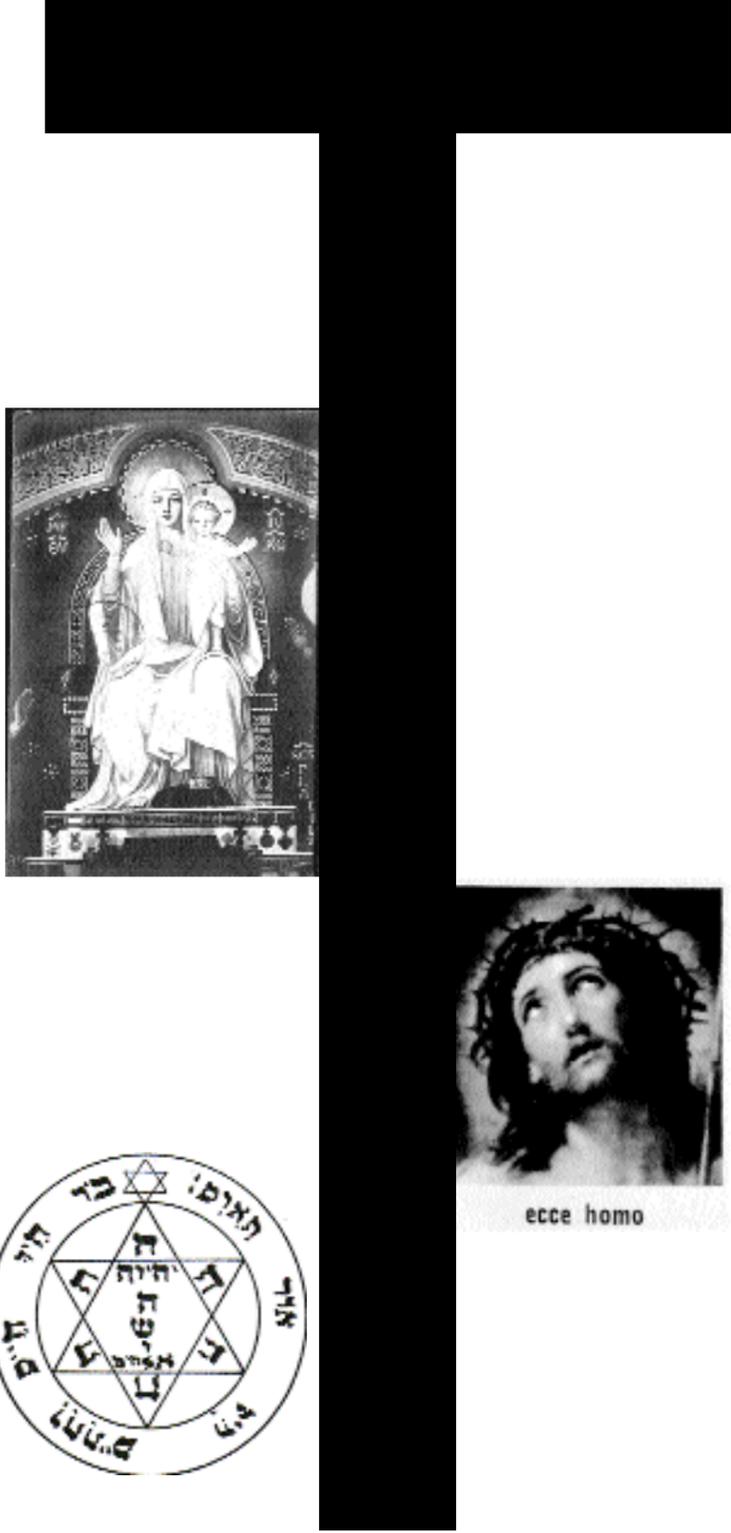
on n'a jamais pris en charge les antillais, après les cyclones ? Parce que le cyclone Hugo en 1989, est encore très présent. Je sais qu'à chaque fois que je reçois quelqu'un pour un soin post-traumatique, c'est le cyclone de 1989 qui est en partie responsable. Ce qui est étonnant, c'est de voir comment cela perdure. Je suis persuadée que les enfants, nés de personnes qui ont été fortement traumatisées par le cyclone de 1989, porteront les traces de ce stress post-traumatique.

Comment tous ces traumatismes accumulés s'intériorisent au point de devenir une composante essentielle de l'identité ?

Par cette espèce de dévalorisation de soi, ce dénigrement de soi où tout ce qui est autre est meilleur. Le doute de soi permanent va générer des réassurances répétées et qui se perpétuent de génération en génération. J'essaie de casser cette chaîne infernale en prenant en charge des enfants de la troisième jusqu'au Bac, et en travaillant uniquement le problème identitaire de ces enfants. Ce doute de soi, cette dévalorisation n'a pas permis à l'antillais de s'épanouir et de se reconnaître. D'ailleurs dans les mots, quand on danse à la campagne, et que l'on se salue on dit : « Honneur et respect », et si une société réclame ce respect, cela veut dire qu'elle en a manqué. On ne se respectait pas, quand on a subi une telle dépersonnalisation où le « je » était un autre, on ne peut pas être respectable. Il y a un besoin de réassurance permanent, qui va toucher le problème identitaire et même le « qui suis-je ? ». On a tendance à dire que tout se passe très bien, parce qu'il y a une palette de couleurs en Guadeloupe. Il y a des gens plus clairs, moins clairs, des cheveux plus frisés, moins frisés, mais il y a une revendication identitaire de la part des hindous, il y a aussi des mélange entre les antillais noirs et les hindous, le mélange non officiel des békés avec les antillais et les hindous, tout ça a l'air de se passer sans conflit. Alors qu'en soubassement, on véhicule des problèmes que l'on a pas évacués. Et chaque fois qu'il y a un conflit, même si c'est un conflit social, réémerge l'idée de « race ». Même si l'on sait que scientifiquement la race n'existe pas, à chaque fois qu'un conflit très fort éclate, on va faire appel à ces éléments, comme pour essayer d'absorber ce conflit dans le concept racial. Il est enfoui en soi et il n'est pas éliminé, on va dire : « C'est une noire qui a giflé une blanche », et non pas : « C'est une femme qui a giflé une autre femme », comme si la différence raciale faisait partie des différences de classes sociales.

Si on dit, comme Lacan, que l'inconscient est structuré comme un langage ; est-ce que vous ne pensez-pas, que le fait que les blancs aient nommé les noirs, leur aient donné leurs noms, n'intervient pas de manière importante ?

Oui, parce que non seulement on devenait l'objet du blanc, mais l'habitation et les esclaves portaient le nom du maître. Les esclaves étaient chosifiés et c'est vrai qu'il n'y a jamais eu de valorisation, de revendications du nom en Guadeloupe. Un « Lacour » noir et un « Lacour » blanc ne vont jamais reconnaître leur parenté et ceci par déni, l'un par déni de culpabilité, l'autre par déni d'évacuer cette chosification de l'être. ■



Hélène Migérel

Aux frontières du Magico-Religieux : la toxicomanie

La consommation de toxiques étendue à toutes les parties du monde (chaque population a ses drogues qu'elle privilégie), dans la diversité des conduites qu'elle engendre, révèle des particularités suffisamment significatives pour être mises en relation avec les aspects magico-religieux inhérents au groupe d'appartenance. Les toxicomanes s'intègrent à l'ordre de la croyance maléfique en usant des pratiques dites sacrilèges aux Antilles. Possédés en permanence par la drogue « qui les rend fous »,⁽¹⁾ ils sont les mauvais esprits qui prennent tout. Ce TOUT les révèle identiques aux nantis dont ils s'approprient le pouvoir, la toute-puissance, dans l'imaginaire populaire. Le conflit est déplacé sur le plan magique quand bien même l'interprétation de la conduite est reliée à l'égalité dans l'incorporation dominatrice par la transgression. Les pratiques qualifiées de sacrilèges sont d'abord la spoliation des biens parentaux par pillage de la maison, ventes des objets familiaux, mais aussi le dépassement de la crainte constituant la transgression de l'interdit.

Comment peut-on imposer aux siens un tel chemin de croix ? Les humilier autrement que ceux qui en imposent par leur richesse. Les élus de Dieu ou du diable⁽²⁾. La résurgence du mode de pensée balise le sens du sacré⁽³⁾.

« L'herbe permet une meilleure communication avec le divin » disent souvent les toxicomanes, comme si l'accession à la connaissance irrationnelle inséparable de la réalité quotidienne était indispensable à la survie ; survie qui serait en rapport avec de nouvelles conditions d'existences. Le traitement du conflit est dès lors délégué au divin.

Rituels, ritualisation, culture

La perception énigmatique d'une communication qui échappe en partie à la censure et à la conscience s'ancre dans un rituel où se retrouvent les trois déterminants majeurs des initiés⁽⁴⁾ :

Le voyage de l'esprit qui est un support indispensable à la survie. Voyager, c'est aller et revenir. Aller à la rencontre de l'âme des morts dans un but d'apaisement oblige l'âme humaine à sortir du corps, lui faisant encourir le risque de l'errance. Le voyage de l'esprit serait le prix à payer pour le maintien de l'ordre cosmique. La possession rituelle dans la survenue de l'être de l'autre monde, se coulant dans l'enveloppe corporelle en se manifestant avec violence et frénésie (le « Saint » de la « dormeuse »). La possession exige des sacrifices propitiatoires. Les offrandes données à la puissance occulte et renvoyées par elle sous forme de renforcement du pouvoir catalyseur d'harmonie.

A faire le parallèle avec le rituel des toxicomanes, le voyage de l'esprit est un essai de maîtrise des états de conscience dont l'objectif majeur est d'extirper l'angoisse. Avec Dieu un et indivisible, le lien est total ; la rencontre amoindrit l'insécurité des sentiments qui génère la mise en insécurité de l'entourage. L'action du maléfique est jugulée. Le rituel s'accomplit sur le ghetto en groupe où certains se rassemblent délaissant les individualités, consommant jusqu'à la perte de conscience, portés par le flash du crack, point de départ du voyage, qui doit éradiquer les supplices de la paranoïa. Les nuits dans le ghetto marquent l'absence d'intégration sociale mise en relief par le manque d'hygiène corporelle. La négligence du corps est un sacrifice propitiatoire afin que se renouvelle la cérémonie rituelle. Elle

s'apparente à une destruction de ce qui est vénéré : elle joue le rôle de la victime offerte. Il est à préciser que le sacrifice est lié au don. L'offrande sacrificielle⁽⁵⁾ a pour but d'honorer la puissance occulte qui en retour récompense par le don qui a ici fonction de rétablir l'harmonie. Initié et victime (le corps seul), le toxicomane vit une expérience répétée par l'incapacité à recréer l'équilibre par une mutation profonde. Le groupe familial perçu comme bon et mauvais à la fois inaugure en permanence une idéologie du dévouement et du sacrifice pour qu'il vive. A noter les mécanismes de projection et d'introjction mis en œuvre là.

La relation à la mort

Le choix des toxiques, le mode de consommation, la diversité des comportements, symbolisent une relation à la mort qui est une séparation mythique originaire : la mort permet de retourner à un état antérieur. La proximité de la mort fonde la différence entre les sociétés. La drogue devient l'investissement d'un espace psychique entre la vie et la mort par delà les supports des identités et des relations au sein du groupe. Avec elle s'origine le malaise identitaire que signale l'ordalie⁽⁶⁾. La mise en place d'un système qui questionne en permanence une loi de l'amour - être aimé pour ce qu'on n'a pas - permet une réassurance en structurant (peu ou prou) les assises narcissiques. La décision de vie ou de mort procède d'un engagement ambigu puisque « les morts ne sont pas morts », ils reviennent empruntant les canaux de communication entre deux mondes. Rester en vie de façon acceptable sans « devenir Fou » - la mort serait donc la mort psychique - installe le Hasard dans le lieu de l'Autre au contour défini capable d'aimer ou de haïr. La volonté de l'Autre démontre qu'être élu par le hasard c'est être aimé de lui. La quête identitaire rejoint la demande d'amour parental. La réponse ne dépend pas que de l'Autre, elle inscrit le sujet dans une totale soumission, une non maîtrise d'une relation dont il ignore les codes. La réponse n'engage ni celui à qui elle s'adresse, ni celui qui l'énonce. Le sujet est livré à la versatilité du décideur. Voilà reproduit avec la conduite ordalique un mobile tenu secret d'un conflit refoulé.

La part dissimulée de l'origine de la parole et de la mort s'entrevoit dans un sens méconnu et inexploré. La croyance en l'existence des morts sous forme d'esprits, autorise le sujet à se comporter comme une âme errante⁽⁷⁾ à placer. L'âme errante représente un danger dans les carrefours (trois et quatre chemins) ; elle provoque accidents et maladies. L'aider revient à faire des neuvaines de prières et des messes pour le repos des défunts. L'attraction de la mort maintient le toxicomane dans une position double : en communiquant avec le monde invisible pour la paix des vivants, dangereuse pour sa sécurité de par l'errance. La délivrance viendrait d'une action de décodage organisée autour de l'origine de la parole et de la mort dans le milieu familial.

Le comportement du toxicomane est en étroite relation avec le système de pensée de la culture dont il est issu. Les faits mythologiques l'enserrent dans un tissu de réseaux alliant le monde invisible, le réel et l'imaginaire, révélé par des faits inconscients, il devient le garant de l'ordre du groupe restreint, même si pour ce faire, il transgresse les interdits. Il pose la question de l'identité culturelle comme fondement d'une société■

Hélène Migérel est Docteur en sciences Humaines, psychanalyste et psychiatre. Elle est entre autre l'auteur d'ouvrages sur les pratiques magiques aux Antilles. "Migration de zombies", "La sorcellerie des autres".

(1) La représentation de la maladie mentale s'articule autour de la sorcellerie.

(2) L'enrichissement rapide s'explique encore dans le don en rêve d'une jarre d'or enterrée au moment de l'esclavage par le maître qui tranchait la tête de l'esclave porteur afin de conserver seul le secret. La délivrance du gardien de la jarre nécessite l'offrande d'une âme.

(3) Métaphysique, surnaturel.

(4) L'initié est possesseur d'un don de divination et de soins; exemple « la dormeuse »

(5) L'être pouilleux. Le corps paré d'attributs vestimentaires choisis occupe une place non négligeable.

(6) Ordalie : épreuve judiciaire dont l'issue dépend de Dieu ou d'une puissance surnaturelle.

(7) L'âme de personnes mortes avant l'heure erre en attendant d'être placée.

Max Rippon

Deux poèmes

QUINZE DIZAIN DE TEMPS

Wi sé nou yo trenné likou
ajounou
bat bouligh an kann flo
Sé pou nou rèspiré lavi
zévan plen ovan
Dèlgrès fè san fifiné
anho mòn Matouba
Sé nou pitit enkyèt a Solitid
sé nou zanfàn Ignas bata an bwa
Sé jaré an nou yo koupé
sé pongnèt an nou sab soté
pou dé né kann mal wongné
Sé nou prèmyé limyé
bobèch douvan-jou avòté
Sé nou
krazi boyo
ka paré katoutou
pou wouziné lèspwa
plen bouko a nèg
Sé nou ki sanntè
sé nou kongrès pevwa pou kapwé mové sòlèy
lanné apwé nèg-mawon fann kann
Annou goumé-bay...
annou
annou lité
avan tan rivé pou glas pozé si figi-glasé
annou pa pèd tan
maré ren sové vayan
tan paka atann tan rivé pou sé tan
sé prèmyé pyété ka konté pa
kou dèyè kou paka konté
annou fòlmanté tounikèt
pou sòlèy lévé fin pa rivé kléré nèg-sa-yo

*Max Rippon
est poète,
originaire de
Marie-
Galante, ses
principaux
recueils sont
Pawol naif,
Feuilles de
mots,
De gout dlo
pou Dada,
Rekor.*

POURQUOI

Oui
à genoux
ils nous ont traînés
à genoux
dans les champs de cannes folles

pour nous permettre
de respirer à pleines narines
l'air frais des ravines
Dèlgrès fit pleuvoir son sang
sur les auteurs de Matouba

Nous sommes
enfants inquiets de Solitude
Nous sommes
fils égarés d'Ignace
Ils ont tailladé
nos jarrets
ils ont sauté
nos poignets
pour quelques cannes mal empilées
ils ont humilié nos sœurs à plat de traces
ils ont sailli nos femmes rebelles
à l'ombre dorée des vérandas
ils ont fait récompense
de bâtards et colliers forçat
nous sommes
premières lueurs avortées
des lanternes du petit matin
nous sommes
crasse de boyau meurtris
parant les gouttes attardées
pour que l'espérance emplisse
les attentes nègres

nous sommes centres et témoins
choisis par les congresses
pour adoucir le feu dardant du soleil
depuis le nègre-marron évadé

allons battons-nous debout
allons foncez forez
luttez
avant l'heure du dernier souffle
ne gaspillons plus les temps comptés
amarrons-nous les reins
nègres vaillants
l'heure n'attend pas son heure
le premier pas seul est douleur
qu'importe les coups après l'ivresse

donnons tournis aux tornades
pour que le soleil enfin levé
fasse jour exprès sur nos têtes

Immigration Options
for **only \$10!**

daily web news for the daily web surfer

Advertise on [usvisanews.com!](http://usvisanews.com/)

Search U.S. Visa News

Help with search

U.S. Visa News Index

Immigration News and Opinions
[Current Headlines](#) - [News Archives](#) - [Email Newsletter](#)

Questions and Answers
[FAQ Archives](#) - [Wednesday Questions](#) - [Live Chat](#)

Visa Information
[Nonimmigrant](#) - [Immigrant](#) - [Family](#) - [NIM/EB1](#) - [Student Visa](#)

Visa Processing Updates
[Service Center Processing Times](#) - [Visa Bulletin Priority Dates](#)

Employer's Corner
[I-9 Compliance](#)

Coming to the USA
[Relocation Handbook](#) - [An Immigrant's Journey](#)

About U.S. Visa News
[Welcome](#) - [What's New](#) - [Guestbook](#) - [Awards](#) - [Advertising](#)

About Latour and Lleras, P.A.
[About the Firm](#) - [Mission Statement](#) - [Our Staff](#) - [Pictures](#) - [Email](#)

Legal Services
[Request Consultation](#) - [Legal Research](#) - [NIW / EB-1 Review](#)

Website Links
[Personal](#) - [Government](#) - [Business](#) - [U.S. Visa Search](#)

[U.S. Visa News Home](#)

Get U.S. Visa News *emailed*
to you! [Click here!](#)

U.S. Visa News Headlines

Diversity Visa DV-2000 Results

Hate hourly lawyer fees? We ONLY charge flat fees!

5/26/99 -- Click on [Home](#) if you linked directly to this page from a search engine.

The winners of the DV-2000 diversity visa lottery have been registered and notified by the National Visa Center. The diversity lottery makes 50,000 permanent resident visas available each year to individuals from countries with low rates of immigration to the United States. In addition to the 50,000, 5,000 diversity visas are allocated each year for use under the Nicaraguan and Central American Relief Act (NCARA).

Approximately 110,000 applicants for the DV-2000 lottery have been notified and may now apply for an immigrant visa. The reason that such a large number of people were notified compared to the number of available visas is that many will not pursue their cases for visa issuance, and the large number will insure that all DV-2000 numbers will be used during the 2000 Fiscal Year (October 1, 1999 - September 30, 2000).

The 110,000 selected applicants were chosen at random from a pool of more than 8 million qualified entries received during the application period. The application period for the DV-2000 lottery was a one month period from noon on October 1, 1998 through noon on October 31, 1998. There were an additional 2.5 million applicants who were disqualified because their applications were not received in the required period.

During the visa interview, applicants must provide proof of the equivalent of a high school education, or show two years of work experience within the last five years in an occupation that requires at least two years of training or experience.

There are a maximum of 3,500 visas available to persons born in any single country. Individuals who have been selected are advised to act on their immigrant visa applications quickly. They should follow the instructions in their notification letter, and fully complete the requested information. Those who are living in the United States legally must contact the Immigration and Naturalization Service (INS) for information regarding the procedures and requirements. Once the 50,000 visas have been used, the DV-2000 program will end. Selected applicants who do not receive their visas by September 30, 2000 and their accompanying dependents will derive no further benefit from the DV-2000 lottery program.

Those who were not notified were not selected for the DV-2000 lottery. The dates for entering the DV-2001 lottery are scheduled to be from noon on October 4, 1999 until noon on November 3, 1999. Instructions for entering the DV-2001 lottery will not be publicized until August 2, 1999.

The following is the breakdown, by regions, of those selected and registered for the DV-2000 program:

Also note that natives of the following countries were not eligible to participate in the DV-2000 diversity visa lottery: Canada, China (mainland and Taiwan, except Hong Kong S.A.R.), Colombia, Dominican Republic, El Salvador, Haiti, India, Jamaica, Mexico, the Philippines, Poland, South Korea, United Kingdom (except Northern Ireland) and its dependent territories, and Vietnam.

[Home Page](#), [Current Headlines](#), [News Archives](#), [FAQ Archives](#), [Email](#)

Thinking about coming to the U.S.? Explore your immigration possibilities! [Click here!](#)

Current Headlines

▼ 10/26/01
[ALLA's Summary of the USA PATRIOT Act](#)

[Senate Approves Anti-Terrorism Bill](#)

[Port of Entry: Tracking the Travelers - Part Five of Five](#)

▼ 10/25/01
[Anti-Terrorism Legislation Passes in House](#)

[Port of Entry: Tracking the Travelers - Part Four of Five](#)

▼ 10/24/01
[American Anti-terrorism Immigration Reform - Potential Impact on Section 245\(i\) Extension](#)

[Port of Entry: Tracking the Travelers - Part Three of Five](#)

▼ 10/23/01
[Port of Entry: Tracking the Travelers - Part Two of Five](#)

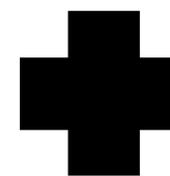
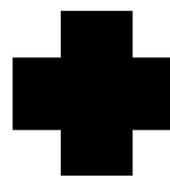
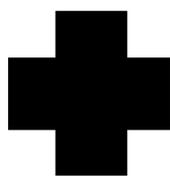
▼ 10/19/01
[Port of Entry: 21st Century Rules of Engagement](#)

[Congress Considers Immigration-Related Legislation Following Terrorist Attacks](#)

[Mailroom at Vermont Service Center Reopens](#)

▼ 10/18/01
[Port of Entry: U.S. Border Issues - Keeping the Business Alive](#)

[INS to Exercise "Compassionate Discretion" With Families of Victims of Terrorist Attacks](#)





Universal tribulation



Moïse Touré

Mondo Poèm'

J'ai eu très tôt un imaginaire, une géographie poétique, des communautés noires dans le monde. Mes premiers voyages, bien avant de venir en Guadeloupe, m'avaient mené aux Etats-Unis, en Haïti et au Honduras. Dans ce dernier pays, j'ai voulu rencontrer les Carifunas, un peuple issu du marronage, de la révolte des esclaves, au moment de la déportation et de la traite. Ces noirs avaient fondé une communauté en dehors des cadres occidentaux, tout en se métissant avec les Indiens. Du fait de l'extermination très rapide de ceux-ci, les traces africaines étaient devenues prépondérantes. Mais moins que la sociologie ou l'anthropologie de ces communautés noires dispersées, il s'agissait de m'intéresser à leur problématique identitaire, de dresser une carte poétique et politique, de leur réalité. Pourquoi l'Occident avait mené une conquête, alors que le peuple noir d'Afrique ne l'avait jamais envisagé? On rentre là dans l'histoire des vainqueurs et des vaincus dont nous sommes les héritiers. De quelle façon, que ce soit dans les Caraïbes, en Amérique du Nord ou en Afrique, se recompose l'après de cette conquête, notamment par le métissage et par la création de cultures spécifiques? Surtout quand on sait, à quel point cela se joue différemment, que l'on soit né noir latino ou africain, et plus encore si l'on voit le jour aux Etats-Unis dans un ghetto. Pourtant on est là, en face de l'un des mystères de l'ère de la globalisation. Comment une communauté de pensée continue de traverser ces univers, si éloignés par le destin et l'histoire? Pourquoi des assemblages nouveaux réinscrivent (notamment dans la musique mondiale) des généalogies jadis détruites par la conquête et la colonisation?

Au-delà de ce qui se conserve de l'Afrique, à travers cette diaspora, ce qui m'intéresse, c'est une forme poétique d'être dans le monde. Le point particulier du temps que ces communautés occupent. Que ce soit au Honduras ou en Guadeloupe, on retrouve une proximité parfois plus grande avec le territoire africain, qu'avec une conception européenne du vécu de la terre. Dans la notion de village, à travers une nostalgie de l'origine perdue - quelque chose qui n'est aucunement une résignation ou une fausse sagesse - un socle résiste. Il est avant tout basé sur une insistante poétique du monde, que ni la déportation, ni la colonisation, ni la misère, n'ont réussi à effacer, à arracher. Plus complexe encore, tout cela vit sur un paradoxe, que la mondialisation n'a fait qu'accentuer : lorsque j'observais les Carifunas au Honduras, au même moment où leurs pratiques africaines, communautaires, transparaisaient, je les voyais écouter une ballade traditionnelle sud-américaine, tout en jouant àprement aux dominos. De même en Afrique, où l'acculturation imposée par l'Occident a abouti à une résistance culturelle redoublée, par la création d'une nouvelle poétique du monde. Une communauté se reforme autour de ces poétiques, comme une réponse à la fragmentation, à la destruction des liens identitaires. Ce sont ces lignes de force vitales qui renaissent, dans l'arrière plan de la mondialisation, et qui déjouent ce qui voudrait nous rendre absents les uns aux autres. Dès luttes noires-américaines ce qui reste, et traversera le temps, c'est bien le chant des exploités, plus que les débats idéologiques. L'invention du blues, dans sa poésie rythmique, fut un geste de rébellion au moins aussi important que les black

1

Moïse Touré
est metteur
en scène
associé à
l'Archipel,
scène
Nationale de
Guadeloupe
et dirige les
Inachevés de
Grenoble.
Dernières
mises en
scène : Dans
la solitude
des champs
de coton et
Tabataba de
B.M. Koliès.



panthers. Parce qu'il se fonde sur un acte d'identité extrêmement fort, dont le monde entier a eu l'écho. Comme l'a dit récemment Aimé Césaire : " créer un poème et créer une ville, c'est un peu la même chose. Ce qui m'anime, c'est la volonté de créer et la volonté de faire, de bâtir dans le présent, dans l'avenir... Enfin, être poète, c'est aller au plus profond des choses et de soi-même. C'est en lisant mes poèmes que je me connais, que je retrouve mes fantômes et mes fantasmes ". Ces deux plans sont inséparables, primordiaux, parce qu'ils montrent bien que les identités ne sont pas une affaire d'idéologie, mais de l'ordre essentiellement du poème, celui qui émane d'un peuple, ou s'élève d'un territoire. La mondialisation a, par ailleurs, achevé de nous convaincre de la fin d'un certain type de luttes idéologiques, et de l'urgence de mettre la poésie en avant.

L'histoire de la Guadeloupe est pleine de ce renversement du politique ; lorsque Delgrès vit son dernier acte de révolte à Matouba, juste avant de mourir avec ses soldats, sa préoccupation est de rédiger sa Déclaration au monde. Son souci majeur est de trouver la langue exemplaire, qui va donner une valeur universelle à ce qu'il écrit. Chaque mot fut une réflexion intense, précise, ciselée dans le fond et dans la forme ; il en a fait un texte qui, aujourd'hui même, nous renvoie toujours à une poétique moderne de la résistance. Dans ce droit fil, lorsque je suis arrivé en Guadeloupe, je n'ai pas eu d'hésitation : la langue devait être au cœur de notre action. Parce qu'elle contient en elle tout ce que l'idéologie ne sait pas affronter ni comprendre, l'éveil d'un individu, ses gestes quotidiens, son combat pour la survie. Cela permet d'aller beaucoup plus loin dans notre vision de la réalité. En apparence la Guadeloupe fait partie du camp des vainqueurs, par son appartenance statutaire à la communauté européenne. Mais ce que j'appelle le pays-Guadeloupe, le pays réel dans sa profondeur humaine, territorial, échappe complètement à cette simple définition ; et c'est à travers la langue que cette découverte m'est apparue le plus clairement. Malgré la superstructure économique qui en fait - officiellement - un pays développé, il existe des failles immenses qui l'éloignent de ce modèle. La Guadeloupe a toujours été un pays d'incertitude sur son identité, conscient de sa précarité géographique, politiquement il a toujours été critique sur son assimilation à un département français.

Sans comparer les souffrances, c'est ce qui différencie les Antilles de l'Afrique. Celui que l'on réduit en esclavage, l'Africain qui arrive dans les Caraïbes, n'est plus le même que celui qui va être occupé et pillé sur son propre territoire. Lutter pour sa terre n'est pas la même chose que lutter pour son intégrité. Les Antillais travaillent contre l'oubli, pour la construction d'une identité, alors qu'en Afrique le combat s'est déplacé vers la question des frontières issues de la colonisation. Ce n'est pas l'identité qui a été nié, mais la géographie réelle, ce qui a donné lieu à de faux nationalismes ethniques. On a cherché à détruire la construction des communautés, leur histoire ; l'Afrique est marquée dans son territoire même, dans les Caraïbes, c'est l'homme que l'on a marqué. Cela rejoint le travail que je fais dans la langue de ces continents, ce qui permet d'approcher de plus près la vérité des identités, ou

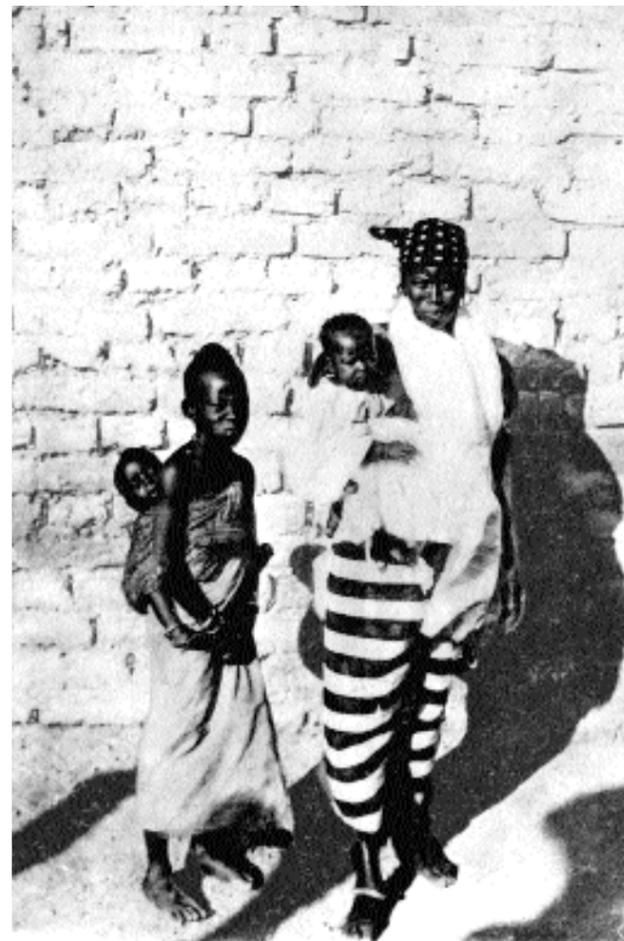
2

fig. 18.



plus modestement de vérifier que l'on est en adéquation avec les lieux où l'on se trouve. Cette tension de l'histoire, on la retrouve constamment dans la langue, et peut être que cela amènera le français, à disparaître de ma démarche théâtrale. On peut imaginer qu'en Guadeloupe, progressivement, à travers les chants, la traduction, les pratiques populaires, tout se fasse en créole. Ce ne serait pas une décision brutale, idéologique, mais le sens évident de la raison poétique. De manière similaire qu'en Afrique, je cherche à aller le plus loin possible dans la langue de l'autre. C'est à cet endroit que l'on retrouve le drame, la tragédie, la poésie de ces pays, et non plus l'arrière-monde sous-développé que l'Occident nous montre. L'enjeu premier du théâtre apparaît alors dans toute sa force, loin des produits culturels de consommation courante, il s'agit de rendre compte à la communauté d'elle-même. En Europe le théâtre ne se construit plus à partir du poème de la communauté, il devient un sous secteur de l'activité économique, alors que cette poétique est l'une des figures essentielles de la communauté humaine.

A chaque fois qu'une communauté a la volonté d'établir ce poème du monde, nous devons être là. C'est une manière justement de dépasser la fatalité du rapport entre vainqueurs et vaincus, parce qu'il n'y a pas d'éternité de cette relation. On est victime, un instant, puis le mouvement reprend. Ce sont les idéologies qui bloquent ces changements en voulant installer des vainqueurs jusqu'à la fin des temps. Ce sont les mêmes idéologies qui sont dans des revendications immédiates, comme celles des réparations pour la déportation des noirs, sans jamais poser la question poétique. Comme le dit encore Aimé Césaire : " Il n'y a pas de tarif pour le crime ". Si on pense en terme de prix à payer, de repentance, de réparations, de qui à gagner et de qui à perdu, on évacue encore une fois la question fondamentale qui n'existe que dans la construction du poème. Celui-ci nomme l'endroit où la communauté a été abîmée, il ne confond pas les spécificités dans les crimes contre l'humanité, il n'opère ni amalgame ni comparaison, il ne fait que montrer là où il y a eu rupture, dévastation. Si on ne comprend pas en quoi une tragédie a modifié, dans ses particularités, le poème de l'humanité, on ajoute à la confusion. Il ne faut pas laisser aux seuls juges, à la loi, la prise en charge de l'histoire. Dans la Caraïbe, en Guadeloupe, le poème impose au politique d'avancer. Ce ne sont pas les débats à l'assemblée nationale qui font évoluer le statut des Antilles, ce sont les années lentes où le poème s'est construit, d'abord dans les cales des bateaux, dans le silence imposé aux noirs, sans chant ni cri, dans le rythme de la mer, dans la traversée vers une terre nouvelle, ensuite dans la naissance du premier enfant d'esclave né en Amérique, et jusqu'à aujourd'hui. Aucun discours politique, sociologique, n'est crédible, s'il ne tient pas compte du poème en Caraïbe. La puissance du poétique dans l'archipel caribéen est aujourd'hui essentielle, comme elle l'était, au départ, pour les premiers hommes politiques des indépendances africaines, qui étaient eux aussi des poètes. C'est un enseignement auquel il faut être vigilant, dès que l'on tarit la source du poème, c'est le sens de qui nous sommes que l'on détruit, et c'est le sens du monde que l'on finit par perdre.



Daniel Maximin

La soufrière de Caliban

Trop souvent les Antilles sont considérées de manière tronquée comme des paradis de nature, des géographies de rêve au milieu d'une humanité de seconde classe, des paysages qui seraient absentes de pays. Avec au mieux les masques du Paraître sous lesquels elles se présentent tantôt par ruse, tantôt par démission. Alors qu'au contraire, les îles-soeurs de la Caraïbe se sont constituées en synthèse riche de mémoires et d'improvisations, d'exil et de natal, par le déplacement lucide des blessures de l'histoire et de l'isolement des géographies.

Avec les chants. Avec les contes. Avec les danses. Avec la poésie. Des orphelins nés muets ont renoué le fil des mots perdus sous le pigment des cadastres. En fraternels solos de fils uniques osant la folle récolte des plumes dispersées depuis Gorée pour l'envol des oiseaux-caraïbes initié loin des nostalgies et des ressentiments.

Poètes, conteurs, danseurs et musiciens ont déraciné nos consciences hors des raques et des mangroves, cueillant le bois d'ébène pour les poteau-mitan, découvrant les nations bien cachées derrière le paysage, les rosées gouvernées par les rêves de soleil partagé. Édifiant une histoire de femmes et d'hommes qui ont su résister au déni des corps et âmes achetés et revendus, défier les claustrations, les débrouilles et les préjugés, s'imposer le marronnage légitime de l'oppression légale, déjouer les maux d'aliénation, ne pas craindre de désigner l'innommable et le merveilleux, l'héritage du viol et de l'amour, dans toutes les premières langues et les dernières musiques à portée de leurs bouches écrasées d'ombre et de soleil.

Ici, sans les assurances et les pesanteurs des lois des origines, la tradition consiste à transformer sans cesse toute tradition en modernité aventurée. Par exemple, dans l'espace en apparence réduit d'un même livre, on passe du conte au récit réaliste, de la fable à l'histoire, d'une envolée poétique au témoignage prosaïque, et le souci de la vérité historique s'enrichit d'appels à l'imagination. Et le modèle de cette tradition revisitée, c'est à l'évidence celui proposé par le conteur antillais, descendant libéré du griot et du troubadour, qui rassemble en sa performance nocturne un condensé de tous les arts du corps: conte, poème, danse et musique, et de toutes leurs finalités: morale, histoire, distraction, jeu créateur de mémoire et d'oubli.

On comprend bien cela quand on examine la relation du conteur à son auditoire. Par les soirs de veillée, il essaie d'abord d'entraîner le

public dans un ailleurs qu'il recrée par un savant mélange d'imaginaire et de réalité crue, de rêve et de triviale quotidienneté. Mais au moment où chaque spectateur attentif va se perdre dans le mythe collectif ou dans un paradis intérieur, voilà que le conteur, vif comme Colibri réveillant Crapaud, nous interpelle avec le fameux: « *Cric... Est-ce que la cour dort ?* » qui exige la réponse collective: *Crac... Non, la cour ne dort pas !* Voilà que le conteur nous ramène à l'ici et au maintenant, pour mieux nous rappeler que tout rêve doit se préoccuper de son réveil.

« *Cric, Crac* »: Voilà que le conteur nous dit: N'oubliez pas d'accompagner mon imaginaire avec votre réalité! Au moment où nous étions déjà très loin à arbitrer les joutes symboliques entre Compère Tigre et Compère Lapin, entre Colibri et Poisson Armé, le conteur nous renvoie à la réalité, à savoir que nous sommes assis un soir dans la cour à nous laisser bercer par sa musique, à nous laisser berner par sa parole. Impossible d'oublier que même l'esprit ailleurs nous sommes bien là, et que nous avons à assumer notre présence, ici dans cette île, dans ce pays, dans cette nuit chaude, à jouer avec nos soifs contraires de mémoire et d'oubli. Tel est sans doute sur ce modèle structurel du conte antillais la signification morale de la variété esthétique de cette culture. Elle est le contraire d'un art d'évasion, qui laisserait l'imagination prospérer sur le dos de la mémoire.

Par ailleurs, toujours au cours de la veillée, arrive le moment où le conteur s'élançait à toute vitesse dans de grandes envolées d'assonances verbales, où l'auditeur ne comprend plus rien de ce qui lui est raconté alors que le simple ralenti révélerait un message parfaitement logique et cohérent. Autrement dit, on est passé du texte au chant, à une performance de gymnastique sonore. Le créolé et le français abdiquent leurs sens propres au profit de leur seule musicalité. La performance du conteur est alors applaudie le plus fortement à ce moment-là, celui de la victoire des musiques cachées sous les sens propres, de la victoire de l'incantation sonore sur les langues trop policées pour être respectées, la maîtrise du conteur étant célébrée comme le secret défi aux maîtres de la langue.

Ainsi, alors que la forte implication sociale des pratiques culturelles de ces sociétés pourrait donner à croire qu'elles se dissolvent dans un souci de réalisme artistique, qui serait l'obligé témoignage des réalités historiques et sociales, on constate qu'elles se caractérisent au contraire par un puissant souci esthétique, une vigilance du geste formel, à l'image du conteur,

du poète, du danseur et du tambourineur, qui préservent dans la machine historique le jeu des vérités imaginaires et de la création artistique, très justement conçue comme une mise en forme de la liberté.

En cela réside le travail douloureux, nocturne et bâtard, des sujets antillais de l'histoire, par lequel la rencontre des bombes volcaniques et des laves éclatantes descendues de très haut, avec la mangrove, terre marine discrète et obscure préservant au plus bas les forces de vie, cimente une boue sèche et fertile sur laquelle les hommes peuvent rebâtir, replanter et faire souche, malgré le défi des cyclones et des raz-de-marée, toujours prêts à détruire la ville coloniale et la plantation esclave, en vestiges à ruiner les conquêtes venues d'ailleurs.

L'eau et le feu conciliés, afin d'enraciner les enfants de la révolte et de la soumission, des blessures et des désirades, des rêves et des réveils, descendants de l'Oncle Tom et de la Mulâtresse Solitude.

Telle l'alliance conflictuelle, au sein du Panthéon vaudou, entre Ogoun, le dieu sculpteur de géographie par le fer et le feu, et Eshu, le rusé et tortueux profiteuse des détours de l'histoire.

Telle l'alliance dont parle le conte-colibri, notre mythe d'origine, entre le lourd, le timide et laid crapaud-tambourineur dont les percussions rythment le combat contre le maître, et le colibri, l'oiseau-mouche guerrier des amérindiens, frère réserve de puissance, de feu et de rébellion qui n'attaque les trois envoyés du Dieu-Blanc qu'à hauteur des yeux ouverts en hypothèse de mort. Et la beauté des rythmes fondateurs se cache sous le masque de la plus grande laideur du crapaud, comme l'énergie des résistances et des élans se cache dans le cœur puissant du plus petit oiseau de la création.

Telle l'alliance conflictuelle entre Ariel le poète, et le très sauvage Caliban, face aux visées de maîtrise de Prospéro.

La révolution historique d'Ariel devenu Antillais consiste à imposer sur l'île le culte de la communion, et à inverser le sens de l'histoire en proposant non pas un retour au paradis perdu de l'identité originelle mais une revendication de la bâtardise imposée et une assomption du métissage.

La révolte pure de Caliban consiste au contraire à revendiquer le culte de la différence comme l'arme absolue pour la disparition totale du colon et de ses oeuvres. Sans compromis. Toutes les palmes de l'île balayant le béton et l'acier. Thème central de la pièce d'Aimé Césaire: Une tempête, où s'affrontent,

face à Prospéro et ses rêves de colonisation de son île-refuge, Ariel et Caliban, en un débat récurrent déjà au centre de sa première pièce: Et les chiens se taisaient, à travers l'affrontement entre les deux figures fondatrices de la *Mère* et du *Rebelle* :

Le rebelle: *Je ne suis pas un cœur aride. Je ne suis pas un cœur sans pitié. Je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées.*

La mère : *Non... sur le désert salé et pas une étoile sauf le gilet à mutins et des membres noirs aux crocs du vent.*

Le rebelle : *...Mais non, on t'aura menti, et la mer est feuillue, et je lis du haut de son faite un pays magnifique, plein de soleil, de perroquets, de fruits, d'eau douce, d'arbres à pain.*

La mère : *Un désert de béton, de camphre, d'acier, de charpie, de marais désinfectés, un lieu lourd miné d'yeux de flammes et de champignons.*

Le rebelle : *Mon nom: offensé; mon prénom: humilié; mon état: révolté; mon âge: l'âge de la pierre.*

La mère : *Ma race la race humaine. Ma religion: la fraternité.*

Le rebelle: *ma race: la race tombée. Ma religion... mais ce n'est pas vous qui la préparerez avec votre désarmement, c'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés et ma tête hirsute.*

Toute l'histoire politique et culturelle des Antilles s'inscrit dans la complémentarité complice et conflictuelle de ces deux visions ; Depuis l'origine, quand la sécurité des bandes de nègres marrons, se renforçait de la complicité nocturne des esclaves restés sur la plantation. Jusqu'aux stratégies contemporaines concernant le statut politique des nations antillaises.

En passant par l'épopée de Louis Delgrès, menant la révolte du peuple libre de Guadeloupe contre le rétablissement de l'esclavage, éclatant en suicide au Matouba avec le dernier carré de combattants le 28 mai 1802, un Ariel violoniste mort en Caliban, un fils de la Montagne Pelée inscrivant à la Soufrière de Guadeloupe l'acte originel de la naissance des Antillais comme sujets de leur histoire en leur géographie d'accueil, véritable mythe d'origine notifiant la prise de possession légitime de l'île par les nouveaux maîtres de la justice, de la révolte et de l'espoir: Delgrès, Ignace, Solitude, et la forêt anonyme de leurs compagnons. Pour édifier les Antilles, il a suffi d'un grain de sable et d'une goutte d'eau qui ont résisté à l'acceptation de la mort programmée. Et pour qu'elles disparaissent, il suffirait d'en perdre la croyance et l'espoir. Car cette culture de résistance créatrice s'est édiflée avec les fragiles moyens du bord, qui ne sont pas toujours forcément des moyens oppressifs, mais par exemple la conscience même de cette fragilité, le calcul précieux des forces secrètes et des connivences nocturnes, pour vaincre. Cela consiste non pas à lutter pour prendre la place du maître, mais à lutter pour empêcher à terme toute forme d'oppression. Et notamment celle de la victime souvent prête à occuper la place laissée vacante par l'opresseur vaincu. Une des caractéristiques de la résistance à l'esclavage aux Antilles, c'est que le projet de l'esclave révolté n'était pas de vouloir mettre en esclavage les maîtres à leur tour, mais de combattre toute forme d'oppression, de ségrégation et d'indignité dans le traitement des êtres humains. A la racine, sans angélisme,

et lucidement, pour garantir leur non-retour Et la lucidité, selon le poète la blessure la plus rapprochée du soleil, se dispense pour opprimer l'oppression, de l'éclairage de l'œil de Caïn.

Presque partout ailleurs, l'organisation étatique, ou la cohésion ethnique, ou l'unité religieuse ont précédé l'affirmation des droits de l'individu, qu'elles oppriment ou qu'elles protègent. La fragilité du processus inverse: le combat d'émancipation d'hommes échappant à ces ciments communautaires, comme l'atteste par exemple la naissance d'Haïti, que la victoire contre l'esclavage à d'abord instituée en société d'hommes libres sans état, dont dictature et démocratie se disputent ensuite la maîtrise, a parfois conduit certains au déni pur et simple de la possibilité même d'existence des peuples et des cultures de la Caraïbe, par défaut de lisibilité politique, par absence du souci prioritaire d'instituer l'état. Car les élites en quête de pouvoir ont peine à concevoir par où s'inaugure et se légitime la puissance d'un peuple, par où s'assure et se protège son partage des maîtrises quand l'une et l'autre n'ont pas pris d'abord les contours reconnus des pouvoirs d'un état. Partout dans la Caraïbe, le peuple a précédé l'Etat, et gagné sa liberté contre l'Etat. D'où parfois cette forme particulière que prend l'engagement politique du créateur dans ces îles qui ont depuis toujours édifié des cultures plus spacieuses que les frontières postérieurement circonscrites de leurs états: montrer qu'on peut bâtir une dignité sans le premier secours de la loi, une légitimité de peuple sans l'aval originel de la légalité, une identité plus largement délimitée que la carte d'identité.

En ce sens, l'identité antillaise se fonde en profondeur sur le rappel permanent de cet ambitieux combat d'humanité pour l'émancipation de ces peuples esclaves. Combat qui n'était pas une jacquerie d'affamés, ni une croisade bénie des dieux, une idéologie à servir, un voisin à asservir, une patrie à sauver, une race à élire, un terroir ancestral à protéger. Mais une révolte au nom de ce que, une fois exclues toutes ces références, il faut bien qualifier de « Droits de l'Homme », dans leur pureté et leur plus simple expression. Liberté pour tous les individus, égalité entre tous les humains, et surtout exigence vigilante de dignité, puisque c'est très spécifiquement le déni de cette dignité d'homme qui a servi de justification morale et d'alibi religieux aux formes américaines d'esclavage et de déportation. Résister à la déshumanisation originelle, c'était bien devoir aller au-delà des cris et des ruades de l'animal blessé, et, malgré l'infirmité des langues et des jarrets coupés, postuler la victoire de la danse sur les chaînes, du chant sur les coups, de l'amour sur les viols perpétrés. Présenter la chair humaine intacte sous la peau déchirée. Marronnage du cœur et du cerveau hors du corps abattu. Préserver intact l'avenir hors du présent mutilé.

Et donc, l'acte culturel, l'acte artistique, en créole ou en français, en violon ou en tambour, en écriture ou en oralité, ressortit du même engagement, de la même résistance, du même combat pour la liberté. Le défi créateur d'une humanité improvisée face au déni programmé, la condition même d'expression d'une identité neuve, émigrée sans terre promise, immigrée sans référence de retour. Conciliant pieds et poings nus le cyclone et la berceuse, le sable et la fertilité, et la genèse après l'exode. ■

Daniel Maximin est écrivain et poète. Principales parutions : L'Isolé soleil, au seuil, Une enfance d'ailleurs, Belfond, et tout récemment le recueil L'Invention des désirades qui a obtenu le Prix Arc-en-Ciel Média Tropical 2000.

LE CYCLONE ET LA BERCEUSE

Pour édifier un
nouveau monde
tous les désespoirs sont
permis
s'ils peuvent enraciner

pour commencer
semmer une Caraïbe
labyrinthe d'étoiles
tombées
initiée à la mort avant
d'avoir vécu

y défricher la liberté
ténue tenace comme un
parfum
fraîche frêle comme
une rosée
abolie par le prochain
matin

et pour l'avenir
oser glaner son
héritage
fagot d'échardes et de
rayons
enflammé d'un espoir
nouveau

Yan Ciret

Pitt à coqs

Pour se rendre au pitt de Bel air, on passe devant le cimetière de Morne-à-l'eau. Des tombes étagées surplombent la mince route qui s'insinue entre la mer et la terre, à l'entrée de la ville. Leur damier noir et blanc leur donne un air d'échiquier brusquement renversé, comme si la mort avait bouleversé et remis de l'ordre dans une mixité jugée trop dangereuse. Des voitures rutilantes stationnent le long de la route, obligeant ceux qui accompagnent le défunt à une rigidité élastique pour éviter l'accident. Ainsi alignés, le cortège n'en paraît que plus solennel. Hommes et femmes sont habillés avec une élégance et un soin, que l'on ne retrouve que dans les Caraïbes et dans certaines capitales d'Afrique. Si par distraction, le regard ne s'était détourné vers les marbres dominos, on pourrait s'imaginer qu'un mariage vient d'avoir lieu. Mais peut-être est-on vêtu de la même manière pour ces deux cérémonies ? Après tout, « mariage » est aussi ce mot obscur, lancé en créole, que l'on peut entendre autour de la terre battue du pitt à coq en Guadeloupe. Il retentit dans l'assistance de parieurs et d'éleveurs, lorsque l'une des lames attachées aux ergots vient de s'empaler dans la poitrine d'un *paille* ou d'un *cedre*, d'un *gros sirop*. Noms donnés aux combattants en vertu de son plumage. Les deux animaux sont alors dans l'impossibilité de se défaire de leur lien d'acier et de plumes, à moins qu'il ne s'agisse de ces ergots taillés et affûtés, et pris sur des coqs déjà morts.

Une fois garée la voiture en contrebas, il faut emprunter un chemin de terre. Dès deux côtés, les palmes s'étendent, grillés par le soleil, au-dessus de masures de tôles. Le pays ne ressemble plus à celui qu'on avait laissé avec l'autoroute, avec ses parkings géants, plantés de hangars vantant les plus importantes marques mondiales. Ils ne sont pas moins réels, que ces

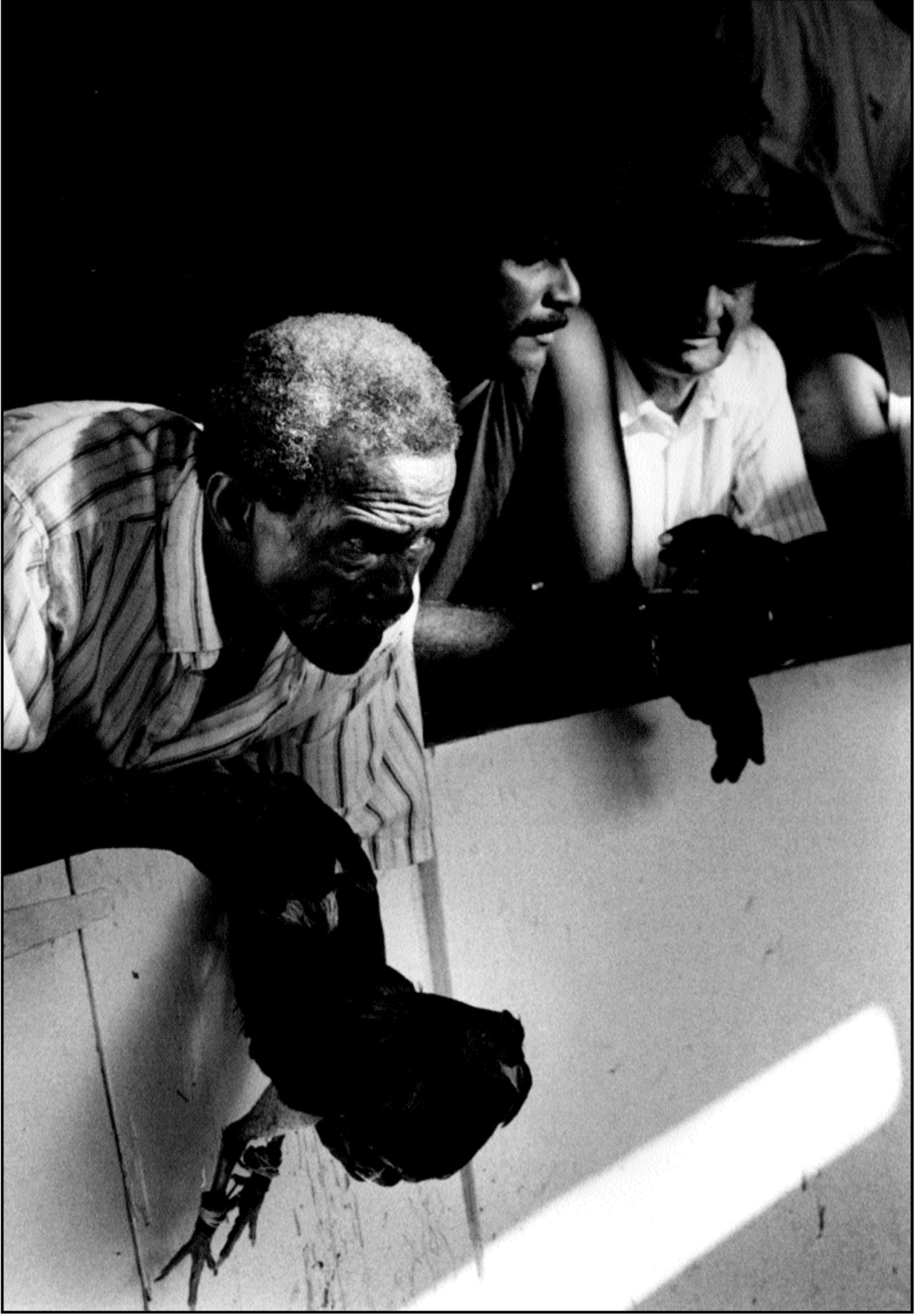
baraquements misérables, qui font de la Guadeloupe un archipel entre deux continents. La pauvreté n'est pas une indication d'authenticité, ni une preuve de vérité, elle n'est qu'une exacerbation des injustices visibles. La culture disparaît autant dans les élites, que dans les marges qui sont réduites à la survie. Le tourisme a transformé en marché ces zones périphériques, elles n'ont souvent pas d'autres choix que de se faire les complices haineux de ce vampirisme organisé. On a le temps de s'assombrir avec ces évidences, en attendant sous l'auvent que les propriétaires arrivent, avec leurs volatiles sous le bras. Lentement, ils s'égrènent dans l'après-midi, jusqu'à la fin du jour. Souvent la nuit tombe, le brouhaha des clameurs du pitt à peine éteint. Dolores Tailleur-Bélaïr ne s'impatiente pas, son arène a déjà été détruite par plusieurs cyclones. Elle vous sert nonchalamment un verre de *shrub*, puis vous apporte de vieux guides et livres sur l'histoire de la Guadeloupe. Ce sera la seule femme présente, les femmes portent malheur autour de l'enceinte des combats de coqs.

Après la pesée, les discussions se prolongent, les éleveurs passent se placer dans les rangs serrés qui bordent la piste circulaire. Les chemises sont blanches ou beiges, les chapeaux de raphia relevés sur le haut du crâne, comme des borsalinos des tropiques, paraissent vissés à jamais. On n'en finirait pas de détailler ces gourmettes trop dorées pour être d'or, ces chaînes catholiques dont les vierges et les enfants Jésus brinquebalaient entre les plis repassés à l'amidon des vestes couleur de tabac. Pourtant, rien qui puisse passer pour un folklore, dans cette procession d'ancêtres qui viennent risquer la vie de leur bien le plus précieux. Les images que l'Occident diffuse d'eux n'existent pas encore, peut-être n'existeront-elles jamais. Même

si l'office de tourisme local, commence à faire de la publicité pour cette taumachie du pauvre. Pour l'instant, le visiteur en mal d'exotisme trouvera une ressemblance avec le *Buena Vista Social Club*, dont Wim Wenders s'est fait le héraut. L'un des brouillages du tourisme, consiste dans cette analogie permanente entre une culture et une autre. Son besoin à tout prix, de ne distinguer que les ressemblances, à partir de deux ou trois archétypes. L'élevage des coqs fait figure d'antidote à cette paresse de l'esprit. L'entraînement et la sélection dont ils sont l'objet, nous ramène à une sorte de balance qui cherche l'équilibre le plus infime. Etrange pratique, que l'on pourrait voir comme une cruauté inutile. Si ce n'est qu'elle s'exerce comme une métaphore raciale, sociale, du peuplement de toutes les caraïbes.

Drôle de coïncidence d'ailleurs, qui fait de ces coqs les descendants, à croisements multiples, de ces *Bankiva* du Nord de l'Inde. C'est l'un des berceaux de l'humanité qui a donné cette diaspora de combattants, maigres et secs, nerveux et tout en muscles. Depuis lors, l'usage de ce sport s'est diffusé, d'abord vers l'Indonésie, les Philippines, puis avec les navigateurs portugais et espagnols, en direction du Nouveau-Monde. Peu de différences séparent les animaux qui s'affrontent dans le Pitt de Bel Air et ceux qui furent capturés dans les vallées de l'Indus. Morphologiquement, ils ont gardé la même taille que ceux dont on a retrouvé les restes dans les sites indiens, vieux de 2000 ans avant notre ère, d'Harappa dans le Penjab ou de Mohenjo Daro à 360 km de Karachi. C'est quelque chose qui ressemble à une cristallisation du temps, une coupe longitudinale dans l'immuable, à quoi peut s'apparenter ce rituel de lutte à mort. On aurait tort de croire qu'un

Yan Ciret est journaliste et essayiste, dernières publications Chroniques de la scène monde, La passe du vent, et chez le même éditeur, avec Stanislas Nordey, Passions civiles.



dressage particulier entraînerait ces coqs apprivoisés à se battre. A l'état sauvage, ce sont de véritables tueurs. Même domestiqués, ils continuent leur danse et leur défi violent, pour assurer leur domination sur la fécondité du clan. On repère très vite dans les champs d'épandage, ceux qui par sont nés d'un mélange avec ces *cocks-fighting*. Plus belliqueux que les autres, ils sèment la terreur. Le paroxysme de leurs attaques, les fait s'acharner sur leur rival, même ayant mordu la poussière.

L'argent circule, il s'échange en billets ou en liasses, la fureur des voix évoquent plus une criée qu'un avant match. Ici, on compte en anciens francs, les sommes montent. A la pesée, les coqs doivent être identiques au gramme près. Les poids figurent sur un tableau, estimés en livres, onces, gourdes. Le dessous des ailes et les flancs, ont été rasés pour aérer l'animal. La crête a disparu pour laisser moins de prise. Tous les appendices, barbillons, oreillons, sont ôtés pour éviter l'hémorragie rapide, qui interviendrait en cas de frappe. Les athlètes du pitt ont subi un entraînement intensif, pour augmenter leur tonus musculaire et leur déploiement dans les airs. Ces techniques, nutritives autant que décuplant la puissance et la vitesse, s'appliquent dans tous les coins du monde qui ont adopté ce sport de combat. L'infini des variations préparatoires s'ajoutent à ce que la culture indigène transforme. A Bali ou en Haïti, le rituel a pris le pas sur le simple affrontement. Dans les faubourg de Port-au-Prince ont protégé l'âme du coq en ayant recours à des initiés, *houngan* ou *mambo*. Ces tournois se nomment en créole *gaguerre*, de l'ancien mot espagnol *galleria*, et on hésite pas à convoquer un quimboiseur pour échappé au risque d'envoûtement du coq, ou d'empoisonnement.

Les pitts, jusque dans leurs architectures plus ou moins précaires, sont à l'image de la colonisation, des séis-mes ou des phénomènes naturels. Ils ont assimilé, à la manière d'un creuset, toutes les influences caribéennes, tout en conservant une identité distincte. A Morne-à-l'eau, comme partout en Guadeloupe, les éperons arrimés aux pattes sont en acier. Ils se présentent sous la forme d'une aiguille entée sur une bague que l'on glisse autour de l'ergot scié. Le darwinisme ne trouve pas ici, ni de contradiction, ni d'approbation. C'est une violence pure et sophistiquée qui se déclenche, au-delà des sélections naturelles. Les hommes l'ont définie précisément, dans une géométrie circulaire, dont le principe la tient, un temps prisonnière. Dans les proportions des éperons, le choix des « races », les arbitres du combat n'examineront qu'une égalité la plus parfaite possible. L'éleveur aura agencé son animal avec toute la patience d'un horticulteur, qui bouture, hybride, ses plantes. Le jeu s'encadre de lois extrêmement strictes, comme si le monde renaissait de lui-même à chaque fois, et qu'il fallait lui donner une mesure et une gravité.

Sortis de leurs caloj, on songe au *Red Jungle Fowl* des Indes, qui

sans l'apparat du pari et du rite, avait déjà défini ses propres règles. Hors de cette arène miniature qui concentre sur elle une sorte de cosmos à l'échelle d'un microcosme. On choisit les ergots de métal que le directeur de séance extirpe d'un coul (une demi calebasse). Ces coqs sauvages ont été élevés pour les seules choses qu'ils savent faire, se battre et se reproduire. Peut-être est-ce pour cela que ces matchs attirent autant de réticences dans les classes dites « évoluées », ces activités les ramenant comme un traumatisme à des siècles de sujétion à ces deux éléments, de la part des blancs. Ce sont effectivement, les classes les plus populaires qui fréquentent les pitts, tels ces haïtiens dans la banlieue de Pointe-à-Pitre, qui font combattre leurs animaux avec leurs ergots naturels. Ils y trouvent un exutoire qui leur permet de transférer une partie de la xénophobie brutale qu'ils subissent. La France sait, à quel point, le coq peut être synonyme de fierté (jusqu'à l'imbécillité parfois). Les propriétaires nettoient leur champion avec de l'eau ou de l'éther, ce dernier est ingurgité dans le bec de l'animal ; sécurité contre le poison qu'il pourrait contenir. Un peu de terre du pitt, lui est mis à cet endroit pour l'habituer au terrain à conquérir. Deux porteurs mettent en présence les coqs, pour un « becquetage » qui les fait se reconnaître comme adversaires. La lutte s'engage, féroce dès

les premiers instants, les assauts ne durent pas plus de quinze minutes, mais atteignent immédiatement leur point culminant. Le coup fatal est cherché d'emblée, les ailes s'ouvrent et battent, le corps pivote pour se récupérer après chaque passe. La furia monte, grandissante, d'encouragements, de *lazzis*. Le bruit devient bientôt assourdissant, les bêtes paraissent de plus en plus excitées par l'ambiance des clameurs. Les coups de becs répétés s'ajustent, le sang finit par couler, un

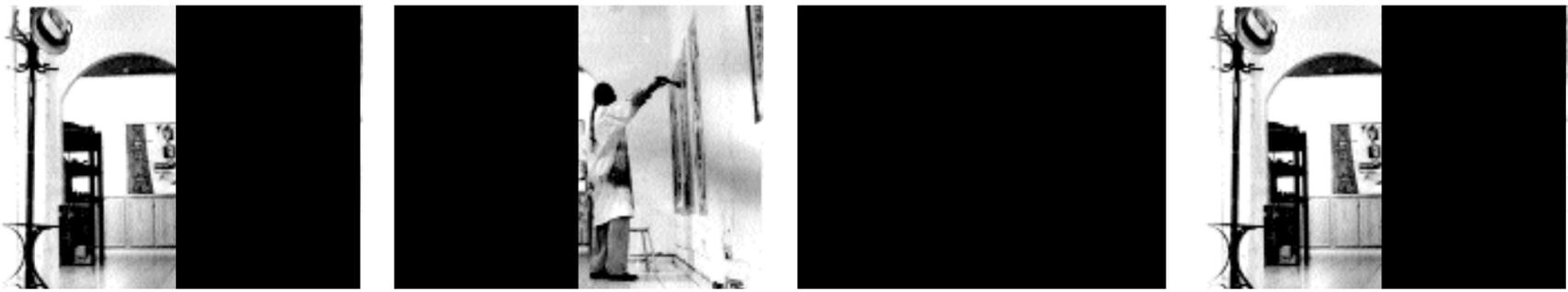
filet noir et rouge, aux couleurs du plumage maintenant hérissé en avant. Les coqs décollent du sol, effraient l'autre par le froissement rigide des ailes, le déstabilise, le traque sans relâche. La précision du bec et des ergots alternent à un rythme rapide. Chacun tente de prendre l'autre de vitesse. Les paris continuent, ils prennent en compte les tactiques des deux rivaux. Souvent rien, pas même un oeil crevé ou une mise à terre prolongée, n'indique le vainqueur. Le jury fait clignoter ses lampes et retentir sa sonnerie, dès que l'un des coqs s'affale victime d'un éperon fiché dans la poitrine. On juge une bête au « carré », si elle s'immobilise ou refuse l'attaque qui lui est faite. Les lampes changeront alors de teintes, annulant le match.

On a comparé ces *cocks-fight* aux saisons des amours qu'ils précèdent. En argot américain, *cock* signifie sexe, tout comme *coco* en créole *slang*. La parenté est évidente, bien que mystérieuse à exprimer. Emblème phallique ? symbole de vitalité ? Exorcisme de l'étreinte virile ou de l'agression ? Dans le pitt à coq de Bel air, on peut se remémorer les tombes de Morne à l'eau et la méprise du voyageur croyant assister à une cérémonie nuptiale ou à un Baptême. ■



Michel Rovelas

L'atelier sous le vent (Capesterre)



Peinture I - Peindre en Guadeloupe oblige à travailler sur l'histoire de la peinture sous toutes ses formes. On peut trouver dans la Caraïbe le lieu synthétique de cette histoire, dans ses croisements, ses ruptures de style, ses changements d'espaces. J'ai voulu insérer ces différents plans dans mes toiles, comme un principe de variation et d'incertitude quant à l'identité. Ce qui veut dire : interroger l'identité humaine par l'identité picturale. En juxtaposant une figuration classique des visages, des corps expressionnistes, une surface en arrière plan montrant l'acquisition d'un territoire, sur lequel ses figures se détachent. Cela correspond à l'hybridation historique, au processus de synthétisation de l'archipel caribéenne, à la multiplication des points de vue qui coexistent dans ce continent ; d'où les cadres qui dans ma peinture isolent un regard particulier, celui-ci va entrer en contact contradictoire avec d'autres points de vue. Une nouvelle réalité va naître de ces rencontres, j'alterne pour les faire se croiser une mixité d'éléments, le plein et le vide, la figuration et le symbolisme, l'abstraction. Tous ces principes vont s'organiser dans des espaces instables, qui vont chercher à s'emboîter, s'ajuster, sans parfois y parvenir, tant la violence du choc peut être grande. Ma peinture renvoie immédiatement à la diversité des origines guadeloupéennes (européennes, africaines, orientales), à sa variété géographique, la sécheresse calcaire de la Grande-Terre et les pluies, l'humidité acide de la Basse-Terre. Cette question des points de vue est universelle, mais elle s'exacerbe sur cette parcelle de territoire qu'est la Guadeloupe. Mon but est d'ouvrir des failles de significations dans l'opacité des données brutes du réel.

Politique II - La politique, l'économie, le social, les lois, sont des catégories de l'anthropologie culturelle. Il faut d'abord que nous définissions ce qui est spécifique à la Guadeloupe, avant de vouloir rejoindre l'universalisme. Devant la multiplicité des communautés, des ethnies, qui vivent désormais en Guadeloupe, qu'elle identité est-il possible de faire émerger ? Un gouvernement guadeloupéen serait-il plus à même de diriger le pays, qu'un potentat français ? Qui nous dit que les prochains élus sauront résoudre ce problème de l'identité, s'ils n'ont pas à l'esprit un sens commun à donner à notre pays ? S'ils n'ont pas déjà résolu la question identitaire ? Il nous faut pour cela avoir une utopie, une vision, quelque chose à dire au monde. L'émiettement communautaire de la Guadeloupe trouvera sa réponse par la création, dans une mise en commun culturelle. Mais sans perdre l'idée de nos frontières particulières, c'est là que nous pourrions toucher notre soubassement commun. Nous serons plus à même d'accueillir ceux qui arrivent, blancs ou haïtiens, qu'à la condition d'avoir trouvé notre définition identitaire. Sinon, l'ensemble des communautés nouvelles ne feront que diviser plus encore l'archipel, augmentant la notion qui existe déjà fortement ici de « pays au pillage ». Il n'est pas sûr qu'un pouvoir guadeloupéen puisse transcender cette multiplicité, sans projet unificateur. La « sauvagerie interstitielle » dont parle Cyril Serva, elle passe par nos fissures identitaires. Cette sauvagerie rien ne pourra l'endiguer dans un gouvernement qui serait, uniquement, le reflet de toutes les brisures de nos identités. Poser la question de notre identité, c'est répondre avant tout à celle de notre possible unité.

Peinture III - Il ne peut y avoir de principe dominant, il n'existe pas de loi unique, de hiérarchie ; mes cadres se recadrent sans cesse, aucun n'est là pour apporter une fixité, un déterminisme définitif qui surplomberait le réel. Un cadre peut en annuler un autre, mais il sera à son tour contester, puis remplacer par une surface, une matière ou une lumière différente. C'est une idée neuve, puisque l'Occident a épuisé les recherches formelles, techniques, de la peinture ; nous, pays du Sud, archipel Caraïbe, pays géométriques, nous voulons reprendre ces outils picturaux pour dire autre chose, qui montre le fond de notre réalité. Il ne s'agit pas d'illustrer nos mythologies métisses, l'esclavage, les pratiques religieuses, les révoltes, mais de percevoir à travers elles, de quoi est fait l'homme contemporain aux Antilles, jusque dans son opacité, hors même de son appartenance guadeloupéenne. Ma peinture croise ces mythes, sans y être asservie. Nous vivons dans l'archipel, avec des plans, des décalages, des superpositions temporelles, extrêmement grands. Les cadres télévisuels qui découpent, montent, des temps et des espaces éloignés entre-eux, m'ont donné une idée mondialisée de ces différences. Elles sont à l'intérieur de notre histoire, depuis le commencement, quel temps commun y-avait-il entre les premiers indiens et les conquérants ? Entre les noirs d'Afrique déportés et les esclavagistes ? La globalisation visuelle, en temps réel, concrétise à travers ses cadres, tous ces telescopages d'espaces antagonistes. Dans mes tableaux, tous ces temps sont convoqués, dans un maintenant, qui est la surface peinte elle-même. Peindre, c'est écouter ce que dit la peinture, la réponse est en elle. ■

Michel Rovelas est peintre, parmi ses dernières expositions : Figurations caribéennes, expose notamment à New-York, Haïti, Séoul, ainsi qu'à Paris.

Bertène Juminer

Frantz Fanon



Ad'un titre le destin de Frantz Fanon aura été exceptionnel. Fils d'une Martinique souffrante et dépersonnalisée, mais grande accoucheuse d'hommes tantôt foncièrement lucides, tantôt foncièrement aliénés, il a vite découvert que dans ce bassin caraïbe où le colonialisme poursuit depuis trois siècles un impitoyable pillage, seule alternative existe pour l'homme colonisé : se reconquérir ou disparaître. On a vu cette option se dessiner au fil de l'Histoire : Haïti s'est reconquise ; la Martinique et ses soeurs Guadeloupe et Guyane ont un moment disparu, phagocytées, par une métropole.

Fanon lui-même, engagé volontaire dans les forces de la France Combattante, a semblé se plier à ce prédatisme. Mais au sortir d'une digestion ratée, frais rejeté par un estomac qui le trouva rebelle, le voici debout devant ses frères encore à genoux, leur lançant le vibrant message *Peau noire, Masques blancs*. C'était en 1952. Il avait 27 ans.

Déjà sont dépassés pour lui les notions de négritude et d'arabisme. Fanon se veut homme du Tiers-Monde. C'est pourquoi il a toujours été étonné qu'on s'étonnât de le trouver, lui le fils d'esclave noir, aux côtés des combattants arabes dont les ancêtres vendirent sans doute les siens. Là n'est pas un des moindres paradoxes, aux yeux de certains, de la prise de conscience de Fanon. Il n'ignorait pas l'embarras d'autrui. Aussi, pendant longtemps n'a-t-il pas cherché à se justifier ; l'Histoire s'en chargeait. D'où sa propension, parfois irritante pour les antillais, à répéter sans cesse : « Je suis un algérien.... Nous patriotes algériens... ». Quand je le rencontrai à Tunis en 1958, il me cueillit à froid : « Alors, vous faites encore de la politique aux Antilles et en Guyane ? Un de ces jours, c'est à coups de pied

au cul que la France vous obligera à prendre votre indépendance. C'est à l'Algérie que vous le devez, notre Algérie qui aura été la putain de l'Empire colonial français ! ».

Je l'écoutais, je l'observais et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il s'était délibérément dépouillé de toute raison sociale alors que, pour y atteindre, il avait consacré le plus clair de son temps dans les écoles, sur les champs de batailles et dans les universités de l'Occident. Pourquoi ? Nous nous trouvions face à face. Un coude sur la table, sa tempe reposait sur une paume. Comme à son habitude, il se frotta brutalement le visage, renifla, se lissa du front à la nuque, puis me lança : « J'emmerde l'Europe. Sa culture, ses diplômes, les situations sociales qu'elle tolère sont autant d'instruments de domination. Nous devons foutre tout cela au diable et nous dire que nous n'avons rien à perdre. Sinon, aucune libération n'est possible ».

Quelques semaines plus tard éclatèrent les tragiques événements de Fort-de-France. Les C.R.S. avaient tué plusieurs martiniquais. J'allai le voir. Il jubilait : « Qu'ils ramassent leurs morts, qu'ils les éventrent et les promènent sur des camions à travers les faubourgs de la ville... Qu'ils hurlent aux gens : Voyez l'oeuvre des colonialistes . Ils n'en feront rien. Ils voteront des motions symboliques et recommenceront à crever de misère. Au fond, cette flambée de violence rassure les colonialistes. Il s'agit d'un simple défoulement, un peu comme certains rêves érotiques. On fait l'amour avec une ombre. On souille son lit. Mais le lendemain tout rentre dans l'ordre. On n'y pense plus ». ■

Cyril Serva

Je songe à ...

Je songe souvent à un songe durant lequel il me plaît de songer qu'il pourrait ne pas être un songe, et encore moins un mensonge.

Voici : une infinie procession de négresse, « un gnoussou-gnoussou ⁽¹⁾ » écartés, chevauchant à contre courant les vagues océanes, plus intrépides encore que les hommes, encadrés tous par une lithanie de bateaux chargés de fleurs, en route pour une commémoration solennelle de celles et ceux qui furent jetés par-dessus bord : LA MER EST L'HISTOIRE.

Je songe à ma mère qui vient de traverser de façon non paradoxale le siècle dernier. Du passé rien ne lui a été inculqué.

Je songe de même à la jeunesse de ce pays massivement scolarisée mais sans âme, qui avance désarmée vers le futur, sans ces essentielles leçons de courage, d'héroïsme dont l'exemplarité sédimente à travers la répétition des commémorations et les coulées de frissons authentiques l'âme d'une communauté.

Je songe à ce que même l'Histoire peut faire l'objet de viol, vol et violence, sans la vigilance des Héritiers qui doivent s'engager et accepter leur devoir de filiation.

Je songe à tous ces visages qui constituent le paysage de ce pays.

Je songe à ROBERT DIEUPART, dont la voix mélodieuse a fini par épouser la douceur de la nuit.

Je pense à ce qu'est devenu GERMAIN LARGITTE, un homme en qui la simplicité, le courage, la générosité, la droiture ont trouvé refuge, et à Luoise-Marie, sa femme dont la fréquentation m'a révélé, grandeur nature la complexité, la profondeur anthropologique et culturelle de ce peuple.

Je songe à FRANTZ SUCCAB et à sa remarquable virtuosité pour arrêter et éterniser les plus fulgurantes intuitions par la seule magie des PAWOL.

Je songe à TOCNY, homme au regard perçant, au sommet de l'art de l'orfèvrerie de par sa prestigieuse formation, son talent, mais enterré dans un indigne cagibi, situé dans un trou au pied du « morne de l'hôpital », sans aucune aide, ni reconnaissance des siens.

Je songe à l'avenir que nous préparons à ces trois jeunes enfants en uniforme qui traversent la route de Beaumoir.

Je songe à l'artiste irlandais Warren et à la grandiose sculpture qu'il édifie à Blanchon ou Lamentin et aux explications qu'ils se plaisaient à donner à de jeunes plasticiens guadeloupéens. Aujourd'hui un tas d'ordure que la mer rugissante s'apprête à dévorer.

Je songe à ce guadeloupéen que je croise chaque jour dans une marche folle entre Morne à l'Eau et Pointe à Pitre et retour.

Je songe à ERNEST PEPIN qui est en train de faire de l'écrit un simple outil qui se mette au service des élèves, des enseignants et du grand public. C'est une orientation décisive.

Je songe à MAN SOLO, à son corps frêle, desséché où se trouve condensée toute la vie de l'HABITATION.

Je songe à cet énorme pêcheur du côté du Vieux Bourg assis sur des tas de filets, comme pour ne pas s'éloigner de son univers, en attente sans doute d'une oreille à remplir l'histoire de pêche.

Je songe à COULOU MARIO, cette jeune martiniquaise au grand cœur qui su bien prendre soin de nous et nous protéger lorsque nous n'étions qu'une bande d'expatriés paumés.

Je songe à Maître CARNOT si tragiquement arraché à l'existence, sans lui et ses pairs, sans repères, nous serions dans ce pays, sans épine dorsale. Honneur et paix nous leur devons.

Je songe à MARYSE CONDE qui m'a donné à penser en Guadeloupe la distance entre le fictif, le probable et la réalité.

Je songe à ces moments exquis où la magie de l'art, l'âme se fait corps, le corps se fait âme : s'envole alors CACHEMIRE THOLE, tandis qu'atterrit en souplesse en un sublime mouvement LENA BLUE pour le plus grand plaisir du public.

Je songe à MAX RIPPON, attelé, à la plus difficile des tâches, celle de nous révéler à nous même, avec la poésie pour toute arme.

Je songe au coup d'éclats de la trompette de LULU MARTIAL, trop vite en allé.

Je songe à cette haute négresse, la tête surmontée d'un large panier, belle comme toutes les mères, qui m'offrit à moi tout seul, tout au long de la rue Frébault, la plus

authentique chorégraphique de ma vie : celle d'un corps se jouant de l'équilibre et du déséquilibre, du tangage et du roulis pour conquérir pas après pas un espace pour avancer en entraînant une fillette accrochée à sa jupe.

Je songe à mon ami NAGAPIN et à sa femme qui ne reculent devant aucun sacrifice pour contribuer à faire connaître l'hindouïsme aux guadeloupéens de toutes origines.

Je songe à KAFE qui, son sourire inchangé, nourri par l'amour de la musique a déjà connu tant et tant de tribulations.

Je songe à cette femme allongée dans sa nudité et qui évoque à certains égards l'Allée du Manoir.

Je songe à DENIS LAQUITAINE endurant l'agriculture du côté des Palmistes à Gourbeyre, qui avec tant d'autres investissent leurs plus belles années révolutionnaires pour ce qui fut un échec.

Je songe à des hommes qui agissent et dont il convient de ne rien dire.

Je ne songe pas à MICHEL ROVELAS, puisqu'ensemble nous cheminons et ruminons les difficultés auxquelles notre société est confrontée.

Et puis, je ne suis en rien obligé de songer à tous et à chacun avec mon petit cerveau (pour paraphraser Hamadou Kourouma). D'autant plus que toutes ces figures entrevues, tous ces visages aperçus appartiennent à une seule communauté.

Mi péyi-la
I la
An plen mitan lanmé
An plen mitan sòley
Mi Marigalant
Mi Lésent
Dominik anba
E on kyolé fi frè
E on kyolé ti sé
Antig
Barbad
Trinidad
Kiba
Ayiti
Sendomeng
Portoriko
Péyi à Karayib
Péyi a nèg
Péyi a zenden
Péyi a milat
Nou byen fouté pa mal
Mi péyi-la
I la
An mitan dlo
Kon bato
An plen lanmé Karayib
VIV PEYI-LA

E si ou konprann
Ou sé ou zanfàn péyi-la
E menm si ou dé anni
Doubou !
Dwèt kon pikyèt
Maré ren a-w
Pou nou sa démaré péyi-la
E konmansé kriyé èvè-nou
VIV PEYI-LA
VIV ZANFAN PEYI-LA !

(Hector Pouillet, *Twa Twa Tou Patou* 1967)

Je songe maintenant à la montagne qu'il faut gravir ensemble et où nous attend le souvenir des héros de la liberté.

Je songe enfin qu'il est peut-être venu aussi le temps de mettre fin au temps des songes pour celui d'un agir ensemble et nous montrer dignes successeurs de ceux de mai 1802. Voici déjà deux siècles. ■

*Cyril Serva
était
philosophe,
historien et
écrivain. Son
regard s'est
porté sur tous
les aspects de
la
Guadeloupe.*

** Ce texte
inédit est le
dernier qu'il
ait écrit
avant de
disparaître.
Nous espérons
lui rendre
hommage par
cette
publication
qui témoigne
de notre
amitié.*

*(1)
Vocabulaire
emprunté à
l'écrivain
africain
Hamadou
Kourouma
désignant le
sexe féminin.*

Jocelyn Nagapin

Pandit (Loin de Calcutta)

உணர்வு புலேந்திரர்

நீதிமன்றம் சிவசுந்தரி அந்த மூலிகை உரை எழுதினார். அவர்கள் மீண்டும் கலாசாலை நோக்கி திரும்பி வந்து சென்றனர். அந்த இடத்தில் எவ்வளவு காலம் இருந்தனர் என்பதை அறிய முடியாது. அந்த காலத்தில் அந்த மூலிகை உரை எழுதினார். அவர்கள் மீண்டும் கலாசாலை நோக்கி திரும்பி வந்து சென்றனர். அந்த இடத்தில் எவ்வளவு காலம் இருந்தனர் என்பதை அறிய முடியாது. அந்த காலத்தில் அந்த மூலிகை உரை எழுதினார்.

**வவுனியா மேல் நீதிமன்ற
நீதிபதியை நியமிப்பதில் தாமதம்**

C'est le 24 décembre 1854 que les premiers indiens arrivent en Guadeloupe, il ne sont qu'un peu plus de trois cents à débarquer. Quatre-vingt treize convois vont se succéder par la suite, jusqu'en 1889, portant à quatre-vingt six milles le nombre de ressortissants de l'Inde à venir dans l'île. Ils ont un contrat de cinq ans et viennent en tant que travailleurs libres. Après cette période, ils avaient la possibilité de résigner un contrat ou de repartir. Le dernier bateau à avoir fait ce voyage de retour, prendra la mer en 1916. Leur arrivée se faisait en accostant à Pointe-à-Pitre, ils étaient ensuite dispersés dans les habitations, les terres de cannes à sucre, dans les usines des colons qui en avaient fait la demande. Ces indiens venaient, dans un premier temps, des cinq comptoirs français en Inde, comme ceux de Chandernagor ou Pondichery. Après 1861, la Grande Bretagne donne l'autorisation à la France de recruter sur l'ensemble du territoire, ce qui amène des indiens blancs du Nord de l'Inde, en Guadeloupe.

Un premier brassage des cultures s'effectuait, pendant les six mois de traversée, à l'intérieur des bateaux.

Toutes les castes y étaient représentées, et obligées de se mélanger, ainsi que les ethnies des différentes parties de l'Inde. A l'arrivée dans l'archipel, cette homogénéisation s'est accentuée plus encore. Les problèmes ne sont pas venus immédiatement - comme on l'a souvent dit - des anciens esclaves noirs se retournant contre ces nouveaux « coolies » à la solde des colons. Mais des Békés eux-mêmes qui, lorsqu'ils ont vu que les indiens allaient se révolter, comme les noirs l'avaient fait, ont créé des troubles entre les communautés. Alors que les échanges s'étaient jusque-là très bien passés. Il faut reprendre la dénomination de « coolie » qui signifie « travailleur asiatique », qu'il soit Chinois, Japonais ou Indien, qui soudain est devenu une insulte. De 1916 aux années cinquante, nous avons perdu tout contact avec l'Inde de nos origines. Mais les souvenirs de nos grands parents, la tradition écrite, ont été si forts que nous avons gardé une connaissance de l'Inde très précise. De nombreux lettrés avaient fait partie de la première immigration, ils se trouvaient surtout près de Capesterre. Ils avaient emmené avec eux des livres en hindi, en sanskrit, toutes les grandes épopées indiennes, le *Ramayana*, le

Mahabarhatta, le *Nadrom*. Les langues se sont ainsi transmises, à travers les textes religieux, les livres de prières. Mon grand père a, de cette manière, appris le tamoul en Guadeloupe. Je peux exprimer notre lien à l'Inde à travers la façon dont nous vivons la religion hindouiste. Par exemple, l'un de mes aïeux vivait à Calcutta, il appartenait à la caste des Brahmanes, peut être est-ce la raison pour laquelle, longtemps après, je suis devenu moi-même Pandit⁽¹⁾. Nous avons eu des tentatives de synchrétismes religieux, avec d'autres pratiques, catholiques, vaudous. Mais cela n'a pas duré, parce que l'indien en Guadeloupe réussi à être parfaitement catholique lorsqu'il se rend à l'église, mais mentalement, il sera hindouiste quand il sera en prière dans son temple. Il fait la part des choses, il ne mélange pas les rituels. L'indien est complètement guadeloupéen et en même temps il perpétue la tradition de ses origines. Il faut savoir que l'amorce d'un retour vers l'Inde ne s'est faite que progressivement, à partir des années soixante-dix, avant de devenir aujourd'hui beaucoup plus développée. Nous voulions vérifier que la culture dont nous avons héritée ne s'était pas appauvrie ni devenue



erronée. Nous avons ainsi renoué avec *la tabla* ou *le massa*, pour la musique traditionnelle. Mais à notre étonnement, nous avons découvert qu'en Guadeloupe, non seulement la culture et la langue étaient restées intactes, mais que des éléments avaient été oubliés en Inde, alors qu'ils s'étaient conservés dans les Caraïbes.

Des ventes aux indiens, de terres guadeloupéennes, se sont faites depuis la fin du dix-neuvième siècle. Ce qui a organisé de manière rurale la communauté, autour de foyers très matriarcaux. Encore qu'il faille redéfinir le terme de « communauté indienne », au sens d'une unité refermée sur elle-même. Parce qu'il y a eu un métissage depuis notre arrivée, une interpénétration des cultures. D'abord entre indiens et noirs, ainsi qu'entre indiens et blancs, puis il y a eu un ralentissement, avant de parvenir maintenant à un métissage linéaire, de l'ensemble des diversités antillaises. Il n'y a que les bekés qui soient restés dans un même groupe ethnique. Il ne faut pas oublier qu'il a fallu vingt trois ans de procès, entre 1900 et 1923, pour que l'on nous accorde la nationalité française. Nous n'avions pas le droit de vote. Ce qui a eu pour conséquence que,

lorsque les indiens ont eu accès à la connaissance, à l'école, à la verticalité, ils se sont retrouvés à gauche, étudiant pour certains d'entre-eux le marxisme, en réponse au fait qu'ils avaient été exploités, baffoués dans leur dignité, opprimés jusqu'à la dernière goutte de sang. On retrouve donc naturellement, même si ce n'est pas une majorité, beaucoup d'indiens dans le parti indépendantiste. Le processus d'intégration de la société guadeloupéenne n'est pas encore achevé, il est en voie, et cela se retrouve dans la communauté indienne qui est elle-même divisée, contrairement à ce que l'on croit en l'imaginant organisée, repliée sur son identité. La seule chose qui nous unit, c'est notre culture, plusieurs fois millénaires.

Certains indiens sont retournés en Inde, pour y faire des recherches généalogiques. L'un d'eux a même trouvé un héritage matériel, auquel le droit international ne lui donne d'ailleurs pas accès. Beaucoup de voyages se font maintenant, dans les deux sens. Mais c'est la recherche d'intégration et de métissage qui domine, des noirs apprennent l'hindi, le créole s'est enrichi de mots, de constructions et de tournures

de phrases, tamouls ou hindi. Le célèbre *Punch* est directement issu de l'hindi, où il signifie « cinq ». Ce sont les cinq éléments constitutifs du *Punch* : le rhum, le sucre, le miel, le gingembre et le citron. L'imaginaire des contes créoles s'est rempli des contes tamouls. C'est ce qui s'est passé dans toute la Caraïbe où les indiens se sont trouvés. A quelques différences notables : la colonisation française a cherché à nous évangéliser, à nous acculturer, il a fallu lutter pour garder nos croyances religieuses, notre culture hindoue ancestrale. Alors que les colonies anglophones ont pu conserver de façon plus radicale leurs traditions ; dès 1918 des indiens de Guadeloupe ont eu des échanges avec ceux de Trinidad. C'est un endroit qui, étrangement, ressemble encore aujourd'hui à une partie de l'Inde actuelle. Des livres et des lettrés ont circulé entre les deux îles. On peut voir à Port-of-Spain, le grand théâtre du *Ramayana*, donné pendant neuf jours. Les indiens de Guadeloupe ne renouent vraiment qu'aujourd'hui, et de plus en plus, avec leur culture, avec l'Inde. Nous retrouvons nos racines, elles ne sont pas incompatibles avec la société guadeloupéenne, elles lui sont un apport et un enrichissement essentiel. ■

Jocelyn Nagapin est l'un des représentants des associations de la communauté indienne, il a écrit sur l'histoire, les pratiques et la mythologie de l'immigration indienne en Guadeloupe.

(1) Initié dans la religion hindouiste.

Raphaël Confiant

Comment voyez-vous l'émergence d'un « Quatrième Continent » caribéen, quelles en seraient les spécificités géopolitiques ?

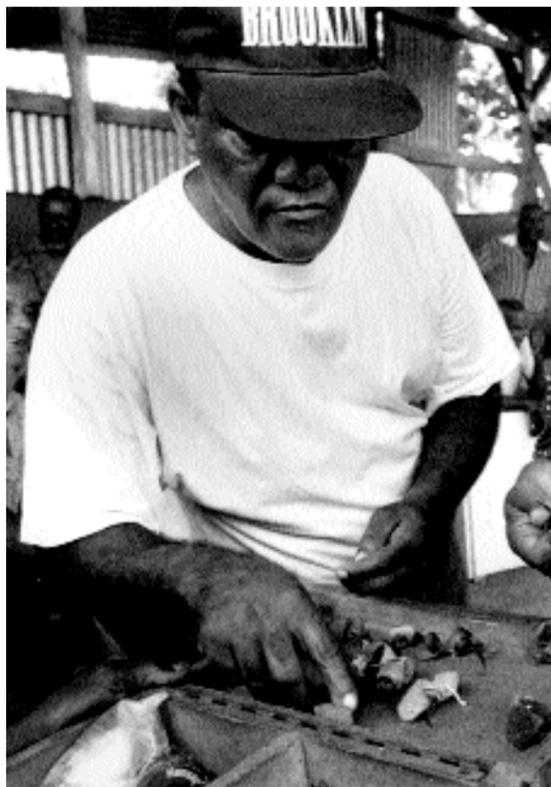
Il ne faut pas se gargariser de mots. L'archipel caribéen à vocation à se lier à sa face continentale c'est-à-dire au Vénézuéla, à la Colombie et aux pays centro-américains. Il faut faire l'unité des deux rives de ce que vous appelez le « continent caribéen » sinon ça restera une pure chimère. Penser la caribéanité en oubliant la rive continentale, c'est se payer de mots ! Il faut un marché commun des deux rives, une libre circulation des hommes entre les deux rives. Hugo Chavez, le président du Vénézuéla, l'a compris. Fidel l'avait déjà dit avant lui. Face à l'ogre nord-américain, c'est la seule voie possible. La spécificité de cette entité géopolitique c'est sa mondialité native, je dirais. Nulle part ailleurs on ne trouve rassemblés autant de peuples et de cultures différentes. Les premiers ministres du Guyana et de Trinidad sont des Hindous ! En Haïti, c'est un Noir, à Saint-Domingue un Mulâtre. En Martinique et en Guyane, deux présidents de conseils locaux sont d'ascendance syro-libanaise etc... Nous avons préfiguré en trois siècles l'actuelle globalisation !

La Caraïbe a fait l'expérience de la Fédération. Celle-ci a échoué et depuis lors on assiste à un émiettement effrayant : Anguilla qui se sépare de S-Kitts et Nevis, Nevis qui veut quitter St Kitts, Tobago qui a des velléités d'indépendance par rapport à Trinidad etc... Heureusement, dans le même temps se mettent en place des structures comme l'AEC (association des états de la Caraïbe) qui rétablissent un certain équilibre. En fait, je crois que notre « Quatrième Continent » - que certains appellent « Sixième Continent » - offrira au monde une nouvelle forme d'association entre peuples de langues, de religions et de cultures différentes. Quelque chose de souple, entre la fédération et la confédération. Une forme politique inédite... Je fais confiance à notre inventivité.

Est-ce que le créole, par sa manière absolument originale de réfléchir le monde, ne contient pas dans ses germes l'indépendance et la souveraineté des nations qui les parlent ?

Attention ! Il ne faut pas confondre « indépendance » et « souveraineté » ! On peut être indépendant et ne pas être souverain. C'est le cas de la plupart des pays du Tiers-Monde, en particulier ceux d'Afrique noire. On peut avoir les signes

extérieurs de l'indépendance - drapeau, hymne national, passeport etc... - et puis se retrouver pieds et poings liés à une puissance étrangère. Le Burkina-Faso est sans doute indépendant mais il n'est pas souverain, par exemple. Donc nous autres Antillais, nous devons faire très attention à ne pas nous obnubiler sur une indépendance cosmétique. Seule la souveraineté est importante c'est-à-dire la création d'espaces de plus en plus larges au sein desquels nous seront les décideurs : espaces économiques, culturels, politiques etc... Il faut bien comprendre, en fait, que plus aucun pays n'est réellement indépendant de nos jours, y compris les pays riches qui dépendent des matières premières du Sud. Donc il faut



concevoir désormais, dans ce monde globalisé, un nouveau rapport à la chose étatique, un nouveau rapport au pouvoir. Le monde ira de plus en plus vers l'émergence de grands ensembles régionaux du genre Communauté Européenne ou Mercosur en même temps que de l'affirmation de micro-identités, de micro-entités. Qui a plus intérêt à la construction européenne que les Basques, les Corses, les Bretons ou les Gallois ? L'état de type jacobin est fini.

Vous voyez la langue créole comme rhizomatique, en constante évolution, refonte, comment faire pour que cette langue retrouve son origine, son parlé populaire, alors qu'il faut souvent remonter à un idiome plus

ancien, souvent presque intégralement effacé, pour éviter les destructions récentes ?

La langue créole est plus « libre » que beaucoup d'autres langues, d'une part parce qu'elle a été créée dans des conditions historiques chaotiques, elle est le résultat d'une sorte d' « éruption » et d'autre part, elle n'a pas eu le temps d'être emprisonnée dans le corset de l'écriture même s'il existe des textes écrits en créole dès le milieu du XVIIIe siècle. Son évolution est aussi imprévisible, « folle », je dirais presque, tantôt on a l'impression qu'elle régresse et puis une décennie plus tard, on la voit repartir de plus belle. Je n'ai pas l'obsession du « parlé populaire » comme vous dite. Dès le départ, le créole a été parlé par les plus riches Békés de Saint-Domingue et par les esclaves noirs les plus miséreux. Par le groupe mulâtre également. Donc bon, aucun groupe n'a vraiment une légitimité linguistique par rapport aux autres. Surtout aujourd'hui où il n'y a presque plus de créolophones unilingues. Il y a des Békés qui parlent mieux créole que des instituteurs nègres ou de vieux mulâtres bien bourgeois et compassés qui sont horrifiés par l'accent « brodé » (parisien) de certains jeunes des quartiers populaires lesquels ont été nourris dès l'enfance au lait des télévisions françaises. Ce n'est pas un improbable retour au sources qui va sauver le créole mais une vision hardie et novatrice de cette langue. Certes, il faut puiser dans le passé mais surtout « forger », « inventer » la langue, surtout la langue écrite. Quand je pense que nos adversaires d'Aix-en-Provence ou d'ailleurs nous accusent de « populisme » et de « passéisme », je suis partagé entre le fou rire et la colère devant tant de malhonnêteté intellectuelle.

Quand Dante ou Luther réinventent l'italien ou l'allemand, ils le font à un moment de schisme, de fracture de l'Histoire, pensez-vous que nous sommes avec le créole dans une situation analogue ?

Non, nous ne sommes pas dans une telle situation. L'Histoire ne se répète jamais, sinon comme une farce, ça on le sait bien. Mais le problème que vous posez est capital : c'est la traduction (de la Bible) en particulier qui a permis à nombre de langues d'Europe dites « vulgaires » d'accéder à la dignité de langues de plein exercice. Je pense qu'il peut en aller de même pour le créole. C'est quand je me suis mis à traduire Flaubert ou Camus en créole que je m'en suis rendu compte. La traduction bouscule la langue, l'oblige à se

dépasser, à intégrer d'autres imaginaires et ça, c'est très vivifiant pour elle. Jean-Pierre Arsaye a traduit un livre entier de Maupassant en créole ! Il a bien été obligé de créer des néologismes et de faire un usage intensif de toutes les potentialités rhétoriques du créole. Il a ouvert une voie dans laquelle je souhaite que beaucoup de jeunes créolistes s'engouffrent.

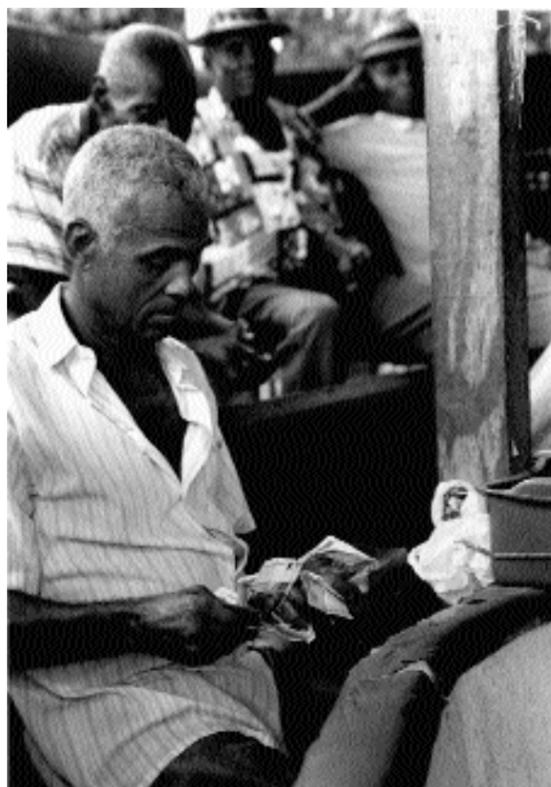
Vous menez de front deux aventures extraordinaires, celle qui vous fait écrire l'une des oeuvres littéraires parmi les plus importantes, et celle d'une refondation de la langue créole par la pédagogie, la transmission de la mémoire vive, comment ces deux activités se complètent, se répondent, ou s'interrompent ?

Ce sont deux aventures très épuisantes car vous oubliez de dire que je dois passer la moitié de mon temps à combattre des adversaires idéologiques tant sur place aux Antilles qu'à l'extérieur. Je n'aurais que ça à faire - écrire mes romans d'une part et travailler de l'autre à la transformation du créole en langue écrite - que ce serait la belle vie ! Mais, hélas, ce n'est pas du tout le cas ! En littérature, on doit se battre constamment contre les défenseurs attardés de la Négritude ou de sa version moderne, le Blackisme ; en matière de créole, contre les romanistes, ceux qui veulent faire du créole un simple dialecte du français et refusent que notre langue vole de ses propres ailes. Heureusement que j'ai un tempérament guerrier ! Ha-ha-ha ! Mon arrière-grand-père, le politicien Julien Confiant a passé son temps à écrire des articles virulents dans son journal, *Les Colonies*, et à se battre en duel avec ses adversaires. Il est même soupçonné, avec le Béké Gouyer, d'être celui qui a tiré la balle qui a mortellement blessé, dans les années 30, le maire de Fort-de-France, Antoine Siger, cela en pleine mairie ! Le gouverneur de l'époque l'a expulsé en Guyane, de là-bas, il a été à nouveau expulsé à la Dominique. Quand il est mort, son cercueil a été rapatrié en Martinique mais sur le port, une foule compacte a exigé qu'on ouvre le cercueil pour qu'on sache bien s'il s'agissait du vrai Julien Confiant. On avait la trouille qu'il revienne foutre le bordel dans le pays. Vous voyez, j'ai une hérédité lourde. Ha-ha-ha ! Donc il ne me reste que 50% de mon temps pour la littérature et le créole. Comment s'articulent les deux ? Très bien ! Quand, par exemple, j'écris un bouquin qui a pour toile de fond la plantation de canne à sucre, je fais des enquêtes de terrain et je récolte plein de

mots et d'expressions créoles rares. A l'inverse, quand je me plonge dans le créole, ça m'est très utile après pour forger un français spécifique, un français habité par l'imaginaire créole. Ces deux activités sont complémentaires, quoi !

Pourquoi vous opposer à l'introduction du créole écrit dès la prime enfance, dès la maternelle, alors que cette langue est bien la langue natale par excellence ?

Il y a une situation irréversible aux Antilles : le français est devenu, à partir des années 70 la langue maternelle 1 d'une fraction croissante de notre population, reléguant le



créole au statut de langue maternelle 2. Cela, on ne peut pas revenir dessus. Si le GEREK-F avait existé dans les années 30, si Rupaire ou Monchoachi avaient publié dans les années 50, peut-être que les choses auraient été différentes mais là c'est trop tard. Il faut savoir faire son deuil de certaines choses. Nous sommes historiquement obligés d'alphabétiser nos enfants d'abord en français et à leur enseigner le créole écrit en fin d'école primaire ou en début d'école secondaire. Par contre, il faut introduire le créole à l'oral dès la première année d'école maternelle. C'est indispensable ! Et puis, il ne faut pas brusquer les gens : des tas d'Antillais ne voient toujours pas la nécessité d'introduire le créole à l'école.

En quoi, selon vous, la créolité est l'accomplissement de l'américanité, est-ce par le bouleversement des notions de frontières, de pureté, d'origine ? Le créole ne nous débarrasse-t-il pas de ces hiérarchies, au profit de l'hybridation, mais pour quel autre monde ?

La Créolité récuse les notions d'ancestralité et de frontière. Personne n'est ici l'ancêtre de personne ou mieux, nous partageons tous, à des degrés divers, douloureusement certes, les mêmes ancêtres. N'oublions pas que « créole » provient du latin « creare » qui signifie « créer » ! Notre identité créole est une préfiguration de l'identité fluctuante, en permanence renégociable, que génère la mondialisation.

De quoi la créolité, dont vous avez fait l'éloge, hérite-t-elle ?

La Créolité hérite de la Négritude et de l'Antillanité d'abord, des théories post-modernes élaborées en Europe et en Amérique du Nord ensuite. Elle est riche aussi, si l'on remonte beaucoup plus en arrière, de la philosophie des Lumières. En fait, il s'agit d'une théorie très éclectique qui butine partout où elle pense trouver des choses intéressantes.

*Avez-vous écouté le dernier C.D. de l'anglo-caribéen Tricky, *BlowBack* ?*

Non, je ne l'ai pas écouté. En fait, je suis très atypique question musique. Je n'écoute presque pas la musique « noire » et la musique « blanche » (rock, pop, disco, house) d'où la légende selon laquelle je serais anti-musique. Ce n'est pas vrai ! Moi, ma musique c'est le fado portugais (Amalia Rodriguez notamment) et la grande musique arabe (Oum Kalsoum, Fairouz etc.) et tout ce qui se rattache à ce versant de la musique à savoir le flamenco espagnol ou la mouna cap-verdienne. Bon, je rectifie un peu ce que j'ai dit un peu plus haut : je retrouve parfois dans le blues noir américain et dans certains chants du « bèlè » martiniquais et du « gwoka » guadeloupéen des accents proches du fado ou de la musique arabe. Je dis bien : parfois. Je déteste les musiques gaies, trop joyeuses du genre calypso ou soca ou trop violentes du genre hard rock ou rap. J'aime la musique et le chant qui sont imprégnés de l'étrangeté de l'existence et de la tristesse indicible que celle-ci nous procure. ■

∞

& présence à l'Artchipel Joël Aveilha Murielle Fifi Jean Monder
Sabine Bride Benjamin Sarfati Claire-Nita Lafleur Josée-Line Camalet
Teddy Ozier-Lafontaine Claudia Philogène Moïse Touré Ketty Garçon
Georges Blirando Guy Gabon Bertène Juminer Jim Monder Suzie Béclair

Crédits photographiques Daniel Goudrouffe (p.5.11.13.15.23.47.48.
50.54.55) Jean-François Manicom (p 6.7.30) Droits réservés association
Oscura (p 34). Remerciements aux enfants (p 35) et à Hector Pouillet
pour la traduction ainsi qu'à tous ceux qui nous ont apporté leur aide.

Avec le soutien de



L'Artchipel, scène nationale de la Guadeloupe
Directrice Claire-Nita Lafleur et Metteur en scène associé Moïse Touré

Bl du Gouverneur Général Félix Eboué BP 210 Basse-Terre Cédex 97105 Guadeloupe - French West Indies
Tel : 05 90 99 29 13 Fax 05 90 99 29 20 e-mail : LARTCHIPEL@wanadoo.fr
subventionné par le Conseil Général de la Guadeloupe, le Ministère de la Culture, la DRAC Guadeloupe

